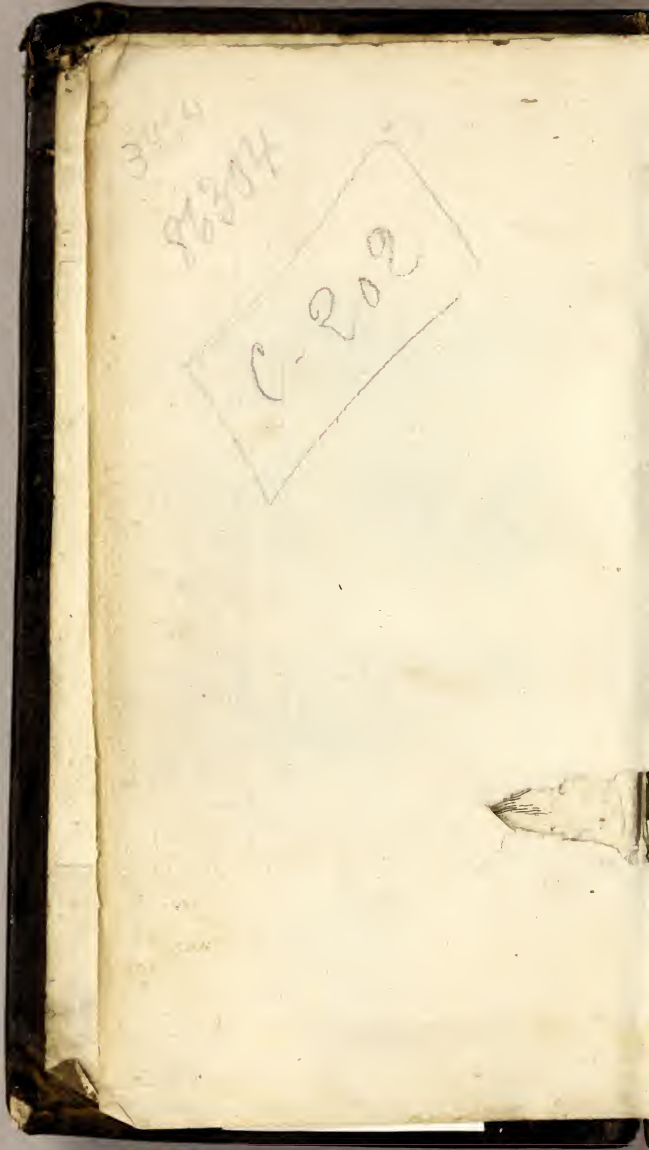
J. N. B.

John Carter Brown
Library
Brown University

Rouget & Lefranc
Paris Rue 1885


C-202

05846-m1

RPJCB

240 250 260 270 280 290 300 SEPTEMTRION 320 330 340 350 360 10 20 30

60 50 40 30 20 10

OCCIDENT

ORIENT

Destroit d'Hudson

Armes du Roy telle qu'elles sont gravée sur l'écorce d'un Chesne a l'endroit marqué A

Lac des Assenipels

Chongaskabé ou Nation des Forts

Missions des Recollects

Nadouessans

Lac Buade

Ilinois ou gens de Riuiere

Tinthonha ou gens des Prairies

Lisati

Sault de St Antoine de Padoüe

Lac de Condé, ou Superieur

Lac des Pleurs

Riuiere des Outaouas

Baye des Puants

Les Illinois

R. Colbert

Fort de Crevecœur

Missions des Recollects

Fort des Miamis

Portage

Lac de Conty, ou Erie

Fort de Frontenac

Mission

Fort de Conty

Tadoussac

Quebec

I. Mont Real

Acadie

Nlle Angleterre

Hollande

Nouvelle Bretagne

I. de Terre Neuue

Grand Banc

MER DE CANADA

La Louisiane

Virginie

Floride

Golfe de Mexique

Mer Vermeille

Les Mines de Stte Barbe

C. de la Floride

Canal de Bahama

Tropique du Cancer

I. de Cuba

I. de St Domingue

I. Iamaique

Isles Antilles Françoises

Mexique ou Nouvelle Espagne

MER DU SUD

Ligne Equinoctiale

Roussel scripsit.

I. Açores

I. Canaries

Angleterre

Irlande

La Manche

Partie de France

Partie d'Espagne

Partie d'Afrique

LE TRIOMPHE DE LA LOUISIANE

N. Guerard

CARTE DE LA NOUUELLE FRANCE ET DE LA LOUISIANE

Nouuellement decouuerte

dediée

Au Roy

l'An 1683.

Par le Reuerend Pere Louis Hennepin Missionaire Recollect et Notaire Apostolique

250 260 270 280 290 300 MIDI 310 320 330 340 350 360

DESCRIPTION DE LA LOUISIANE,

NOUVELLEMENT DECOUVERTE au Sud'Oüest de la Nouvelle France,

PAR ORDRE DU ROY.

Avec la Carte du Pays : Les Mœurs & la Maniere de vivre des Sauvages,

DEDIE'E A SA MAJESTE'.

Par le R. P. Loüis Hennepin, *Missionnaire Recollet & Notaire Apostolique.*

A PARIS,
Chez Amable Auroy, ruë Saint Jacques, à l'Image S. Jerôme, Proche la fontaine S. Severin.

M. DC. LXXXIV.
Avec Privilege, du Roy.

AU ROY.

SIRE,

Ie n'aurois jamais osé prendre la liberté d'offrir à VOSTRE MAJESTE' *la Relation d'une nouvelle*

Découverte, que le Sieur de la Salle Gouverneur du Fort de Frontenac, mes Compagnons, & moy, venons de faire au Sud-Oüest de la Nouvelle France, si elle n'avoit esté entrepriſe par ſes Ordres, & ſi la gloire d'obeir à un ſi Glorieux Monarque, dans un employ qui regarde la converſion des Infidelles, ne m'eût engagé dans cette entrepriſe.

C'eſt dans cette pensée, SIRE, *que j'ay entrepris un ſi long & ſi penible Voyage, ſans craindre les plus grands dangers. I'oſe même dire à* VÔTRE MAJESTE', *que la mort ſanglante d'un de mes Compagnons Recolets,*

massacré par ces Barbares, une captivitè de huit mois où je me suis vû crüellement exposé, n'a pû affoiblir mon courage, m'étant toûjours fait une douceur au milieu de mes peines de travailler pour un Dieu que je voulois faire connoître & adorer à ces Peuples, & pour un Roy dont la Gloire & les Vertus sont sans bornes.

Il est constant, SIRE, *qu'aussi-tost que nous avons pû les apprivoiser, & nous concilier leur amitié, le recit que nous leur avons fait d'une partie des Vertus heroïques de* VÔTRE MAJESTÉ *Tres-Chrétienne, de ses Actions sur-*

prenantes, dans ſes Conquêtes, de la felicité & de l'amour de ſes Sujets, les a portez plus facilement à recevoir les principes des veritez de l'Evangile & à reverer la Croix que nous avons gravée ſur les arbres au deſſus de vos Armes, pour marque de la protection continuelle que vous donnez à la Religion Chreſtienne, & pour les faire reſſouvenir des principes que nous leurs avons heureuſement enſeignez.

Nous avons donné le nom de la Loüiſiane à cette grande Découverte, eſtant perſuadez que VÔTRE MAJESTÉ *n'en deſaprouveroit pas qu'une partie de la terre arro-*

sée d'un Fleuve de plus de huit cens lieuës, & beaucoup plus grande que l'Europe, que nous pouvons appeller les Delices de l'Amerique, & qui eſt capable de former un grand Empire, fût à orenavant connuë ſous l'Auguſte nom de LOUIS; *afin qu'elle eût par là une eſpece de droit de pretendre à l'honneur de ſa protection, & eſperer l'avantage de luy appartenir.*

Il ſemble, SIRE, *que Dieu vous avoit deſtiné pour en eſtre le Maître, par le rapport heureux qu'il y a de vôtre glorieux Nom au Soleil, qu'ils appellent en leur langue* Loüis, *& au quel, pou*

marque de leur reſpect & de leur adoration, avant que de fumer ils preſentent leur pipe, avec ces paroles : Tchendiouba Loüis ; *c'eſt à dire, fume Soleil : Ainſi le Nom de* VÔTRE MAJESTÉ *eſt à tous momens dans leur bouche, ne faiſant rien qu'apres avoir rendu hommage au Soleil, ſous ce nom de* Loüis.

Aprés cela, SIRE, *perſonne ne doutera que ce ne ſoit un myſtere caché de la Providence, qui a reſervé à vos ſoin & à voſtre piete, la gloire de faire porter la lumiere de la Foy à ces aveugles, & de les tirer des tene-*

bres où ils auroient toûjours vécu, ſi VÔTRE MAJESTÉ, *encore plus appliquée au Service de Dieu & de la Religion, qu'au Gouvernement de ſes Eſtats, ne nous avoit honoré de ce pieux Employ, pendant qu'Elle travaille avec ſuccez à la deſtruction de l'Hereſie.*

Ie prie le Ciel, SIRE, *que le bon-heur qui accompagne la juſtice de vos Actions couronne de ſi belles, de ſi grandes & de ſi ſaintes entrepriſes. Ce ſont les prieres & les vœux que tous les Recollets de voſtre Royaume font à Dieu, aux pieds des Autels; & moy en mon particulier, qui ne ſouhaite que d'avoir,*

EPISTRE.

l'honneur de continüer à VÔTRE MAJESTE' *les Services que je luy ay voüez dés les Campagnes de Hollande, où j'ay eu l'honneur de suivre sa sacrée Personne en qualité de Missionnaire : Ma plus grande passion étant d'adorer mon Dieu, de servir mon Roy, & luy donner des marques du zele, & du plus profond respect avec lequel je suis,*

SIRE,

De VOSTRE MAJESTE'

Le tres-humble, tres-obeïssant
& tres fidele sujet & serviteur
F. LOUIS HENNEPIN,
Missionnaire Recollet.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr grace & Privilege du Roy, donné à Chaville, le 3 Septembre 1682. signé par le Roy en son Conseil, Junquieres ; Il est permis à la veuve Sebastien Huré, ivant Marchand Libraire a Paris, de faire imprimer un Livre intitulé *Description de la Loüisiane, Païs nouvellement découverts dans l'Amerique Septentrionalle.* Composé par le R. Pere Loüis Hannepin Missionnaire Recollet, & Notaire Apostolique, durant le emps & espace de vingt années onsecutives, à compter du jour ue ledit Livre sera ach vé d'imrimer pour la premiere fois. Et défenses à tous Imprimeurs Libraires & autres, d'imprimer vendre & débiter, sous quelques pr texte que ce soit, mesme d'impression étrangeres ou autrement, sans le consentement de ladite exposante, ou

de ſes ayants cauſe, à peine de 3000 livres d'amende, payable ſans déposts par chacun des contrevenans, confiſcation des Exemplaires, contrefaits, & de tous dépens dommages & intereſts; comme il eſt plus amplement porté par ledit Privilege.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 10. *Septembre* 1682. *ſuivant l'Arreſt du Parlement du* 8. *Avril* 1653. *& celuy du Conſeil Privé du Roy du* 27. *Février* 1665.

Signé ANGOT, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le 5. Janvier 1683.

DESCRIPTION
DE LA
LOÜISIANE,

Nouvellement decouverte au Sud-Oüeſt de la Nouvelle France, par ordre de Sa Majeſté.

IL y a pluſieurs années que le Sieur Robert Cavelier de la Salle avoit eſté perſuadé par les lumieres qu'il avoit tirées de pluſieurs Sauvages de diverſes Nations, que

l'on pourroit faire des établiſſemens conſiderables du coſté du Sud-Oüeſt, au delà des grands Lacs, & que meſme par le moyen d'une grande Riviere que les Iroquois appellent Hohio, qui ſe décharge dans Meſchaſipi, qui en langue des Iſlinois ſignifie grande Riviere, on pourroit penetrer juſques à la Mer.

Dans ce deſſein, il achepta une habitation dans l'Iſle de Monreal, à l'endroit appellé la Chine, où l'on s'embarque pour remonter plus haut le long de la grande Riviere ſaint Laurens; il communiqua enſuite ſa penſée à Monſieur de Courcelles Gouverneur de la nouvelle France, qui la trouva bien fondée, & qui pour cet effet l'encouragea à l'executer; il fit divers voyages,

tantoſt avec des François, tantoſt avec des Sauvages, & meſme pendant cent lieuës de chemin, juſques au bout du Lac de Frontenac avec Meſſieurs Dolier & Galinée Prêtres de ſaint Sulpice, l'année 1669. mais une fiévre violente obligea le dernier à les quitter à l'entrée du Lac de Comty, & les premiers quelque temps aprés d'autres accidens impreveus, de relâcher des Onttaouactz, & retourner en Canada, ſans qu'ils ayent depuis ſongé à pourſuivre leur premier deſſein, la providence de Dieu l'ayant ainſi permis, & reſervé aux Religieux de noſtre Ordre.

Le Sieur de Courcelles, & le Sieur Talon tres-vigilant Intendant de la nouvelle Fran-

ce, luy écrivirent pour l'exhorter à continuer ſes découvertes, & il s'en preſenta une occaſion favorable.

Aprés que le Sieur Tracy, envoyé en Canada par le Roy, en 1665. eut forcé les Iroquois à demander la paix, il jugea qu'il eſtoit neceſſaire, pour tenir en bride ces barbares, de faire conſtruire quelques forts dans les lieux, par où les Iroquois avoient accoûtumé de paſſer pour venir attaquer nos habitations ; on bâtit pour cet effet les forts de Sorel, & de Chambly dans la riviere de Richelieu, qui ſe décharge dans celle de ſaint Laurens ; & quelques années aprés celuy de Frontenac a cent vingt lieuës plus au Sud, prés de la décharge du Lac de Frontenac, ou Ontario qui

veut dire beau Lac. Ce fort fut gaſonné, & entourré de gros pieux, & de quatre baſtions, par les ſoins de Monſieur le Comte de Frontenac Gouverneur general du païs pour reſiſter aux Iroquois, & ce brave Seigneur depuis dix ans de ſon gouvernement, s'eſt fait aimer, par la crainte qu'il donnoit à ces barbares, par la conſtruction du fort de Frontenac ſcitué dans leurs païs, & par cette fortereſſe il a fait revivre dans l'Amerique, le nom de ſes Anceſtres, qui ont eſté les favoris, de l'un de nos plus grands Rois Henry IV. & les Gouverneurs du Chaſteau de ſaint Germain en Laye, & ſans faire tort aux Gouverneurs generaux qui l'ont devancé, celuy-cy, a eſté le Pere des pauvres, le

protecteur des opprimez, & un parfait modelle de pieté & de religion. Ceux qui viendront apres nous en canada, le regretteront & admireront ſa bonne conduite & ſon zele pour le ſervice du Roy dans les perils des Canots où cet illuſtre Gouverneur s'eſt ſouvent expoſé pour le bien, & la défenſe du païs.

Le gouvernement du Fort de Frontenac venant à vacquer, le Sieur de la Salle qui avoit éprouvé de grandes difficultez à ſurmonter les Saults, & les Rapides affreux que l'on trouve durant prés de trente lieuës, depuis le Monreal juſques au fort de Frontenac, reſolut de venir en France pour demander ce gouvernement au Roy.

Il arriva à la Rochelle en

1675. il offrit d'achever ce fort à ſes dépens & d'y entretenir une garniſon ſuffiſante, & comme le Sieur Comte de Frontenac avoit fait des avances pour plus de quinze mille livres, tant pour l'établiſſement dudit Fort, que de la garniſon, il offrit encore de les rembourſer, pourveu que la Cour voulût luy accorder le gouvernement & la proprieté du Fort; ſes propoſitions furent acceptées par Monſieur Colbert qui luy en fiſt expedier les proviſions, par les ſoins de Monſieur de Belizani qui a beaucoup contribué à une ſi genereuſe entrepriſe, & les établiſſemens qui s'y feront dans la ſuitte luy auront cette obligation.

Si-toſt qu'il fut de retour en Canada, le Sieur Comte

de Frontenac ſe rendit ſur les lieux pour l'aider à faire démolir le premier fort qui n'étoit entourré que de gros pieux & de gazons ; il en fit conſtruire un autre de trois cens ſoixante toiſes de tour, reveſtu de quatre baſtions de pierre de taille, auquel on travailla avec tant de diligence, qu'au bout de deux ans il fut mis en ſa perfection, quoy que le Sieur de la Salle ne fuſt point obligé à faire une ſi grande dépenſe.

Ce fort eſt ſcitué au Nord & prés de la décharge du Lac de Frontenac dans une preſqu'Iſle dont il a fait foſſoyer l'Iſthme, & dont les autres coſtez ſont entourrez du Lac, & d'un grand port, où toutes ſortes de baſtimens peuvent moüiller en ſeureté. Le Lac

de Frontenac à quatre-vingts lieuës de longueur, & vingt-cinq ou trente de largeur, il eſt abondant en poiſſons, profond & navigable par tout: Les cinq Cantons des Iroquois habitent la pluſpart au Midy de ce meſme Lac, & quelques-uns au Nord. Monſieur le Comte de Frontenac eſtant allé pluſieurs années conſecutives au fort, eſcorté par des Soldats, & de quarante canots, conduits par des hommes les plus reſolus au combat, ſa preſence imprima de la crainte & du reſpect, dans l'eſprit des plus fiers de ces barbares, pour toute la Nation Françoiſe; il aſſembloit tous les ans les plus conſiderables des Iroquois au conſeil, leur faiſant connoître les moyens qu'il devoient

prendre pour embrasser le Christianisme, les exhortant découter la voix des Missionnaires, leur donnant les biais qu'ils devoient prendre pour entretenir une bonne correspondance avec luy, & pour maintenir le commerce avec les François, lesquels à la maniere de l'expression des Sauvages, il appelloit ses neveux, & les Iroquois ses enfans : c'est par ces voyes que ce sage Gouverneur a conservé la paix tout le temps qu'il a esté en Canada, faisant des presens aux Sauvages en faveurs des Missionnaires.

La scituation de ce fort, est si avantageuse, qu'il est aisé par son moyen de couper la sortie, & le retour des Iroquois, ou de leur porter en vingt-quatre heures la guerre chez eux,

dans le temps qu'ils ſeroient en courſe, par le moyen des barques du Fort de Frontenac, le Sieur de la Salle en ayant fait conſtruire trois toutes pontées dans le Lac, a ſi bien dreſſé ſes gens à conduire les Canots dans les Rapides les plus affreux, qu'ils ſont à preſent les plus habiles canoteurs de l'Amerique.

Comme la terre qui borde ce Lac eſt tres-fertille, il en a fait cultiver pluſieurs arpens, où le bled, les legumes, & les herbes potageres ont tres-bien reuſſi, quoy que d'abord ces bleds ayent eſtez incommodez des ſauterelles, ainſi qu'il arrive ordinairement dans les nouveaux deffrichemens du Canada, à cauſe de la grande humidité de la terre; il y a fait élever des volailles, & des

beſtes à corne, dont il en a preſentement plus de trente-cinq ; & comme les arbres y ſont tres-beaux, & propres à baſtir des maiſons, & des barques, & que l'hyver y eſt prés de trois mois plus court qu'en Canada ; il y a lieu de croire qu'il s'y formera une Colonie conſiderable, y ayant déja treize à quatorze familles, & une maiſon de Miſſion que j'y ay eſtablie avec noſtre cher Pere Luc Buiſſet Recolet, par le ſecours du Sieur de la Salle, avec lequel nous avons attiré un village aſſez conſiderable d'Iroquois, aux enfans deſquels, nous apprenons la lecture avec nos petits François, leſquels s'entr'apprennent reciproquement la langue les uns des autres, ce qui entretient une bonne cor-

reſpondance avec les Iroquois qui défrichent les terres pour y ſemer du blé d'Inde pour ſubſiſter toute l'année, hors le temps de leur chaſſe.

Pendant que le Sieur de la Salle travailloit à la conſtruction de ſon Fort, ſes envieux jugeans par de ſi beaux commencemens ce qu'il pourroit faire dans la ſuite avec nos Miſſionaires Recolets qui attiroient par leur vie desintereſſée, pluſieurs familles qui venoient demeurer au Fort, ſuſciterent le Sieur Joliet à le prevenir dans ſes découvertes, lequel alla par la Baye des Puants à la riviere de Meſchaſipi, ſur laquelle il deſcendit juſques aux Iſlinois, & revint par les Lacs en Canada, ſans avoir pour lors, ny depuis eſſayé de faire aucun eſtabliſſement, ny

donné aucunes connoiſſances à la Cour.

A la fin de l'année 1678. le Sieur de la Salle vint en France rendre compte à Monſieur Colbert de ce qu'il avoit fait en execution de ſes ordres ; il luy repreſenta enſuite que ce fort de Frontenac luy donnoit de grandes commoditez pour faire des découvertes avec nos Recolets, que ſon principal deſſein en faiſant conſtruire ce fort avoit eſté de continuer ces découvertes en des païs temperez, riches & fertiles, ou le ſeul commerce des peaux & de la laine des bœufs ſauvages, que les Eſpagnols appellent Cibola pouvoit eſtablir un grand commerce, & ſoûtenir de puiſſantes Colonies ; Que toutesfois comme il ſeroit difficile d'amener ces peaux de bœufs

dans des canots, il ſuplioit Monſieur Colbert de luy faire accorder la commiſſion pour aller faire la découverte de l'embouchure de la grande riviere de Meſchaſipi, ſur laquelle on pourroit faire des Navires pour venir en France; Et qu'attendu les grandes dépenſes qu'il avoit faites principalement pour la conſtruction & l'entretien du fort de Frontenac, il luy pluſt de luy faire donner le privilege de faire ſeul le commerce des peaux de bœufs ſauvages, dont il en avoit apporté une pour échantillon, ce qui luy fut accordé.

Il partit de France au mois de Juillet de l'année 1678. avec les Sieurs la Motte & Tonty, un Pilote, & des Matelots, & pluſieurs autres, juſques au

nombre d'environ trente personnes, des ancres, & des agrets pour les barques, qu'il vouloit faire construire, & les armes, & les marchandises necessaires ; il arriva à la fin de Septembre à Quebec, d'où il fit aller ses gens pour transporter ses marchandises, & ses provisions au fort de Frontenac, il m'apporta de France une obeïssance de nostre Reverend Pere Germain Allart qui est à present Evesque de Vences, & des lettres du tres-Reverend Pere Hyacinthe le Févre Provincial actuel de nos Recolets d'Artois ; par lesquelles il me témoigna bien du zele pour le progrez de nos Missions de l'Amerique, & me pria de tenir compagnie au Sieur de la Salle dans ses découvertes, le Pere Valentin le Roux nostre Com-

Commiſſaire Provincial du Canada me donna une Chapelle complette pour mon voyage, je fus enſuite prendre la benediction de Monſieur François de la Valle premier Eveſque de Quebec, & ſon agrément par écrit, nous diſnâmes enſuite à la table de Monſieur le Comte de Frontenac Gouverneur du païs, lequel pendant le repas nous fit l'honneur de dire à la compagnie qu'il feroit recit à la Cour du zele des Recolets, & de la generoſité de nos entrepriſes.

Nous nous embarquâmes trois, dans noſtre petit canot d'écorce avec noſtre Chapelle portative, une couverture, & une natte de joncs qui nous ſervoit de paillaſſe, ce qui compoſoit tout noſtre équipage. Les

peuples des costes, où nous passames, entre Quebec & le Monreal, me prierent avec instance de leur dire la Messe, & de leur administrer les Sacremens; me representans qu'ils ne pouvoient assister au Service divin que cinq ou six fois l'année, vû qu'il n'y avoit que quatre Missionaires dans l'étenduë de cinquante lieuës de pays. A Saint Hour j'y baptisé un enfant, dont je donnay avis au Missionnaire qui estoit absent. Nous continuames nostre route par Harpentinie où le Seigneur du lieu m'auroit donné un de ses fils pour le voyage, si nostre canot avoit esté assez grand pour quatre hommes. A nostre arrivée du Monreal, on me débaucha mes Canoteurs, ce qui m'obligea de prendre l'occa-

ſion de deux autres canoteurs qui nous donnerent une petite place dans leur foible baſtiment, & aprés avoir franchy les Rapides pendant trente lieuës, nous arrivâmes au fort de Frontenac à onze heures de nuit, le jour des Morts de 1678. Le Pere Gabriel de la Ribourde, & le Pure Luc Buiſſet Miſſionaires, me receurent avec une joye extraordinaire dans noſtre maiſon de Miſſion. Le Sieur de la Salle ſe rendit quelque temps aprés nous ſitoſt qu'il eut achevé ſes affaires, & à la fin de la meſme année il fiſt partir quinze hommes de ſes gens avec des marchandiſes pour la ſomme de ſix à ſept mille livres, avec ordre d'aller en Canot, nous attendre aux Iſlinois, qui demeurent dans le voiſinage de

Meſchaſipi, afin d'y commencer à établir une bonne correſpondance avec ces Sauvages, & de nous preparer des vivres & les autres choſes neceſſaires pour la continuation de nos découvertes.

Nous eûmes une conference avec nos deux Religieux du Fort, ſur les meſures qu'il falloit prendre pour étendre le Royaume de JESUS-CHRIST, parmy ces Nations nombreuſes, qui n'avoient jamais entendu parler du vray Dieu, ny converſé avec les Europeans.

Le 18. Novembre 1678. je pris congé de ces Peres qui nous vinrent conduire juſques ſur le bord du Lac, & nous entrâmes avec ſeize hommes dans un brigantin: le froid & les vents de l'automne eſtant

lors aſſez violents, nos hommes apprehendoient d'entrer dans un baſtiment d'environ dix tonneaux, ce qui obligea le Sieur de la Motte qui commandoit, à faire tenir toûjours la coſte du Nord du Lac de Frontenac pour eſtre à l'abry du Nord-Oüeſt qui nous auroit jettez à la coſte Meridionale. Le vingt-ſix noſtre petit baſtiment eſtant effloqué à deux grandes lieuës de terre, toute la nuit nous fûmes forcez à moüiller l'ancre à ſoixante braſſes de cable, & dans un peril évident; enfin le vent d'Eſt eſtant retourné au Nord'Eſt, nous nous rendîmes au bout du Lac de Frontenac, à un village Iroquois nommé à Teiaiagon, ſcitué au Nord, à environ ſoixante-dix lieuës du Fort de

Frontenac, nous traitâmes du blé d'Inde aux Iroquois, qui venoient souvent nous visiter à nostre brigantin, que nous avions placé dans une riviere & mis en assurance, mais nous échouâmes par trois fois, avant que d'y entrer, & l'on fust obligez de debarquer quatorze de nos hommes, & de jetter du leste de nostre bastiment pour nous tirer d'affaire, l'on fut obligé de couper à coups de haches les glaces qui nous auroient renfermées dans la riviere. Le vent propre nous manquant, nous ne pûmes partir que le cinquiéme Decembre 1678. & comme nous avions quinze lieuës de traverse à faire des terres du bout du Lac à Niagara, nous ne pûmes gaigner que dix lieuës vers la coste meridionalle, ou'

nous moüillâmes l'ancre a environ trois lieuës de terre, & toute la nuit nous fûmes fort agitez de gros temps. Le ſixiéme jour de Saint Nicolas, nous entrâmes dans la belle Riviere de Niagara, dans laquelle jamais barque n'eſtoit entrée; Aprés le *Te Deum* & les prieres ordinaires, en action de grace, les Iroquois Tſonnontouans, de tout le petit village placé à l'entrée de la riviere, d'un coup de ſenne prirent plus de trois cens poiſſons blancs, plus grands que des carpes, qui eſt du meilleur gout, & le moins mal faiſant de tous les poiſſons qu'il y ait au monde, ces barbares nous les donnerent tous, attribuant leur bonne peſche à l'arrivée du grand Canot de bois. Le ſeptiéme nous montâmes en

Canot d'écorce à deux lieuës en haut de la Riviere, pour chercher un lieu propre à bâtir, & ne pouvant monter plus haut en Canot, ny surmonter de tres-violens Rapides, nous fûmes à la découverte par terre, à trois lieuës plus haut, & ne trouvans pas de terre bonne pour cultiver, nous couchâmes prés d'une Riviere qui vient de l'Oüest à une lieuë au dessus du grand Sault de Niagara, il y avoit un pied de neige que nous ostâmes pour faire du feu; & le lendemain nous retournâmes sur nos pas en chemin faisant; nous vîmes tres grande quantité de Chevreuils, & des bandes de Cocqs d'Inde sauvages, & aprés la premiere Messe qui ait jamais esté celebrée dans ces lieux-là, l'on

L'on employa les Charpentiers avec d'autres gens ſous la conduite du Sieur de la Motte qui ne put jamais ſupporter la rigueur d'une vie ſi penible, il fut obligé de lacher priſe quelque temps aprés & de retourner au Fort de Frontenac.

Le Sieur de la Salle n'ayant pû faire baſtir une barque au Fort de Frontenac à cauſe d'un portage de deux lieuës du grand Sault de Niagara, ſans lequel on pourroit naviger en grande barque depuis le Lac de Frontenac juſques au bout du Lac Dauphin, par des Lacs qu'on peut avec raiſon appeller des Mers douces.

La grande Riviere de Saint Laurens tire ſon origine de pluſieurs grands Lacs, entre leſquels il y en a cinq d'une

grandeur extraordinaire, & qui sont tous mal representez dans les Cartes imprimées. Ces Lacs sont le premier Lac de Condé ou Tracy ; Le second Lac Dauphin ou Islinois ; Le troisiéme Lac d'Orleans ou des Hurons ; Le quatriéme Lac de Conty ou Erié, & le cinquiéme Lac Ontario, nommé de Frontenac ; ils sont tous d'eau douce, & tres-bonne à boire, abondans en poissons, entourrez de terres fertiles, à la reserve du premier ; la navigation y est aisée, mesme à des grands bastimens, mais difficile en hyver à cause des grands vens qui y regnent.

Le Lac de Condé, & le Lac Dauphin sont les plus éloignez du costé du Couchant, le premier qui s'estend

de l'Eſt à l'Oüeſt a cent cinquante lieuës de longueur, environ ſoixante de largeur, & environ cinq cens lieuës de tour ; le ſecond qui eſt ſcitué au Nord & Sud a cent vingt ou cent trente de longueur, & quarante à cinquante lieuës de largeur, & prés de quatre cens lieuës de tour ; ces deux Lacs ſe dégorgent dans celuy d'Orleans, le premier par un Rapide remply de Rochers, où l'on ne peut naviger, & l'autre par le détroit de Miſſilimakinac. Le Lac d'Orleans ſe décharge par un long Canal tres-beau & navigable dans le Lac de Conty ; enſorte que comme ces deux derniers Lacs ſont à peu prés égaux au Lac Dauphin, & qu'il ne ſont ſeparez par aucun Rapide incommode ; on

peut aller en barque depuis le fond du Lac Dauphin par une eſpace de quatre cens lieuës juſques au bout du Lac Conty, où la navigation eſt interrompuë par le grand Sault de Niagara.

Le Lac de Conty ſe jette dans le Lac de Frontenac; mais pendant dix lieuës de ce dernier Lac, il ſe reſſerre par une grande Iſle qui forme deux Chenaux; & par des Iſlets & ce retreciſſement s'appelle la Riviere de Niagara, qui aprés un cours de quatorze lieuës ſe jette dans le Lac de Frontenac, a quarante-deux degrez de latitude & vingt minuttes. Les eaux de ce Detroit ou de cette Partie, & Riviere du Lac de Conty ont un courant, & fort difficile à ſurmonter à la voille,

principalement à une lieuë de la ſortie du Lac de Conty. A quatre lieuës du Lac de Frontenac, il y a un Sault ou cheute d'eau incroyable, & qui n'a pas ſa pareille. La Riviere de Niagara prés de cet endroit n'a qu'un demy quart de lieuë de largeur, mais elle eſt fort profonde par endroits, & ſi rapide au deſſus du grand Sault qu'elle entraine toutes les beſtes qui la veullent traverſer, ſans que pas une puiſſe reſiſter à ſon courant, elles ſe precipitent plus de cinq cens pieds de hauteur, & ſa cheute eſt compoſée de deux nappes d'eau, & d'une caſcade, avec une Iſle en Talus; au milieu ces eaux écument & boüillonnent d'une maniere affreuſe, elles tonnent continuellement,

& lors que le vent ſoufle du coſté du Sud, on entend le bruit qu'elles font de plus de quinze lieuës. A quatre lieuës de ce Sault ou de cette cheute, la Riviere de Niagara ſe jette, avec une rapidité extraordinaire, pendant deux lieuës principalement dans le Lac de Frontenac : c'eſt pendant ces deux lieuës qu'on fait portage des marchandiſes, & il y a un tres-beau chemin, fort peu de bois, & preſque toutes prairies entre-meſlées de quelques chênes, & de ſapins, ſur leurs deux bords de la Riviere, qui ſont d'une hauteur qui font peur quand on regarde le bas.

C'eſt à l'embouchure du Lac de Frontenac, que l'on fiſt commencer un Fort, qui auroit pû tenir en bride les

Iroquois, & particulierement les Tſonnontonans les plus nombreux & les plus puiſſans de tous, & leur empeſcher le commerce qu'ils font avec les Anglois & les Hollandois, de quantité de Pelteries qu'ils ſont obligez d'aller chercher dans les païs Occidentaux, & de paſſer en allant & en revenant par Niagara, où l'on pourroit les arreſter à l'amiable en temps de paix, & par force en temps de guerre; mais les Iroquois excitez par quelques envieux du Sieur de la Salle, en prirent ombrage, en ſorte que comme on eſtoit point en eſtat de leur reſiſter, l'on ſe contenta d'y faire bâtir une maiſon fortifiée de Paliſades, qu'on nomme le Fort de Conty, & l'endroit eſt naturellement de défenſe, & à

coſté il y a un fort beau Havre pour retirer les barques en aſſurance ; il y a auſſi une peſche de pluſieurs ſortes de poiſſons, tres-abondante, entre autres de poiſſons blancs admirablement bons & dont on pourroit fournir une des meilleures villes de l'Europe.

Le grand Sault de la Riviere de Niagara l'obligea auſſi à faire conſtruire ſa barque à deux lieuës au deſſus, & à ſix lieuës de l'embouchure de cette Riviere ; mais avant que de la commencer le Sieur de la Motte avoit ordre de prendre ſes ſuretez, & d'aller au grand village des Iroquois Tſonnontoüans, pour tâcher de faire diſſiper les ombrages que ces envieux avoient déja imprimez dans leurs eſprits, touchant toutes nos demar-

ches, & comme je travaillois à la conſtruction d'une cabanne d'écorce d'arbres, qui devoit me ſervir de maiſon & de Chapelle, pour dire la meſme à noſtre monde, le Sieur de la Motte me pria de l'accompagner aux Iroquois & pendant tout le temps de ſon Embaſſade ; Je le prié de me laiſſer avec le plus grand nombre de nos hommes, il me repliqua qu'il en prenoit ſept avec luy, que je ſçavois quelque choſe de la langue, & des façons des Iroquois, que ces barbares m'avoient veus au Fort de Frontenac au Conſeil, que le Gouverneur du païs avoit tenu avec eux, qu'il y alloit du ſervice du Roy, & du Sieur de la Salle en particulier, qu'il ne ſe pouvoit fier à ceux qu'il me-

noit, toutes ces raisons m'obligerent à le suivre aux travers des bois pendant trente-deux lieux de chemin, la terre estoit couverte de neige, nous portions tous nos couvertures avec nostre petit équipage, passans les nuits souvent à la belle étoille ; & comme nous n'avions que quelques petits sacs de blé d'Inde roti, nous trouvâmes chemin faisant des Iroquois en chasse, qui nous donnerent du Chevreüil, & quinze à seize Ecurieux noirs tres-bons à manger. Aprés cinq jours de marche, nous arrivâmes à Tegarondies grand village des Iroquois Tsonnontoüans ; & comme nos François estoient pour lors bien équipez d'armes, & de beaux habits, les Sauvages nous me-

nerent dans la Cabanne du grand Chef, où toutes les femmes & enfans venoient nous conſiderer, & aprés les cris fait dans le village par un Ancien, ſelon la maxime des Barbares, le lendemain aprés la Meſſe & la Predication du premier jour de l'An 1679. quarante-deux viellards Iroquois parurent au Conſeil avec nous, & quoy que ces Sauvages qui ſont preſque tous grands hommes, ne fuſſent enveloppez que dans des robes de Caſtors, de Loups, & quelques-uns d'Ecurieux noires, avec un Calumet ſouvent à la bouche ; Il n'y a point de Senateurs de Veniſe, qui ayent une contenance plus grave, ny qui parlent avec plus de pois que les Anciens des Iroquois dans leurs aſſemblées.

L'un de nos hommes nommé Antoine Braſſart qui ſervoit de truchement, leur dit que nous venions les viſiter de la part d'Onnontio (qui eſt le nom que tous les Sauvages donnent aux Gouverneurs des François) & pour fumer dans leurs Calumets ſur leur natte, que le Sieur de la Salle leur amy, alloit faire un grand Canot debois pour leur aller chercher des marchandiſes en Europe par un chemin plus commode que celuy des rapides de la Riviere Saint Laurens, afin de les leur donner à meilleur marché ; il ajoûta pluſieurs autres raiſons pour faciliter noſtre entrepriſe ; & on leur donna au nom de toute la nation, pour prés de quatre cens livres de marchandiſes ſuivant l'uſage de ce païs, ou les meil-

leures raiſons ne ſont jamais écoutées, ſi elles ne ſont accompagnées de preſens.

Le Sieur de la Motte avant que de commencer le diſcour fiſt dire aux Iroquois, qu'il ne leur parleroit pas, qu'ils n'euſſent fait ſortir du Conſeil un François qui luy eſtoit ſuſpect, les viellards le prierent de ſe retirerer, & afin qu'il ne receût point l'affront tout entier, de s'eſtre preſenté à l'aſſemblée ſans y avoir eſté appellé, je ſorty avec luy pour luy tenir compagnie, me diſpenſant de la premiere journée des affaires qu'on propoſa aux Iroquois. Le jour jour ſuivant les Iroquois répondirent article pour article, à nos preſens ; ils mettoient des buchettes par terre pour ſe reſouvenir de tout ce qu'on leur

avoit dit, & à chaque réponſe, le harangueur tenoit une des buchettes à la main, & nous jettoit au milieu de l'aſſemblée de la pourcelaine blanche & noire qui eſtoit enfilée, & à chaque preſent depuis le premier juſques au dernier, l'un des Anciens ayant commencé à pleine gorge, finiſſoient par trois fois la derniere ſyllable tous enſembles, par un ton provenant du creux de l'eſtomach, Niaova, qui veut dire voila qui eſt bien, je te remercie. Toutes les raiſons que nous donnâmes aux Iroquois ne les conterent qu'en apparence : car ces Barbares ont pour maxime, une entiere indifference à toute choſe, & un homme parmy eux paſſeroit pour un eſprit mal fait, s'il ne convenoit en tout, &

s'il contrediſoit aux raiſonnemens qu'on leur faits en conſeil, quand meſme l'on viendroit à dire des plus grandes abſurditez, & des ſotiſes, ils diront toûjours Niaova, voila qui eſt bien mon frere, tu as raiſon ; mais ils n'en croient que ce qu'ils veulent en particulier, & la plus grande partie des Sauvages, de tous ceux que j'ay bien examinez, font connoiſtre que l'indifference qu'ils ont pour toutes les maximes de noſtre Religion Chreſtienne, comme pour toute autre choſe, eſt le plus grand obſtacle à la Foy que j'ay connu parmy ces Barbares. Le dernier jour de nôtre aſſemblée, les guerriers Iroquois amenerent chez eux un Eſclave qu'ils avoient faits ſur les Hontouagaha, qui

signifie en leurs langues, les bredoüillards ou grand parleurs ; & je crois que dés Nerons & dés Maximins, n'ont jamais trouvé de plus grande cruauté pour exercer la patience des Martyrs, que les tourmens que les Iroquois font souffrir à leur Ennemis. Et comme nous voyons que leurs enfans coupoient chacun un lopain de viande de l'Esclave, que leurs parens avoit fait mourir, avec des cruautez inoüies, & que ces petits Antropophages mangeoient de la chair de cet homme en nôtre presence, nous nous retirâmes de la Cabanne du Chef, & nous n'y voulûmes plus manger davantage, & nous retournâmes sur nos pas au traver des Forests à la Riviere de Niagara.

Le

Le Sieur de la Salle y eſtoit venu en barque du Fort de Frontenac pour nous apporter quelques vivres, & des agretz pour équiper une barque à l'entrée du Lac de Conty ; mais celle dans laquelle il eſtoit venu avec des marchandiſes fiſt naufrage par la faute des deux Pilotes contrepointez, ſur la Coſte Meridionale du Lac de Frontenac, à dix lieuës de Niagara, auprés d'un endroit que les Matelots ont nommé le Cap enragé, on ne laiſſa pas que de ſauver les Ancres & les Cables du Baſtiment ; il perdit auſſi quelques Canots avec beaucoup de marchandiſes, & il eut pluſieurs traverſes, qui auroient ſouvent fait abandonner cette entrepriſe à tout autre qu'à luy. Aprés qu'il

eut donné ſes ordres, & placé les ouvriers au Chantier qui eſtoit au deſſus du grand Sault de Niagara, pour la ſtructure d'une ſeconde Barque : Eſtant preſſé il retourna au Fort de Frontenac, il entreprit ce chemin de plus de quatre vingts lieuës par terre, & à pieds, avec un petit ſac de blé d'Inde roti, qui meſme luy manqua à deux journées du Fort, où il ne laiſſa pas que d'arriver heureuſement, avec un chien qui traînoit ſur la glace ſon petit équipage.

La plus-part des Iroquois eſtoient allez en guerre au delà du Lac de Conty pendant la conſtruction de noſtre barque ; mais quoy que leur abſence rendit ceux qui eſtoient reſtez moins inſolens, nean-

moins ils ne laiſſoient pas que de venir ſouvent à noſtre Chantier, où l'on travailloit à la Barque, & de témoigner leur mécontentement, mais l'un deux contrefaiſant l'yvrogne, voulut tuer le Forgeron; mais la reſiſtance des François, & la diſpoſition où ils ſe mirent pour repouſſer les Iroquois, & le reproche que je fis à ces Barbares, les obligea de ſe retirer à petit bruit. Une femme nous donna avis quelque temps aprés, qu'ils vouloient mettre le feu à la Barque ſur le Chantier, & ils l'auroient executé ſi on n'y avoit fait une garde exacte.

Des allarmes ſi frequentes, la crainte de manquer de vivre aprés la perte de la Barque du Fort de Frontenac, & le refus que les Iroquois

Tſonnontoüans faiſoient de nous donner du bled d'Inde en payant eſtonnoient nos Charpentiers, qui eſtoient d'ailleurs ſubornez & ſollicitez de nous quitter par un mauvais garnement qui avoit fait pluſieurs efforts pour ſe rendre aux Hollandois. Il nous auroit infailliblement debauché nos ouvriers, ſi je ne les avoient raſſeurés par les exhortations que je leur faiſois, aprés le ſervice divin les jours de Feſte & Dimanche, leur repreſentant que noſtre entrepriſe regardoit purement la gloire de Dieu, le bien de la Colonie Françoiſe & leur honneur ; je les animois de cette maniere à travailler avec plus de diligence pour ſe delivrer de ces inquietudes. D'ailleurs les ordres qu'ils voyoient

que je donnois aux Sauvages de la nation du Loup de nous fournir des Chevreüils pour noſtre ſubſiſtance leur fit reprendre courage, en ſorte que s'appliquant avec plus d'aſſiduité à leur ouvrage, noſtre Navire fut en peu de temps en eſtat d'eſtre jetté à l'eau, & l'ayant benit avec les ceremonies ordonnées par l'Egliſe, on le mit à l'eau, quoy qu'il ne fut pas encore achevé, afin de le garentir du feu dont il eſtoit menacé.

On le nomma le Griffon. Nous fiſmes tirer trois coups de canon, & chantâmes en action de graces le *Te Deum* qui fut ſuivy de pluſieurs vive le Roy. Les Iroquois qui eſtoient dans l'admiration à la veuë de cette ceremonie eurent part à noſtre rejoüiſſance, on leur donna à

tous un coup d'eau de vie à boire aussi bien qu'aux François.

Nous quittâmes dés lors nos Cabannes d'écorce pour nous loger dans le Bastiment sur l'eau où nous dormions en repos, & hors d'insultes des Sauvages. Les Iroquois au retour de leur chasse de Castors, furent extraordinairement surpris, ils disoient que les François estoient des esprits, & ils ne pouvoient comprendre comment ils avoient pû construire en si peu de temps, & avec tant de facilité un si grand Canot de bois, quoy que ce bastiment ne fut que d'environ quarante-cinq tonneaux, & que nous pouvons appeller un Fort ambulant, & qui faisoit trembler tous les Sauvages qui s'estendent pen-

dant plus de cinq cens lieuës de païs.

Cependant les envieux voyans la Barque achevée, nonobſtant les difficultez du tranſport des agrétz à travers tant de rapides, & les oppoſitions des Iroquois, publioient que c'eſtoit une entrepriſe temeraire, que nous n'en reviendrions jamais, & beaucoup d'autres choſes ſemblables; ils ſoûleverent par ces diſcours tous les creanciers du Sieur de la Salle, qui ſans vouloir attendre ſon retour, & ſans l'en avertir, firent ſaiſir tous ſes effets qu'il avoit au Monreal & à Quebec, juſques au lit de ſon Secretaire; & ils ſe les firent adjuger pour le prix qu'ils voulurent, quoy que le ſeul Fort de Frontenac dont il eſt proprietaire,

fut capable de payer, au delà de toutes ſes debtes, deux fois.

Il eſtoit alors au Fort de Frontenac, où il receut avis de ces deſordres ; mais comme il jugea que ce malheur eſtoit ſans remede, & qu'on n'avoit point d'autres deſſein, que de luy faire perdre un voyage, dont il avoit fait tous les preparatifs avec tant de peine & de dépenſes, il donna au Fort les ordres qu'il jugea neceſſaires. Noſtre Baſtiment eſtant à l'eau, hors d'inſulte, je me rendis au Fort par le Lac de Frontenac, dans le petit Brigantin, pour aller joindre nos Recolets qui y demeuroient, pour me conſoler ſpirituellement avec eux, prendre du vin pour la celebration des Meſſes, & donner les avis des affaires au Sieur de la Salle,

Salle, & nous nous rendîmes avec luy trois Miſſionaires Recolets à Niagara, au commencement du mois d'Aouſt de la meſme année 1679. il trouva ſa Barque preſte à naviger ; mais ſes gens luy dirent qu'ils ne l'avoient pû faire monter que juſques à l'entrée du Lac de Conty, n'ayant pû ſurmonter à la voille le grand courant de la Riviere de Niagara. Nous nous embarquâmes au nombre de trente-deux perſonnes avec nos deux Peres Recolets qui m'eſtoient venus joindre, nos gens ayant fait bonne proviſion d'Armes, des Marchandiſes, & ſept petites pieces de Canon de fonte.

Enfin contre l'opinion du Pilote, l'on vint about de remonter la Riviere de Niagara ; il faiſoit aller ſa Barque à la

voille quant le vent estoit assé fort, & il la faisoit toüer dans les endroits les plus difficiles, & nous arrivâmes ainsi heureusement à l'entrée du Lac de Conty. Nous fismes voille le 7. du mois d'Aoust de la mesme année 1679. faisant nôtre route à l'Oüest quart Sud-Oüest ; Aprés le *Te Deum*, l'on fist la décharge de tout le Canon, & des Arquebuses à Crocs, en presence de plusieurs gueriers Iroquois qui ramenoient des Esclaves des Nations des prairies, scituées à plus de cinq cens lieuës de leur païs, & ces Barbares ne manquerent pas de faire description de la grandeur de nostre Bastiment aux Hollandois de la nouvelle Jork, avec lesquels les Iroquois ont un grand commerce des Pelteries

qu'ils leur portent pour avoir des Armes à feu, & des Hardes pour ſe couvrir.

Noſtre navigation fut ſi heureuſe que le dixiéme au matin, Feſte de Saint Laurens, nous abordâmes à l'entrée du Détroit, par où le Lac d'Orleans ſe decharge dans le Lac de Conty, & qui eſt éloigné de cent lieuës de la Riviere de Niagara. Ce Détroit a trente lieuës de longueur, & preſque par tout une lieuë de largeur, excepté dans ſon milieu, où il s'élargit, & forme un Lac de figure Circulaire, & de dix lieuës de Diametre que nous nomâmes le Lac Sainte Claire à cauſe du jour de cette Sainte que nous le traversâmes. Le païs des deux coſtez de ce beau Détroit eſt garny de belles Campagnes

découvertes, & l'on voit quantité de Cerfs, de Biches, de Chevreüils, d'Hours peu farouches & tres-bons à manger, de Poules d'Inde, & de toute sorte de gibier, des Cignes en quantité : nos Hauts-bans estoient chargez & garnis de plusieurs bestes fauves depiecées, que nostre Sauvage & nos François tuerent : le reste du Détroit est couvert de Forests, d'Arbres fruitiers, comme Noyers, Chastaigniers, Pruniers, Pomiers, de Vignes sauvages, & chargées de raisins, dont nous fismes quelque peu de vin ; il y a des Bois propres à bâtir, c'est l'endroit où les bestes fauves se plaisent le plus.

Nous trouvâmes à l'entrée de ce Détroit un courant aussi fort qu'est la Marée devant

Roüen, on le ſurmonta neanmoins faiſant noſtre route au Nord & au Nord-Eſt, juſques au Lac d'Orleans ; il y a peu de profondeur à l'entrée & à la ſortie du Lac Sainte Claire, & principalement à la derniere. La décharge du Lac d'Orleans ſe diviſe en cet endroit en pluſieurs petits Canaux preſques tous barez, par des battures de ſable, on fut obligez de les ſonder tous ; & enfin on découvrit un fort beau profond du moins à deux à trois braſſes d'eau, & large par tout de preſque une lieuë, noſtre Barque y fut arreſtée durant quelques jours par les vens contraires, & cette difficulté ayant eſté ſurmontée : on en trouva une encore plus grande à l'entrée du Lac d'Orleans, le vent du Nord qui

avoit soufflé quelque temps avec assés de violence, & qui pousse l'eau de trois grands Lacs dans le Détroit, y avoit augmenté de telle sorte le courant ordinaire, qu'il estoit aussi furieux que la Barre l'est devant Caudebec ; on ne pût le remonter à la voille, quoy que alors on fût aidé par un grand vent du Sud ; mais comme le rivage estoit fort beau l'on fist descendre à terre douze de nos hommes qui hallerent au col du long de la greve durant un demy quart d'heure, au bout duquel on entra dans le Lac d'Orleans le vingt-trois du mois d'Aoust, & nous chantâmes pour la seconde fois le *Te Deum* en action de graces, benissant Dieu qui nous faisoit paroistre une grande Baye dans ce Lac, où nos

anciens Recolets avoient demeuré pour inſtruire les Hurons à la Foy, dans la premiere deſcente des François dans le Canada, & ces Sauvages tres-nombreux ont eſté la plus part deſtruits par l'Iroquois. Le meſme jour la Barque ſingla le long de la Coſte Orientale du Lac, avec bon frais, le Cap au Nord quart Nord-Eſt juſques au ſoir que le vent s'eſtant jetté au Sud-Oüeſt fort violent on mit le Cap au Nor-oüeſt, & le lendemain nous nous trouvâmes à la veuë de terre, ayant traverſé la nuit une grange Baye nommée Sakinam, qui a plus de trente lieuës de profondeur.

Le vingt-quatriéme l'on continua à faire porter au Nord-oüeſt, juſques au ſoir que

le calme nous prist entre des Isles, où il n'y avoit qu'une brasse & demie ou deux brasses d'eau : nous allions avec les basses voilles une partie de la nuit, pour trouver un moûillage, mais n'en trouvans aucuns où il y eût bon fond, & le vent commençant à souffler de l'Oüest, l'on fit mettre de Cap au Nord, pour gaigner le large en attendant le jour, & l'on passa la nuit à sonder au devant de la Barque, parce qu'on avoit reconnu que nostre Pilote estoit fort negligent, & l'on continua de cette maniere à veiller le reste du voyage.

Le vingt-cinquiéme le calme continua jusqu'à midy, & nous poursuivîmes nostre route au Nord-Oüest, à la faveur d'un bon vent de Sud qui se

changea bien-toſt au Sud-oüeſt : à minuit on fut obligé de porter au Nord à cauſe d'une grande pointe qui s'avançoit dans le Lac ; mais on l'eut à peine doublée que nous fûmes ſurpris d'un furieux coup de vent qui nous contraignit à loüyer avec deux pacfis, de mettre enſuite à la Cap juſques au jour. Le vingt-ſixiéme la violence du vent nous obligea à faire amener les mats de hune, de faire amarer les vergues ſur le point de demeurer coſte à traver : à midy les vagues devenant trop grandes, & la mer trop rude, nous fûmes contrains de relacher le ſoir ne trouvant point de moüillage ny d'abry. A ce coup le Sieur de la Salle entra dans la chambre & tout decontenancé, il nous dît qu'il

recommandoit son entreprise à Dieu, & comme nous avions coustume dans tout le voyage de faire mettre tout le monde à genoüx, & de dire les prieres publiques soir & matin, chantans tous quelques Hymnes de l'Eglise, nous ne pouvions nous soûtenir sur le pont du Bastiment, à cause de la tempeste, tous se contentans de faire en particulier un Acte de contrition, il n'y eut que nostre Pilote seul que nous ne pûmes jamais resoudre. Le Sieur de la Salle prît aussi dans ce temps, conjointement avec nous Saint Antoine de Padouë pour le protecteur de nos entrepriſes, & promît à Dieu s'il nous faisoit la grace de nous délivrer de la tourmente, que la premiere Chapelle qu'il feroit eriger dans

la Loüiſiane ſeroit dediée à ce grand Saint. Le vent s'eſtant un peu diminué, l'on fit mettre à la Cap toute la nuit, & nous ne derivâmes qu'une lieuë ou deux au plus.

Le vingt-ſeptiéme au matin on fit voille au Nord-oüeſt par un vent de Sud-oüeſt, qui ſe changea le ſoir en un petit vent alizé de Sud-Eſt à la faveur duquel nous arrivâmes le meſme jour à Miſſilimakinac, où l'on moüila à ſix braſſes d'eau dans une Anſe, où il y avoit bon fond de terre glaiſe : cet Anſe eſt abriée du Sud-oüeſt, juſques au Nort, une batture de ſable la couvre un peu du Nord-Eſt, mais elle eſt poſée au Sud, & qui eſt tres-violent.

Miſſilimakinac eſt une pointe de terre à l'entrée, & au

Nord du Detroit, par où le Lac Dauphin se decharge, dans celuy d'Orleans. Ce Détroit a une lieuë de largeur & trois de longueur, & court à l'Oüest Nor-oüest, à quinze lieuës à l'Est de Missilimakinac, on trouve une autre pointe qui est à l'entrée du Canal, par lequel le Lac de Condé se décharge dans le Lac d'Orleans, ce Canal a cinq lieuës d'ouverture, & quinze de longueur, il est entrecoupé de plusieurs Isles, & retrecit peu à peu jusques au Sault Sainte Marie, qui est un Rapide plein de Rochers, par lequel les eaux du Lac de Condé se déchargent & se precipitent d'une maniere violente: à terre d'un costé on ne laisse pas d'y monter, en perchant en Canot, mais pour plus grande

ſeureté on fait portage du Canot, & des marchandiſes que l'on mene pour traiter aux Nations du Nord du Lac de Condé.

Il y a des Villages de Sauvages en ces deux endroits; ceux qui ſont eſtablis à Miſſilimakinac, le jour de noſtre arrivée qui fut le 26. Aouſt 1678. furent tous interdis de voir un Navire dans leurs païs, & le bruit du canon les épouventa extraordinairement : Nous fûmes dire la Meſſe aux Outtaoüactz, & pendant le Service le Sieur de la Salle tres-bien mis avec ſon manteau d'écarlate bordé de galon d'or, fit poſer les armes du long de la Chapelle, & le Sergent y laiſſa un factionaire pour les garder ; les Chefs des Sauvages Outtaüoactz,

nous firent leur civilité à leur mode : en sortant du Service, & dans cet Anse où le Grifon estoit moüillé à l'ancre, nous considerions avec plaisir ce grand Bastiment tres-bien équipé, & au milieu de plus de cent ou six-vingts Canots d'écorce qui vont & qui reviennent de la pesche des poissons blancs, que ces Sauvages prennent avec des rets qu'ils tendent quelquefois à quinze ou vingt brasses d'eau, & sans lesquels ils ne pourroient subsister.

Les Hurons qui ont leur village entouré de pallisades de vingt-cinq pieds de hauteur, & scituez vers une grande pointe de terre vis à vis de l'Isle de Missilimakinac, firent paroistre le lendemain qu'ils estoient plus François, que les

Outtaoüactz, mais c'eſtoit en apparence, car ils donnerent une ſalve de coups de tous leurs fuſils, qu'ils ont tous, & recommencerent par trois décharges, pour faire honneur à noſtre Navire & aux François; mais ce ſalut leur avoit eſté ſuggeré par quelques François, qui y viennent & qui y font ſouvent un commerce fort conſiderable avec ces peuples, & leſquels n'avoient d'autre deſſein de gagner par ce dehors le Sieur de la Salle qui leur portoit ombrage, pour mieux joüer leurs perſonnages par aprés, en faiſans connoiſtre que la Barque alloit eſtre la cauſe de la deſtruction des Particuliers, afin de rendre odieux au peuple celuy qui l'avoit fait conſtruire.

Les Hurons & les Ouattaoüactz ſont des alliances les uns avec les autres pour s'oppoſer unanimement à la fureur de l'Iroquois ſon ennemy juré ; ils y cultivent du bled d'Inde, dont ils vivent toute l'année, avec les poiſſons qu'ils prennent ; pour aſſaiſonner leur ſagemité qu'ils font cuire avec de l'eau & de la farine de leur blé qu'ils écraſent avec un pilon dans le tronc d'un arbre qu'ils font creuſer avec le feu.

Les Sauvages de Sainte Marie du long Sault, ſont appellez par nous les Saulteurs à cauſe du lieu de leur demeure qui eſt prés du Sault, & où ils ſubſiſtent de la chaſſe de Cerfs, d'Orignaux ou Elans, & de quelques Caſtors, & de la peche de poiſſon blanc qui eſt

eſt tres-bon, & que l'on y trouve en grande abondance, mais dont la peſche eſt tres-difficile à tous autres qu'à ces Sauvages, qui y ſont élevez depuis leur enfance. Ces derniers ne ſement point de blé d'Inde, d'autant que leur terre n'eſt pas propre, & que les broüillards du Lac de Condé qui y ſont frequents étouffent tout le bled qu'ils pourroient ſemer.

Le Sault de Sainte Marie & Miſſilimakinac ſont les deux paſſages les plus conſiderables de tous les Sauvages de l'Oüeſt & du Nord, qui vont porter toutes leur Pelterie aux habitations Françoiſes, & negotier tous les ans avec plus de deux cens Canots chargez au Monreal.

Pendant noſtre ſéjour à Miſ-

filimakinac, nous fûmes extrémement surpris d'y trouver la plus-part des hommes que le Sieur de la Salle avoit envoyez devant au nombre de quinze, & qu'il croioit depuis longtemps aux Iſlinois : ceux qu'il avoit connu pour les plus fideles luy rapporterent qu'ils avoient été arreſtez par les diſcours qu'on leur avoit fait ſur leur route à Miſſilimakinac, qu'on leur avoit dit que ſon entrepriſe n'eſtoit que chimerique, que la Barque n'arriveroit jamais à Miſſilimakinac, qu'on les envoyoit à une perte certaine, & pluſieurs autres ſemblables qui avoient découragez & débauchez la plus-part de leurs camarades, & qu'ils n'avoient pû les obliger à continuer leur voyage ; que meſme ſix d'entr'eux avoient

deserté & emporté pour plus de trois mille livres de marchandises, sous pretexte de se payer eux mesmes, disans qu'ils rendroient le surplus de ce qu'il leur estoit deub, & que les autres avoient dissipé mal apropos, ou employé pour leur subsistance à Missilimakinac, où ils avoient esté retenus, & où les vivres sont fort chers pour plus de douze cens livres. Le Sieur de la Salle fut d'autant plus mal satisfait du procedé de ses Gens qu'il les avoit bien traitez, & fait à tous quelques avances, ayant entre autres payé pour l'un d'eux à Monreal douze cens livres qu'il devoit à diverses personnes ; il fist arrester quatre des plus coupables sans leurs faire aucun traitemens plus fâcheux, ayant appris que deux de ces

deſerteurs eſtoient au Sault Sainte Marie, il détacha le Sieur de Tonty avec ſix hommes qui les arreſta, & ſe ſaiſit de tous les effets qu'ils avoient entre les mains, mais il n'a pû obtenir aucune juſtice des autres. Les grands vens en cette ſaiſon retarderent long-temps le retour du Sieur de Tonty qui ne revint qu'au mois de Novembre à Miſſilimakinac, en ſorte que nous craignions l'approche de l'hyver, & on reſolut de partir, ſans attendre qu'il fut arrivé.

Le deuxiéme du mois de Septembre, de Miſſilimakinac nous entrâmes dans le Lac Dauphin, & nous arrivâmes à une Iſle ſcituée à l'entrée du Lac où la Baye des Puants a quarante lieuës de Miſſilimakinac, & qui eſt habitée par

des Sauvages de la nation des Poutouatami : l'on y trouva quelques François qu'on avoit envoyez les années precedentes chez les Iſlinois, & qui avoient rapporté au Sieur de la Salle une aſſez bonne quantité de Pelteries.

Le Chef de cette nation qui avoit toutes les tendreſſes poſſibles pour Monſieur le Comte de Frontenac, qui l'avoit regalé au Monreal, nous receut le mieux qu'il pût, fit danſer par ſes Soldats le Calumet au Sieur de la Salle ; & pendant quatre jours de tourmente, noſtre Baſtiment eſtant moüillé à trente pas du bord de l'Anſe, ce Capitaine Sauvage croyant que noſtre Barque alloit échoüer, il vint dans un Canot nous joindre au peril de ſa vie, & malgré le redou-

blement des vagues, nous l'enlevâmes avec ſon Canot dans noſtre Baſtiment, il nous dit d'un ton martial qu'il riſquoit & vouloit perir avec les enfans d'Onnontio Gouverneur des François, ſon bon pere & amy. Contre noſtre ſentiment, le Sieur de la Salle qui ne priſt jamais avis de perſonne, reſolut de renvoyer ſa Barque de cet endroit, & de continuer ſa route en Canot, mais comme il n'en avoit que quatre, il fut obligé de laiſſer pluſieurs marchandiſes dans la Barque, quantité d'uſtenſils & d'outils ; il ordonna au Pilote de décharger toute choſe à Miſſilimakinac, où il les reprendroit à ſon retour, il mit auſſi toutes les Pelteries dans la Barque avec un Commis & cinq bons Matelots ; ils

avoient ordre de ſe rendre au grand Sault de Niagara, où ils laiſſeroient les Pelteries, & ſe chargeroient d'autres marchandiſes, qu'une autre Barque du Fort de Frontenac qui les attendoit prés du Fort de Conty leur devoit apporter, & qu'auſſi-toſt aprés ils repriſſent la route de Miſſilimakinac, où ils trouveroient une inſtruction du lieu où ils meneroient hyverner la Barque.

Ils mirent à la voille le 18. Septembre avec un petit vent d'Oüeſt tres-favorable, faiſans leur adieu d'un ſeul coup de canon, & on n'a pû ſçavoir depuis la route qu'il avoient tenus, & quoy qu'on ne doute pas qu'elle n'aye peri, on n'a jamais pû apprendre d'autres circonſtances de leur naufrage que les ſuivan-

tes ; La Barque ayant moüillé au Nord du Lac Dauphin, le Pilote contre l'avis de quelques Sauvages, qui l'aſſeuroient qu'il y avoit une grande tempeſte au milieu du Lac, voulut continuer ſa navigation, ſans conſiderer que l'abry où il eſtoit l'empeſchoit de connoiſtre la force du vent; il fut à peine à un quart de lieuë de la Coſte, que ces Sauves virent la Barque agitée d'une maniere extraordinaire, ſans qu'ils puſſent reſiſter à la tempeſte, en ſorte qu'en peu de temps ils la perdirent de veüe, & ils croyent qu'elle fut pouſſée contre quelque banc de ſable, où elle eſt demeurée enſevelie, nous n'apprîmes toutes ces choſes que l'année ſuivante ; Et il eſt certain que la perte

perte de cette Barque couſte plus de quarante mille livres, tant en marchandiſes, outils, pelteries qu'en hommes & agréez qu'il avoit fait venir de France en Canada, & voiturer du Monreal au Fort Frontenac dans des Canots d'écorces, ce qui parroiſſoit impoſſible à ceux qui connoiſſoient la foibleſſe de ces ſortes de Baſtimens, & la peſanteur des Ancres & des Cables, dont il donnoit onze livres pour chaque cent peſant. Nous partîmes le jour ſuivant 19. Septembre avec quatorze perſonnes en quatre Canots, dont je conduiſois le plus petit chargé de cinq cens livres avec un Charpentier nouvellement venu de France, qui ne ſçachant pas parer les vagues, pendant le gros temps, j'a-

vois toute la peine à gouverner ce petit Bastiment. Ces quatre Canots d'écorce étoient chargez d'une forge avec toutes ses fournitures, d'outils de Charpentier, de Menuisier & Scieurs de long, avec des armes & des marchandises.

Nous prîmes nostre route au Sud, vers la terre ferme, éloignée de quatre grandes lieuës de l'Isle des Poutouatamis, au milieu de la traverse, & dans le plus beau calme du monde, il s'éleva un orage qui nous mit en danger, & qui nous fit craindre pour la Barque, & davantage pour nous qui achevions cette grande traverse pendant l'obscurité de la nuit, crians les uns aprés les autres de ne point nous écarter. L'eau entra fou-

vent dans nos Canots, & le vent impetueux dura quatre jours avec une furie pareille aux plus grandes tempeſtes de la Mer; nous gagnâmes neanmoins la terre dans une petite Anſe de ſable, & nous nous arreſtâmes cinq jours, pour attendre que le Lac fuſt appaiſé. Pendant ce ſejour le Chaſſeur Sauvage qui nous accompagnoit ne tua à la chaſſe qu'un ſeul porc-epi qui ſervit d'aſſaiſonement à nos citroüilles & au blé d'Inde que nous avions.

Le vingt-cinq nous continuâmes noſtre route tout le jour, & une partie de la nuit à la faveur de la Lune, le long de la Coſte Occidentalle du Lac Dauphin; mais le vent s'eſtant levé un peu trop fort, nous fûmes contrains de met-

tre pied à terre sur un Rocher pele, sur lequel nous essuyâmes la pluye & la neige durant deux jours, à labry de nos couvertures, & proche d'un petit feu qu'on entretenoit de bois que les vagues rejettoient à terre.

Le vingt-huitiéme aprés la celebration de la Messe, nous entrâmes assés avant dans la nuit, & jusques à ce qu'un tourbillon de vent nous força à debarquer sur la pointe d'un Rocher couvert de brousailles; nous y demeurâmes deux jours, & nous y consommâmes le reste de nos vivres, c'est à dire le blé d'Inde, & des citroüilles qu'on avoit achetez des Pourouatamis, & dont nous n'avions pû faire une plus grande provision à cause que nos Canots estoient trop

chargez, & que nous eſperions d'en trouver ſur noſtre route.

Nous partîmes le premier d'Octobre, & nous arrivâmes aprés avoir fait douze lieuës à jeun, prés d'un autre village des Poutouatamis; ces Sauvages accoururent tous ſur le bord du Lac pour nous recevoir, & pour nous retirer des vagues qui augmentoient extraordinairement: le Sieur de la Salle craignant que ſon monde ne deſertât, & que quelqu'un de ſes gens ne diſſipât mal à propos quelques marchandiſes, il paſſa outre, & nous fûmes obligez de le ſuivre à trois lieuës par delà le village des Sauvages, nonobſtant le peril évident; & il ne vit point d'autre party à prendre pour aborder en ſeu-

reté, que de se jetter à l'eau avec ses trois Canoteurs, d'enlever tous ensemble son Canot & sa charge, & de le traîner à terre malgré les vagues qui les couvroient quelquefois par dessus la teste, il vint ensuite recevoir le Canot que je gouvernois avec cet homme, qui n'avoit point l'experience de cet exercice, & me jettant jusques à la ceinture à l'eau, nous enlevâmes tout brandy nostre petit bastiment, & nous fûmes recevoir les deux autres Canots de la même maniere que les precedens: Et comme les vagues forment en se brisant à terre un certain crochet, qui retire au large, ceux qui croyent d'être en asseurance, je fis un puissant effort, & mis sur mes épaules nostre bon viellard

Recolet qui nous accompagnoit, & cet aimable Miſſionnaire de Saint François, qui ſe voyant hors de peril tout trempé d'eau qu'il eſtoit ne laiſſoit pas de faire paroiſtre une gayeté extraordinaire.

Comme nous n'avions aucunes habitudes avec les Sauvages de ce village, le Commandant fit d'abord mettre toutes les armes en eſtat, & ſe poſta ſur une éminence où il eſtoit difficile de nous ſurprendre, & où l'on pouvoit avec peu de monde ſe deffendre contre un plus grand nombre ; il envoya enſuite trois de ſes gens acheter des vivres au village à la faveur du Calumet de paix que les Poutouatamis de l'Iſle avoient donné au Sieur de la Salle, & qu'ils

avoient cy-devant accompagné de leurs danſes & ceremonies, dont ils ſe ſervent dans leurs regales & ſolemnitez publiques.

Ce Calumet eſt une eſpece de grande pipe à fumer, dont la teſte eſt d'une belle pierre rouge bien polie, dont le tuyau long de deux pieds & demy, eſt une Canne aſſé forte, ornée de plumes de toute ſorte de couleurs, meſlées & rangées fort proprement, avec pluſieurs nattes de cheveux de femmes, laſſées de diverſes manieres avec deux aiſles, comme l'on a couſtume de repreſenter le Caducée de Mercure, chaque Nation l'embelliſſant ſelon ſon uſage particulier; un Calumet de cette ſorte eſt un Port aſſuré chez tous les Alliez de ceux qui

l'ont donné ; & ils ſont perſuadez qu'il leur arriveroit des grands malheurs, s'ils avoient violé la foy du Calumet, & toutes leurs entrepriſes de guerre, & de paix & ceremonies les plus conſiderables, ſont ſcellées & cachetées du Calumet dans lequel ils font fumer ceux, avec leſquels ils concluent quelque affaire de conſequence.

Ces trois hommes avec cette Sauve-garde & leurs Armes, arriverent au petit village des Sauvages éloigné de trois lieuës du debarquement, mais ils n'y trouverent perſonne. Ces Barbares à la veuë de nos Canots voyans que nous ne les avions point abordez en paſſant chez eux, avoient pris l'épouvante, & abandonné leur village ; ainſi ces hom-

mes aprés avoir fait en vain leurs diligences pour parler à quelqu'un de ces Sauvages, se chargerent du blé d'Inde de leurs Cabannes, où ils laisserent des marchandisses en place de ce qu'ils emportoient, & se mirent en chemin pour nous venir joindre.

Cependant vingt de ces Sauves armez de Fusils, de Haches, d'Arcs, de Fleches & de Massuës qu'on appelle des casse-testes, s'approcherent du lieu où nous estions : le Sieur de la Salle s'avança pour leur parler avec quatre de ses gens armez de Fusils, de Pistolets & de Sabres, leur demanda ce qu'ils desiroient ; voyant qu'ils parroissoient interdis, il leur dit de s'approcher, de peur que ses gens qu'il feignit estre allez à la

chaſſe ne les tuaſſent, s'ils les trouvoient à l'écart ; il les fit aſſeoir au bas de l'éminence où nous eſtions campez, d'où nous pouvions découvrir tous leurs mouvemens, on commença à les entretenir de diverſes choſes pour les amuſer juſqu'à ce que nos trois hommes fuſſent revenus du village : Ces hommes parroiſſans quelque temps aprés, dés que ces Sauvages eurent apperceus le Calumet de paix que l'un de nos gens portoit, ils ſe leverent faiſans un grand cris de joye, & ſe mirent à danſer à leur maniere, bien loin de ſe fâcher du blé d'Inde qu'ils virent & qu'on leur avoit pris, au contraire ils envoyerent au village pour en apporter d'autres, & en donnerent encore le lende-

main autant que nous en pûmes mettre commodement dans nos Canots.

Toutesfois l'on jugea à propos de faire abbattre les Arbres des environs, & on obligea nos gens à passer la nuit sous les armes de peur de quelque surprise. Le jour suivant sur les dix heures les Anciens du village arriverent avec leur Calumet de paix, & firent festin à tous les François, le Sieur de la Salle les remercia par un present de quelques Haches, dé Couteaux, & de quelque masses de rassade pour l'ornement des femmes, & les laissa tres-satisfaits.

Nous partîmes le mesme jour deuxiéme d'Octobre, & nous navigames durant quatre jours le long du riva-

ge, il eſtoit bordé de grands Coſteaux eſcarpez juſques dans le Lac, où l'on trouvoit à peine de la place pour debarquer, on eſtoit meſme obligé tous les ſoirs de grimper ſur le ſommet, & d'y porter nos Canots & nos charges, pour ne pas les laiſſer la nuit expoſez au vagues qui battoient aux pieds, nous fûmes auſſi obligez par les vents contraires & trop violens pendant ces quatre jours, & beaucoup de fois depuis, à prendre terre avec de grandes incommoditez ; il falloit pour s'embarquer que deux hommes ſe miſſent à l'eau juſques à la ceinture, & qu'il tinſſent le Canot debout à la vague, l'avançant ou le reculant, ſelon que la vague s'approchoit ou s'éloignoit de ter-

re, jusqu'à ce qu'il fût chargé, ensuite on le menoit au large; en attendant que les autres fussent aussi chargez de la mesme maniere, & l'on avoit presque autant de peines aux autres debarquemens. Le blé d'Inde que nous mangions fort modiquement, & les vivres nous manquans, nôtre bon vieillard Recolet tomba plusieurs fois en défaillances, je le fis revenir par deux fois, avec un peu de confection de Jacinthe, que je conservois précieusement, nous ne mangions en vingt-quatre heures qu'une poignée de blé d'Inde cuit sous la cendre, ou boüilly avec de l'eau pure; & pendant tout ce temps, nous estions obligez de gagner le bon païs, & de nager à force de bras les journées entieres, nos

gens courroient ſouvent aprés des petites Senelles & Fruits ſauvages qu'ils mangeoient avec une grande avidité, il y en eut pluſieurs qui tomberent malades, qui croyoient que ces fruits les avoient empoiſonnez, plus nous ſouffrions, & plus il ſemble que Dieu me donnoit en particulier de force, & je devançois ſouvent à la nage nos autres Canots : Pendant cette diſette celuy qui a ſoin des moindres oyſeaux, nous fit appercevoir pluſieurs Corbeaux, & des Aigles qui eſtoient ſur le bord du Lac ; redoublant noſtre nage vers ces animaux carnaciers, nous y trouvâmes la moitié d'un Chevreüil fort gras que les Loups avoient étranglé & à demy mangé, nous nous repumes de la vian-

de de cet animal, en benissant la providence qui avoit envoyé le secours si apropos.

Nostre petite Flote avançoit ainsi vers le Sud où nous trouvions toûjours le païs plus beau & temperé.

Le seiziéme d'Octobre nous commençâmes à trouver une grande abondance de chasse, & nostre Sauvage tres-excellent Chasseur tua des Cerfs & Chevreüils, & nos François des Poulles d'Inde fort grasses ; & enfin le vingt-huitiéme du mois d'Octobre nous arrivâmes au fond du Lac Dauphin, où le gros vent nous obligea de mettre pied à terre: on alla à la découverte, comme l'on avoit coustume de faire dans les bois & dans les prairies, l'on y trouva des raisins meurs & fort bons, dont

dont les grains eſtoient auſſi gros que des prunes de Damas; pour avoir ce fruit, il falloit abattre des arbres, ſur leſquels les vignes rampoient, nous en fiſmes du vin, qui nous dura prés de trois mois & demy, & que nous conſervions dans des gourdes, que nous mettions tous les jours dans le ſable, pour empeſcher que le vin ne s'aigrît, & afin de le faire durer davantage, nous ne diſions la Meſſe que les Feſtes & Dimanches, l'un aprés l'autre, tous les bois eſtoient remplis de vignes qui y viennent naturellement, nous mangions de ce fruit pour nous oſter le degouſt des viandes que nous eſtions obligez de manger ſans pain.

L'on obſerva dans cét endroit des piſtes fraîches d'hom-

mes, ce qui obligea le Sieur de la Salle de faire tenir noſtre monde ſur ſes gardes, & ſans faire aucun bruit, tous nos hommes obeïrent pour un temps, mais l'un deux ayant apperceu un Ours, ne pût ſe retenir de luy donner un coup de fuſil, dont il tua cet animal, & le fit crouller juſques au pieds de nos Cabannes, du haut en bas de la montagne.

Ce bruit nous fit découvrir à cent vingt-cinq Sauvages de la nation des Outouagamis, qui habitent vers l'extremité de la Baye des Puants, qui eſtoient cabannez dans noſtre voiſinage : le Sieur de la Salle eſtoit fort inquiet des piſtes qu'il avoit veuë, il blâma nos gens de leur peu de prudence, & enſuite pour empeſcher les

ſurpriſes, il mit une ſentinelle auprés des Canots, ſous leſquels l'on mettoit toutes les marchandiſes, pour les garantir de la pluye.

Cette precaution n'empeſcha pas que la nuit, trente Outouagamis, favoriſez par la pluye qui tomboit en abondance, & par la negligence de celuy qui eſtoit en faction ne ſe gliſſaſſent avec leur adreſſe ordinaire, le long du Coſteau où eſtoient nos Canots, & ſe couchant ſur le ventre l'un auprés de l'autre ils ne derrobaſſent le juſte au corps du Laquais du Sieur de la Salle, & une partie de ce qui eſtoit deſſous, qu'ils ſe donnerent de main en main: noſtre Sentinelle entendant du bruit, & nous éveillant, chacun courut aux armes; ces Sauvages

ſe voyans ainſi découverts, leur Capitaine cria qu'il eſtoit ami, on luy répondit que l'heure eſtoit induë, & qu'on ne venoit la nuit de cette ſorte que pour voller, ou tuer ceux qui ne ſeroient pas ſur leurs gardes, il repliqua qu'à la verité le coup qu'on avoit tiré, avoit fait croire à tous ceux de ſa nation, que c'eſtoit un party d'Iroquois leurs ennemis, les autres Sauvages leurs voiſins ne ſe ſervans point des pareilles armes à feu, & qu'ainſi ils s'eſtoient avancez à deſſein de les tuer, mais qu'ayans reconnu que c'eſtoit des François, qu'ils regardoient comme leurs freres, l'impatience qu'ils avoient de les voir, les avoit empeſchez d'attendre le jour pour nous viſiter, & fumer avec nous dans noſtre Calu-

met: C'eſt le compliment ordinaire des Sauvages, & leur plus grandes marques d'affection.

Nous fiſmes une fainte de nous rendre à ſes raiſons, & on leur dit de s'approcher au nombre de quatre ou cinq ſeulement, parce que leur jeuneſſe eſtoit accouſtumée à voler, & que nos François n'eſtoient pas d'humeur à le ſouffrir, quatre ou cinq viellards s'eſtant avancez, nous tachâmes de les entretenir juſques au jour, le jour eſtant venu on leur laiſſa la liberté de ſe retirer.

Aprés leur depart nos Charpentiers de Navires s'apperceurent qu'ils avoient eſté volez; & comme nous connoiſſions parfaitement l'humeur des Sauvages, & que nous ſçavions qu'ils feroient toutes les nuits

de pareilles entrepriſes ſi on diſſimuloit dans cette occaſion, on reſolut d'en avoir raiſon. Le Sieur de la Salle à la teſte de nos gens monta ſur une éminence en forme de preſqu'Iſle eſſaya luy-meſme de trouver quelque Sauvage à l'écart ; à peine eut-il marché trois cens pas, qu'il trouva la piſte toute fraiche d'un chaſſeur, il le ſuivit le piſtolet à la main, & l'ayant joint bien toſt aprés vis à vis d'un coſteau ou j'amaſſois du raiſin avec le pere Gabriel, il m'appella & me pria de le ſuivre, il s'en ſaiſit, & le donna en garde à ſes gens apres avoir appris de luy toutes les circonſtances du vol. Il ſe mit encore en campagne avec deux de ſes gens, & ayant arreſté un Sauvage des plus conſiderables de ſa na-

tion, il luy montra de loin celuy qu'il tenoit déja priſonnier, & le renvoya dire à ſes gens, qu'il feroit tuer leur camarade, s'ils ne rapportoient tout ce qu'ils avoient volé pendant la nuit.

Cette propoſition embaraſſa ces Barbares, parce qu'ils avoient coupé en morceaux, le juſt'au corps du Laquais, & pris quelques hardes avec les boutons pour les partager entr'eux, ainſi ne pouvant pas les rendre entieres & ne ſçachant par quel moyen délivrer leur camarade, comme ils ont beaucoup d'amitié les uns pour les autres, ils reſolurent de l'avoir par force.

Le lendemain au matin trente du mois d'Octobre, ils s'avancerent tous les armes à la main, pour commencer l'at-

taque, la presqu'Isle où nous estions logez, estoit separée du bois ou les Sauvages paroissoient par une plaine de Sable longue de deux portées de fusils, on remarqua qu'au bout de cette plaine du costé du bois ; il y avoit plusieurs petits tertres, dont le plus prés de nous commandoit aux autres, le Sieur de la Salle s'en empara, & commanda cinq hommes qui portoient leur couvertures à demy roulées au tour du bras gauche, pour se couvrir contre les fleches des Sauvages, il suivit ses gens immediatement aprés pour seconder les premiers, mais voyant que les François s'approchoient pour les charger, les plus jeunes des Sauvages s'écarterent, & se mirent à couvert sous un grand arbre sur le

le Coſteau, cela n'empeſcha pas que leurs Capitaines ne laiſſerent pas de demeurer prés de nous, il n'y avoit que ſept à huit qui avoient des Fuſils, & les autres des Arcs & des Fleches ſeulement ; & pendant tous ces mouvemens de part & d'autre, nous eſtions trois Recolets qui diſions nôtre Office, & comme j'eſtois celuy des trois qui en avoit plus veu en matiere de guerre, ayant ſervy d'Aumônier du Roy, ſous la conduite du tres-Reverend Pere Hyacinthe le Févre, je ſorty de noſtre Cabanne pour voir quelle figure faiſoient nos gens ſous les armes, & pour raſſeurer deux des plus jeuſnes leſquels je voyois bleſmir, & qui neanmoins ne laiſſoient pas que de faire parroiſtre de la

fierté & de la bravoure, auſſi bien que leur Chef, je m'approchay du coſté des plus anciens Sauvages ; & comme ils me voyoient ſans armes à la main, ils conceurent bien que je les abordois à deſſein de mettre le holla, & pour eſtre mediateur de leurs differens : l'un de nos hommes voyant une bande d'étoffe rouge, qui ſervoit de fronteau à un de ces Sauvages luy fut arracher de la teſte, luy faiſant connoiſtre qu'il nous l'avoit vollée.

Une action ſi hardie de onze François armez contre cent vingt-cinq Sauvages intimida de telle ſorte ces Barbares, que deux de leurs Anciens auprés deſquels j'étois preſenterent le Calumet de paix, & & s'eſtans approchez, ſur l'aſ-

ſurance qu'on leur donna, qu'ils le pouvoient faire, ſans rien craindre ; ils dirent qu'ils ne s'eſtoient porté à cette extremité qu'à cauſe de l'impatience où ils eſtoient de nous rendre ce qu'ils avoyent derobé, en l'état où ils l'avoient pris, qu'ils eſtoient preſts de reſtituer ce qui eſtoit en ſon entier, & de payer le reſte ; ils preſenterent au même temps quelques robes de Caſtor au Sieur de la Salle, pour diſpoſer ſon eſprit à la paix, s'excuſant du peu de valeur de leur preſent, ſur la ſaiſon trop avancée, on ſe contenta de leurs excuſes, ils executerent ce qu'ils avoient promis, & ainſi la paix fut reſtablie.

Le jour ſuivant ſe paſſa en danſes, en feſtins & haran-

gues, & le premier Capitaine de ces Sauvages se tournant du costé des Recolets, voila dit-il des Robes grises dont nous avons bien de l'estime, ils vont nuds pieds, comme nous, ils mesprisent les Robes de Castors que nous leurs voulons donner, sans aucune esperance de retour ; ils n'ont point d'armes pour nous tuer ; ils flattent & caressent nos petits enfans, & leur donnent de la rassade pour rien, & ceux de nostre nation qui ont esté porter des Pelteries aux Villages des François, nous ont dit qu'Onnotio le grand Capitaine des François les aime, parce qu'ils ont quitté tout ce que les François ont de plus pretieux pour nous venir visiter, & pour demeurer avec nous, toy qui est le

Capitaine de ceux qui ſont icy, fais enſorte de faire reſter une de ces Robes griſes, avec nous ; nous leurs donnerons à manger de tout ce que nous aurons, & nous les menerons à noſtre village aprés que nous aurons tué des Bœufs ſauvages ; & toy qui eſt le maiſtre fais en ſorte de demeurer auſſi avec nous, ne va point aux Iſlinois, car nous ſçavons qu'ils veullent maſſacrer tous les François, il te ſera impoſſible de reſiſter à cette nation nombreuſe. Il adjoûta que depuis qu'un Iroquois, que les Iſlinois avoient brûlé, leur avoit aſſeuré que la guerre que l'Iroquois leur faiſoit avoit eſté conſeillée par les François qui haïſſoient les Iſlinois. Ils adjoûterent pluſieurs raiſons ſemblables qui

allarmerent presque tous nos François, & qui donnerent bien de l'inquietude au Sieur de la Salle, parce que tous les Sauvages qu'il avoit rencontré sur toute nostre route luy avoient dit à peu prés les mesmes choses. Toutefois comme il sçavoit que ces raisons pouvoient avoir esté inspirées par ceux qui s'opposoient à nostre entrepriſe, & par la jalousie des Sauvages à qui les Islinois estoient redoutables par leur valeur, & qui craignoient qu'ils ne devinſſent encore plus fiers, quand par le moyen des François ils auroient l'usage des Armes à feu, nous resolûmes de poursuivre nostre route en prenant toutes les precautions neceſſaires pour nostre seureté, ainsi répondit aux Outouagamis qu'on

les remercioit des avis qu'ils nous donnoient, mais que les François qui ſont des eſprits (c'eſt ainſi que les Sauvages nous appellent diſant qu'ils ne ſont que des hommes, mais que nous ſommes des eſprits) ne craignoient point les Iſlinois, & qu'on ſçauroit les ranger à la raiſon par amitié, ou par force.

Le lendemain premier jour du mois de Novembre nous nous rembarquâmes tous, & nous arrivâmes au rendé-vous que l'on avoit donné à vingt autres François qui devoient nous venir joindre par l'autre bord du Lac, c'eſtoit à l'embouchure de la Riviere des Miamis qui venant du Sud, ſe jette dans le Lac Dauphin.

Nous fûmes ſurpris de n'y trouver perſonne, parce que

les François que nous y attendions avoient eu beaucoup moins de chemin à faire que nous, & leurs Canots estoient peu chargez, nous avions resolu de faire concevoir au Sieur de la Salle, de ne point nous exposer mal apropos, & de ne point attendre l'hyver, pour nous rendre chez les Isſinois, parce que pendant cette saison ces peuples, afin de chasser plus commodement, se separent par familles, ou par tributs de deux ou trois cens personnes chacune, & que plus nous tarderions en ce lieu, plus nous aurions de difficultez à nous rendre ; que la chasse venant à manquer où nous estions, tout son monde couroit risque de mourir de faim, & que chez les Isſinois nous trouverions du blé d'Inde

pour noſtre nourriture, & que nous ſubſiſterions mieux n'étans que quatorze hommes dans noſtre chemin que ſi nous eſtions trente-deux ; que ſi les Rivieres venoient à eſtre glacées, nous ne pourrions porter nous-meſmes tout l'équipage pendant cent lieuës. Il nous répondit qu'eſtant joint avec les vingt hommes qu'il attendoit, il pourroit ſans peril ſe faire connoiſtre à la premiere bande des Iſlinois qu'il trouveroit à la chaſſe, & les gagner par le bon traitement, & par des preſens, apprenant quelque teinture de la langue Iſlinoiſe, & que par ces moyens il feroit aiſément alliance avec le reſte de la nation. Nous conceûmes par ſemblables diſcours, qu'il n'avoit que ſa volonté pour raiſon ; & il

nous dit que si tous ses hommes desertoient, qu'il demeureroit avec nostre chasseur Sauvage, & qu'il trouveroit bien le moyen de faire vivre de chasse trois Missionnaires Recolets.

Dans cette pensée, il se servit de l'occasion du retardement des François qu'il attendoit, il dit à ses gens qu'il estoit resolu d'attendre, & pour les amuser par quelque occupation utile, il leur proposa de faire un Fort, & une maison pour la seureté de la Barque & des marchandises qu'elle devoit apporter, pour nous servir de retraite en un besoin.

Il y avoit à l'embouchure de la Riviere des Miamis une éminence avec une espece de plate forme au dessus & na-

turellement fortifiée, elle étoit haute & eſcarpée, de Figure triangulaire, formée des deux coſtez par la Riviere, & de l'autre par une profonde ravine ; l'on fit abattre les arbres dont elle eſtoit couverte, & nettoyer toutes les broſſailles à deux portées de fuſil du coſté du bois ; l'on commença enſuite une redoute de quarante pieds de longueur ſur quatre-vingts de largeur, fortifiée de poutres & ſollives eſcariées, & à l'épreuve du mouſquet, poſées en travers l'une ſur l'autre, ſon deſſein eſtant de faire fraiſer les deux faces qui regardoient la Riviere ; il fit abatre des pieux qu'il vouloit planter en tenaille de vingt-cinq pieds de hauteur du coſté de la terre.

Le mois de Novembre fut

employé à ces travaux, pendant lequel nous ne mangions que de la viande d'Hours que nostre Sauvage chasseur tuoit; il y avoit dans cette endroit plusieurs de ces animaux qui y estoient attirez par la grande quantité de raisins qui se trouvent par tout; mais nostre monde voyant le Sieur de la Salle tout décontenancé de la crainte qu'il avoit de la perte de sa Barque, & tout chagrin d'ailleurs du retardement des hommes, que le Sieur de Tonty devoit nous amener, la rigueur d'un commencement d'hyver les mortifiant de surcrois, les Ouvriers ne travailloient qu'à regret pestans contre la viande grasse d'Hours, & de ce qu'ils n'avoient point liberté d'aller tuer du Chevreüil pour man-

ger avec le gras d'Hours, mais leur but ne tendoit qu'à la deſertion.

Nous fimes une Cabanne d'écorce pendant ce ſejour pour dire la Meſſe plus commodement, & les Feſtes & Dimanches le Pere Gabriel & moy preſchions alternativement, choiſiſſans les matieres les plus fortes pour exhorter noſtre monde à la patience, & à la perſeverance.

Dés le commencement du meſme mois nous avions examiné l'entrée de la Riviere, nous y avions marqué une batture de ſable ; & pour la facilité de l'entrée de la Barque, en cas qu'elle deuſt venir, on fit marquer le Canal par deux grands mays plantez des deux coſtez de l'entrée avec des pavillons de peaux

d'Hours & des balliſſes tout le long ; Deplus on avoit envoyé deux de nos hommes à Miſſilimakinac, inſtruits de toutes choſes pour ſervir de guide au Pilote Luc.

Le 20. Novembre le Sieur de Tonty arriva avec deux Canots chargez de pluſieurs Cerfs, ce qui remit un peu l'eſprit demonté de nos Ouvriers, mais comme il ne nous amenoit que la moitié des hommes que nous attendions, & qu'il avoit laiſſé le reſte en liberté à trois journées de nôtre Chantier, c'eſt ce qui donna de l'inquietude au Sieur de la Salle, nos nouveaux venus nous dirent que la Barque n'avoit point moüillé à Miſſilimakinac, & qu'ils n'en avoient appris aucunes nouvelles des Sauvages venus de

tous coſtez des Lacs, ny des deux hommes qu'on avoit envoyez à Miſſilimakinac, & qu'ils avoient rencontré en chemin, il craignit avec raiſon que ſa Barque n'eut fait naufrage, neanmoins il fit continuer ſon monde à travailler au Fort nommé des Miamis, & ne la voyant point parroître aprés une ſi longue attente, il reſolut à partir de peur d'eſtre arreſté par les glaces qui commençoient à fermer la Riviere, & leſquelles ſe diſſiperent à la premiere petite pluye ; il nous falut neanmoins attendre le reſte de noſtre monde que le Sieur de Tonty avoit laiſſé derriere, & pour reparer la faute qu'il avoit fait, il retourna ſur ſes pas pour les faire venir inceſſamment nous rejoindre, en chemin il voulut

tenir un peu & resister au gros vent, contre l'opinion du Sieur Dautray & de son autre Canoteur, & comme il n'avoit qu'une main & qu'il ne pouvoit soulager ses deux hommes les vagues les firent embarder & les jetterent coste à travers sur le bord du Lac où ils perdirent leurs fusils & leur petit équipage, ce qui les obligea de nous venir rejoindre, & par bonheur le reste de nos hommes les suivirent un peu aprés, excepté deux dont on se méfioit, le plus & qu'on croyoit avoir deserté.

Nous nous embarquâmes le troisiéme Decembre avec trente hommes dans huit Canots, & nous remontâmes la Riviere des Miamis faisant nostre route au Sud est durant environ vingt-cinq lieuës, nous ne

pûmes

pûmes reconnoiſtre le portage que nous devions faire de nos Canots & de tout l'équipage, pour aller nous embarquer à la ſource de la Riviere Seignelay ; & comme nous eſtions montez plus haut en Canot, ſans reconnoiſtre le lieu où nous devions marcher par terre pour prendre cette autre Riviere qui ſe va rendre aux Iſlinois, nous fimes halte, pour attendre le Sieur de la Salle qui eſtoit allé par terre à la découverte, & comme il ne revenoit point nous ne ſçavions quelle reſolution prendre je prié deux de nos hommes les plus allertes d'entrer avant dans le bois, & de faire la décharge de leurs fuſils pour l'avertir du lieu où nous l'attendions, deux autres monterent au haut de la Riviere, mais

inutilement, car la nuit les obligea de revenir sur leur pas, le lendemain je me joignis avec deux de nos hommes en Canot à liege, pour faire plus grande diligence, & pour le chercher en montant la Riviere, mais en vain, & sur les quatre heures aprés midy nous l'apperceûmes de loin, les mains & le visage tout noir du charbon & du bois qu'il avoit attisé pendant la nuit qui estoit froide ; il avoit deux animaux de la grandeur des Rats musquez, attaché à sa ceinture, qui avoient la peau tres-belle, comme une espece d'hermine, qu'il avoit tué à coups de baston, sans que ces petites bestes prisent la fuite, & lesquelles se laissent souvent pendre par leurs queuës à des branches d'abres, & comme

elles eſtoient fort graſſes, nos Canoteurs en firent feſtin, il nous dit que les marais qu'il rencontra l'obligerent à prendre un grand detour, & comme d'ailleurs il eſtoit incommodé de la neige qui tomboit en abondance, il ne pût arriver au bord de la Riviere qu'à deux heures de nuit, il tira deux coups de fuſils pour nous avertir, & perſonne ne luy ayant répondu, il crut que les Canots l'avoient devancé, & il continua ſon chemin en remontant le long de la Riviere, aprés avoir marché de cette ſorte plus de trois heures, il vit du feu ſur un tertre où il monta bruſquement, & aprés avoir appellé deux ou trois fois, mais au lieu de nous trouver endormis comme il ſe l'eſtoit imaginé, il ne vit

qu'un petit feu entre des broſſailles, & ſous un cheſne la place d'un homme qui s'y eſtoit couché ſur des herbes ſeiches, & qui en eſtoit apparemment ſorty au bruit qu'il avoit entendu, c'eſtoit quelque Sauvage qui s'eſtoit porté là en embuſcade, pour ſurprendre & pour tuer quelqu'un de ſes ennemis le long de la Riviere, il l'appella en deux ou trois langues, & enfin il cria pour faire connoiſtre qu'il ne le craignoit point, qu'il alloit ſe coucher en ſa place, il renouvella le feu, & aprés s'eſtre bien chaufé, il s'aviſa pour ſe garantir de ſurpriſe d'abattre au tour de luy quantité de broſſailles, qui tombant de travers parmy celles qui eſtoient reſtées de bout embaraſſeroient le che-

min, de telle ſorte qu'on ne pouvoit l'approcher ſans faire beaucoup de bruit & ſans l'éveiller, il éteignit en ſuite le feu & s'endormit quoy qu'il negeât toute la nuit. Nous priâmes le pere Gabriel & moy, le Sieur de la Salle de ne point quitter ſon monde, comme il avoit fait, luy repreſentant que toute la bonne iſſuë de noſtre voyage dependoit de ſa preſence.

Noſtre Sauvage eſtoit reſté derriere nous pour chaſſer, & ne nous trouvant point au portage, il monta plus haut, & nous vint dire qu'il falloit deſcendre la Riviere, l'on envoya avec luy tous nos Canots, & je reſtay avec le Sieur de la Salle qui eſtoit fort fatigué, & comme noſtre Cabanne n'eſtoit compoſée que

de nattes de jons, le feu s'y prit la nuit, & nous auroit bruſlé, ſi je n'avois renverſé promptement la natte qui ſervoit de porte à noſtre petit logis, & qui eſtoit toute dans l'incendie.

Nous joignîmes nos gens le lendemain au portage, où le Pere Gabriel avoit fait pluſieurs Croix ſur des arbres pour nous le faire reconnoiſtre, nous y trouvâmes quantité de cornes de Bœufs, & les carcaſſes de ces animaux, & quelques Canots que les Sauvages avoient faits, avec des peaux de Bœufs pour paſſer la Riviere avec leur charge de viande.

Cet endroit eſt ſcitué au bord d'une grande campagne, à l'extremité de laquelle du du coſté du Couchant il y a un Village de Miamis, Maſ-

contens & Oïatinon ramaſſez enſemble.

La Riviere Seignelay qui paſſe aux Iſſinois, prend ſa ſource dans une campagne au milieu de beaucoup de terres tremblantes, ſur leſquelles on peut à peine marcher, cette Riviere n'eſt éloignée que d'une lieuë & demie de celle des Miamis, & ainſi nous transportâmes tout noſtre équipage avec nos Canots par un chemin que l'on balliſa pour la facilité de ceux qui viendroient aprés nous, aprés avoir laiſſé au partage de la Riviere des Miamis, ainſi qu'au Fort que l'on avoit conſtruit à ſon embouchure, des lettres pour ſervir d'inſtruction à ceux qui devoient nous venir joindre dans la Barque au nombre de vingt-cinq.

La Riviere Seignelay eſt navigable pour des Canots à cent pas de ſa ſource, & elle s'augmente de telle ſorte en peu de temps, qu'elle eſt preſque auſſi large & plus profonde que la Marne, elle à ſon cours à travers des vaſtes marais où elle fait tant de détours, quoy que ſon courant ſoit aſſé fort, qu'aprés avoir vogué une journée entiere on trouvoit quelquefois que nous n'avions pas avancé plus de deux lieuës, en droite ligne, on ne voyoit auſſi loin que la veuë pouvoit s'eſtendre que des Marais de joncs & des aulnes, nous n'euſſions pû trouver à nous cabanner durant plus de quarante lieuës de chemin, ſans quelques mottes de terres glacées, ſur leſquelles nous couchions, & faiſions

faiſions du feu, les vivres nous manquoient, & nous ne trouvâmes point de chaſſe aprés avoir traverſé ces Marais, comme nous l'avions eſperé, parce que ce ne ſont que de grandes campagnes découvertes, où il ne croit que de grandes herbes qui ſont ſeiches en cette ſaiſon, que les Miamis avoient bruſlez en chaſſant aux Bœufs ſauvages; & quelque diligence qu'on apporta pour tuer des beſtes fauves, nos chaſſeurs n'attrapoient rien, pendant plus de ſoixante lieuës de chemin, on ne tua qu'un Cerf maigre, un petit Chevreüil, quelques Cignes, & deux Outtardes pour la ſubſiſtance de trente-deux perſonnes; ſi nos Canoteurs avoient trouvé lieu, ils auroient infailli-

blement tout abandonné, pour entrer dans les terres, & pour aller joindre des Sauvages, dont nous voyons les flammes des Campagnes où ils avoient mis le feu pour tuer plus facilement des Bœufs.

Ces animaux y ſont ordinairement en grand nombre, ainſi qu'il eſt aiſé de le juger par les oſſemens, les cornes, & les teſtes que nous voyions de tous coſtez ; les Miamis, les chaſſent à la fin de l'automne en la maniere ſuivante.

Lors qu'ils en voient un troupeau, ils s'aſſemblent en grand nombre, & mettent le feu aux herbes par tout autour de ces beſtes à la reſerve de quelque paſſage qu'ils laiſſent exprés, où ils ſe poſent avec leurs Arcs & leurs Fleches,

les Bœufs qui veullent éviter le feu ſont ainſi forcés de paſſer auprés de ces Sauvages, qui en tuent quelquesfois juſques à ſix-vingts en un jour, qu'ils diſtribuent tous, ſelon le beſoin des familles ; & ces Sauvages tous triomphans du maſſacre de tant d'animaux, viennent avertir leurs femmes qui ont ſoin d'aller querir ces viandes ; elles en prennent quelquesfois ſur leurs dos la peſanteur de trois cens livres, & jettent encore leurs enfans par deſſus leur fardeau, qui ne leur paroiſt pas plus à charge que l'épée au coſté d'un Soldat.

Ces Bœufs ont de la laine fort fine au lieu de poil, & les femelles l'ont plus longue que les maſles, leurs

cornes sont presque toutes noires, beaucoup plus grosses que celles des Bœufs de l'Europe, mais un peu moins longues, leur teste est d'une grosseur monstrueuse ; ils ont le col fort cour, mais fort gros, & quelquesfois de six pans de largeur, ils ont une bosse ou petite élevation entre les deux épaules, leurs jambes sont grosses & courtes, couvertes d'une laine fort longue ; ils ont sur la teste & entre les cornes de grands crains noirs qui leur tombe sur les yeux, & les font paroistre affreux, la viande de ces animaux est fort succulante ; ils sont fort gras dans l'Automne, parce que pendant tout l'Esté ils sont dans les herbes jusques au col, ces vastes païs sont si remplis de prairies, qu'il sem-

ble que ce ſoit l'element & le païs des Bœufs ; il y a de proche en proche quelques bois où ces animaux ſe retirent pour ruminer, & pour ſe mettre hors de l'ardeur du Soleil.

Ces Bœufs ou Taureaux ſauvages changent de contrées ſelon le changement des ſaiſons, & la diverſité des clymas, quand ils s'approchent des terres du Nord, & qu'ils commencent à reſſentir le commencement de l'Hyver, ils paſſent aux terres du Sud, ils ſe ſuivent les uns les autres, quelquesfois pendant une lieuë de chemin ; ils couchent tous dans le meſme endroit, & la place de leur couche eſt ſouvent remplie de pourpier ſauvage, dont nous avons mangez quelquesfois, les ſentiers où ils ont paſſé ſont frayez, com-

me nos grands chemins de l'Europe, & il n'y croît point d'herbes ; ils traverſent les Fleuves & les Rivieres, les Vaches ſauvages vont dans les Iſles pour empeſcher que les Loups ne mangent leur veaux ; & quand meſme les Veaux peuvent courir, les Loups n'oſeroient s'en approcher, car les Vaches les extermineroient. Les Sauvages ont cette prevoyance, pour ne point tout à fait chaſſer ces animaux de leurs contrées, de ne pourſuivre que ceux qu'ils ont bleſſez à coups de Fleches, & les autres qui s'échapent, ils les laiſſent aller en liberté, ſans les pourſuivre davantage, afin de ne les point trop effrayer. Et quoy que les Sauvages de ces vaſtes continens, ſoient natu-

rellement portés à détruire les animaux ; jamais ils n'ont pû exterminer les Bœufs ſauvages, ces beſtes multipliant tellement, que quelque chaſſe qu'on leur donne, il en revient dans les ſaiſons encore davantage les années ſuivantes.

Les femmes ſauvages fillent au fuſeau la laine de ces Bœufs, dont elles font des ſacs pour porter des viandes boucannées, & quelquesfois ſechées au Soleil, que ces femmes conſervent ſouvent pendant trois ou quatre mois de l'année ; & quoy qu'elles n'ayent point de ſel, elles font ſi bien que la chair ne contracte aucune corruption, quatre mois aprés qu'elles ont ainſi accommodé cette viande, l'on

diroit en la mangeant, que les beſtes ſont nouvellement tuées, & nous buvions le boüillon avec eux, au lieu d'eau qui eſt la boiſſon ordinaire de tous les peuples de l'Amerique, qui n'ont point de commerce auec les Europeans.

Les peaux communes de ces Bœufs ſauvages peſent cent à ſix-vingts livres, les Sauvages coupent le dos & l'endroit du col, qui eſt le plus gros de la peau, & ils ne prennent que la partie du ventre la plus mince, qu'ils paſſent bien proprement avec de la cervelle de toutes ſortes d'animaux, par le moyen dequoy ils la rendent ſouple comme nos peaux de chamoy paſſez à l'huile, ils la peignent de differentes couleurs, la gar-

niſſent de Porc-épis blanc & rouge, & ils en font des robes pour s'en ſervir de parade dans les feſtins ; en Hyver ils s'en ſervent pour ſe couvrir, particulierement la nuit, leurs robes qui ſont remplies de laine friſée paroiſſent tout à fait agreables.

Quand les Sauvages ont tuez quelques Vaches, les petits Veaux ſuivent les Chaſſeurs, & leur vont lécher la main ou les doigts, ces Barbares en amenent quelquesfois à leurs enfans, & aprés qu'ils s'en ſont bien divertis, il leur caſſe la teſte pour les manger, ils conſervent les argots de tous ces petits animaux, ils les font ſecher, ils les attachent enſuite à pluſieurs vergettes, & dans leurs danſes ils les re-

muent & les secouent selon la diversité des postures & des mouvemens de ceux qui chantent & qui dansent, cette machine a quelque chose d'approchant du tambour de basque.

L'on pourroit facilement rendre ces petits animaux domestiques, & s'en servir pour labourer la terre.

Ces Bœufs sauvages subsistent en toutes les saisons de l'année, quand ils sont surpris de l'Hyver, & qu'ils ne peuvent à temps gagner les terres du Sud & du païs chaud, & que la terre est toute couverte de neige ; ils ont l'industrie de renverser & de rejetter la neige pour brouter les herbes qui sont cachées, on les entend meugler, mais non pas si communement que dans l'Europe.

Ces Bœufs ſauvages ont le corps principalement par devant beaucoup plus grand que nos Bœufs de l'Europe, cette grande maſſe neanmoins ne les empeſche pas d'aller fort viſte ; enſorte qu'il y a peu de Sauvages qui les puiſſe atteindre à la courſe, ſouvent ces Bœufs tuent ceux qui les ont bleſſez, on y en voit dans la ſaiſon des bandes de deux & meſme de quatre cens.

On trouve beaucoup d'autres ſortes d'animaux dans ces vaſtes plaines de la Loüiſiane, les Cerfs, les Chevreüils, les Caſtors, les Loutres y ſont communs ; les Outards, les Cignes, les Tortuës, les Poules d'Inde, les Peroquets, les Perdrix, & beaucoup d'autres Oyſeaux y ſont en tres-grand

nombre ; la peſche y eſt tres-abondante, & la terre extraordinairement fertile, ce ſont des Prairies ſans bornes meſlées de Foreſts de haute-fuſtaye, où il y a de toute ſorte de bois à bâtir, & entr'autres d'excellent chaine plain comme celuy de France, & bien different de celuy du Canada ; Les arbres ſont d'une groſſeur & d'une hauteur prodigieuſes, & l'on y trouveroit les plus belles pieces du monde pour conſtruire des Vaiſſeaux que l'on peut faire ſur les lieux, & amener le bois qui ſerviroit de Leſte aux Navires, pour la conſtruction de tous les Vaiſſeaux de France, ce qui ſeroit d'une grande épargne à l'Etat, & qui donneroit le temps aux arbres de recroiſtre dans nos

Foreſts qui ſont bien épuiſées. On voit auſſi dans les Foreſts pluſieurs ſortes d'arbres fruitiers, & des vignes ſauvages qui produiſent des grapes d'environ un pied & demy de longueur qui meuriſſent parfaitement, & dont on peut faire de fort bon vin ; on y voit auſſi des campagnes couvertes de tres bon chanvre qui y croit naturellement de ſix à ſept pieds de hauteur, enfin par les eſſais que nous avons faits chez les Iſlinois & les Maſſati ; on eſt perſuadé que la terre eſt capable de produire toutes ſortes de fruits, d'herbes & de grains, & en plus grande d'abondance que les meilleurs terres de l'Europe ; l'air y eſt fort tempere & fort ſain ; le Païs eſt arroſé d'une infinité de Lacs,

de Rivieres & de Ruiſſeaux, la pluſpart navigables ; on y eſt preſque point incommodé de Maringoüins, ny d'autres animaux nuiſibles, & en y cultivant la terre, on y pourra ſubſiſter dés la ſeconde année, independamment des vivres de l'Europe, ce vaſte Continent, pourra dans peu fournir pain, vin & viande à toutes nos Iſles Meridionalles de l'Amerique, & nos Boucanniers & Philibuſtiers François pourront tuer dans la Loüiſiane en plus grande abondance des Bœufs ſauvages, que dans tout le reſte des Iſles qu'ils habitent.

Il y a des Mines de Charbon, d'Ardoiſe, de Fer, & les morceaux de Cuivre rouge & pur que l'on trouve en divers endroits, font juger

qu'il y en a des Mines, & peut-eſtre d'autres metaux & mineraux que l'on découvrira quelque jour, puis que l'on a déja trouvé chez les Iroquois une fontaine de Sel & Daun.

Nous continuâmes noſtre route ſur la Riviere Seignelay durant le reſte du mois de Decembre; & enfin aprés avoir navigé durant cent vingt ou cent trente lieuës, depuis le Lac Dauphin ſur la Riviere de Seignelay, nous arrivâmes au Village des Iſlinois ſur la fin du mois de Decembre 1679. nous ne tuâmes ſur le bord de la Riviere qu'un ſeul Bœuf ſauvage & quelques Poules d'Inde à cauſe que les Sauvages ayans mis le feu dans les herbes ſeiches de toutes les Prairies de noſtre

route ; les beſtes fauves avoient pris l'épouvante, & quelque diligence qu'on apporta pour la chaſſe, nous ne ſubſiſtâmes que par une pure providence de Dieu, qui donne des forces dans un temps, qu'il ne fait pas dans un autre, & par le plus grand bonheur du monde n'ayans plus rien à manger, nous trouvâmes un Bœuf monſtrueux embourbé ſur le bord de la Riviere, que douze de nos hommes eurent peine à tirer à terre ferme avec un cable.

Ce Village Iſlinois eſt ſcitué à quarante degrez de latitude dans une plaine, un peu mareſcageuſe, & ſur la rive droite d'une Riviere auſſi large que la Seine devant Paris, qui eſt diviſée par de

fort

fort belles Iſles, il contient quatre cens ſoixante Cabannes faites comme de longs berceaux, & couvertes de doubles nattes de joncs plats, ſi bien couſus, qu'elles ne ſont jamais penetrées du vent, de la neige, ny de la pluye; chaque Cabanne à quatre ou cinq feux, & chaque feu une ou deux familles, qui vivent toutes enſemble en bonne intelligence.

Nous trouvâmes, comme nous l'avions preveu le Village vuide, tous les Sauvages eſtans allez paſſer l'Hyver à la chaſſe, en divers endroits, ſuivant leur couſtume; leur abſence neantmoins nous mit dans un grand embaras, les vivres nous manquoient, & nous n'oſions prendre du bled d'Inde que les Iſlinois cachent

dans des fosses sous terre ; pour le conserver & s'en servir à leur retour de la chasse, pour semer, & pour subsister jusqu'à la recolte, cette provision leur est extremement precieuse ; & on ne leur sçauroit faire un plus grand déplaisir que d'y toucher en leur absence : Toutesfois comme il n'y avoit aucune apparence de s'exposer à descendre plus bas sans vivres, & que le feu que l'on avoit mis dans les Campagnes avoit fait fuir toutes les bestes ; le Sieur de la Salle resolut de prendre vingt minots de bled d'Inde, esperant qu'il pourroit par quelque moyen appaiser les Islinois.

Nous nous rembarquâmes avec cette nouvelle provision le mesme jour, & nous des-

cendîmes durant quatre jours ſur la meſme Riviere qui court au Sud quart de Sud-Oüeſt. Le premier jour de l'An 1679. reconnoiſſant un des deſerteurs, dont j'ay parlé cy-devant, & qu'il n'eſtoit revenu avec nous, que pour débaucher nos hommes qui avoient d'ailleurs de la diſpoſition à nous abandonner, par la crainte qu'ils avoient de ſouffrir la faim pendant l'Hyver, je fis une exhortation aprés la Meſſe, ſouhaitant une heureuſe Année au Sieur de la Salle, & à tout noſtre monde, & aprés les paroles les plus touchantes, je prié tous nos mécontans de s'armer de patience, leur repreſentant que Dieu pourvoyeroit à tous nos beſoins, & que vivans de concert, il ſuſciteroit des moyens

pour nous faire subsister : nous les embrassâmes le Pere Gabriel, le Pere Zenoble & moy avec les sentimens les plus tendres les encourageans à la poursuite d'une si importante découverte. Sur la fin du quatriéme jour en traversant un petit Lac qui forme la Riviere, on remarqua des fumées qui firent connoistre que les Sauvages estoient cabannez prés de-là : En effet, le cinquiéme sur les neuf heures du matin on vit des deux côtez de la Riviere quantité de Peroquets, & environ quatre-vingts Cabannes pleines de Sauvages qui n'apperceurent nos Canots qu'aprés que nous eûmes doublé une pointe, derriere laquelle les Illinois estoient campez à demie portée du fusil, nous estions dans

huit Canots ſur une ligne, tous nos gens les armes à la main, & nous laiſſans aller au courant de la Riviere.

Nous fimes un cry les premiers, ſuivant la couſtume de ces Nations, comme pour demander ſi l'on vouloit la paix ou la guerre, parce qu'il eſtoit tres-important de témoigner de la reſolution dans ces commencemens; d'abord les viellards, les femmes & les enfans prirent la fuite au travers des Bois dont la Riviere eſt bordée, les guerriers coururent aux armes, mais avec tant de confuſion, qu'avant qu'ils ſe fuſſent reconnus nos Canots avoient pris terre. Le Sieur de la Salle y ſauta le premier, l'on pouvoit deffaire ces Sauvages dans le deſordre où ils eſtoient; mais comme

ce n'estoit pas nostre dessein nous fimes halte, afin de donner aux Islinois le temps de se rasseurer ; un de leur chefs qui estoit de l'autre costé de la Riviere, & qui avoit remarqué que nous avions empeschez de tirer sur sept ou huit Sauvages que l'on pouvoit tuer aisement, se mit à haranguer pour arrester la jeunesse qui se preparoit à tirer des fleches au travers de la Riviere ; ceux qui estoient campez du costé où nous avions debarqué, & qui avoient d'abord pris la fuite, s'estans reconnus, envoyerent deux hommes des principaux d'entr'eux presenter le Calumet de dessus un corteau, peu de temps aprés ceux qui étoient de l'autre costé firent la mesme chose, & alors nous

fimes connoiſtre que nous acceptions la paix ; & au meſme temps je me rendis avec le Pere Zenoble en diligence du coſté des Sauvages qui avoient pris la fuite, prenans leurs enfans par la main, qui eſtoient tous tremblans de frayeur, nous leurs fimes paroiſtre beaucoup de tendreſſes, rentrans avec les vieillards & les meres dans leurs Cabannes, portans de la compaſſion à ces Ames qui ſe perdent par la privation de la parolle de Dieu, & faute de Miſſionaires. La joye des uns & des autres fut auſſi grande, que leur apprehenſion avoit eſté forte, celle de quelqu'uns ayant eſté telle qu'ils furent deux jours à revenir des lieux où ils eſtoient allé ſe cacher.

Aprés les réjoüiſſances, les

dances & les festins ausquels on employa le jour, nous fimes assembler les Capitaines des Villages qui estoient des deux costez de la Riviere, nous fimes connoistre par nôtre Truchement, que nous autres Recolets n'estions pas venus chez eux, pour amasser du Castor, mais pour leur donner la connoissance du grand Maistre de la vie, & pour instruire leurs enfans, que nous avions quitté nostre païs qui estoit au delà de la Mer que ces Barbares appellent le grand Lac, pour venir demeurer avec eux, & pour estre du nombre de leurs plus grands amis, on entendit un grande suite de voix, Tepatoui Nicka, qui veut dire voila qui est bien mon frere, tu as l'esprit bien fait

d'avoir

d'avoir eu cette penſée, & au meſme temps ils nous frotterent les jambes juſques à la plante des pieds auprés du feu, avec de l'huile d'Ours & de la graiſſe de Bœuf pour nous delaſſer ; ils nous mirent les trois premiers morceaux de viande à la bouche avec des amitiez extraordinaires. Le Sieur de la Salle auſſi-toſt aprés leur fit un preſent de Tabac & de quelques Haches, il leurs dit qu'il les avoit convoquez pour traiter d'une affaire qu'il vouloit leur expliquer avant que de leur parler d'aucune autre, qu'il ſçavoit combien le bled leur étoit neceſſaire, que neanmoins la neceſſité des vivres où il s'eſtoit veu en arrivant à leur Village, & l'impoſſibilité de trouver des beſtes à la Cam-

pagne, l'avoit obligé de prendre quelque quantité de bled d'Inde qu'il avoit dans ſes Canots, & auquel on n'avoit pas encore touché, que s'ils vouloient le luy laiſſer, il leur donneroit en échange des Haches & les autres choſes dont ils avoient beſoin, & que s'ils ne pouvoient s'en paſſer, il leur eſtoit libre de le reprendre, mais que s'ils ne pouvoient luy fournir les vivres neceſſaires pour ſa ſubſiſtance & pour celle de ſes gens, il iroit chez leurs voiſins les Oſages qui luy en fourniroient en payant, & qu'en revanche, il leur laiſſeroit le Forgeron qu'il avoit amené pour racommoder leurs Haches & leurs autres Inſtrumens.

Il leur parla de cette ſorte, parce qu'il ſçavoit bien que

les Iſlinois ne manqueroient pas d'eſtre jaloux des avantages que les François pourroient procurer à leurs voiſins, & principalement de ceux qu'ils pourroient tirer du Forgeron, dont ils avoient eux-meſmes extremement beſoin, auſſi accepterent-ils avec beaucoup de témoignage de joye le payement qu'on leur offroit pour leur bled d'Inde, ils en donnerent encores d'autres, & nous prierent inſtamment de nous eſtablir parmy eux, nous leur répondîmes que nous le ferions volontiers ; mais que comme les Iroquois eſtoient ſujets du Roy & par conſequent nos freres, nous ne pouvions pas leur faire la guerre, qu'ainſi nous les exhortions à faire la paix avec eux, que nous les y ſervirions ; &

que si malgré nos remontrances, cette fiere Nation venoit les attaquer, nous les défendrions, pourveu qu'ils nous permissent de faire un Fort, dans lequel on pût faire teste aux Iroquois avec le peu de François que nous avions, que mesme on leur fourniroit des armes & des munitions, pourveu qu'ils ne s'en servissent que pour repousser leurs ennemis, & ne les employassent pas contre les Nations qui vivoient sous la protection du Roy, que les Sauvages appellent le grand Capitaine qui est au delà du grand Lac.

Nous adjoûtâmes ensuite que nous avions aussi dessein de faire venir d'autres François qui les mettroient à couvert des insultes de tous leurs ennemis, & leur fourniroient

tout ce qui leur eſtoit neceſſaire, que nous n'en eſtions empeſchez que par la longueur & la difficulté des chemins. Que pour ſurmonter cet obſtacle nous avions reſolu de faire bâtir un grand Canot de bois pour deſcendre juſqu'à la Mer, & leur apporter toutes ſortes de marchandiſes par cette voye plus courte & plus facile. Mais comme cette entrepriſe eſtoit d'une grande dépenſe, nous voulions apprendre ſi leur Riviere eſtoit navigable juſqu'à la Mer, & ſi d'autres Europeans habitoient vers ſon emboucheure : Les Iſlinois nous reſpondirent qu'ils agreoient toutes nos propoſitions, & qu'ils nous aſſiſteroient en tout ce qu'ils pourroient ; enſuite ils firent la deſcription de la Riviere

Colbert ou Meſchaſipi, ils nous dirent des merveilles de ſa largeur & de ſa beauté, & nous aſſeurerent que la navigation y eſtoit libre & facile, & qu'il n'y avoit aucuns Europeans prés de ſon emboucheure ; mais ce qui nous perſuada le plus que cette Riviere eſtoit navigable, c'eſt qu'ils nous nommerent quatre Nations, dont il eſt parlé dans la Relation du voyage de Ferdinand Soto dans la Floride qui ſont celle de Tula, de Caſquin, Cicaca & Daminoia ; ils nous adjoûterent que des Eſclaves qu'ils avoient faits en guerre du coſté de la Mer, diſoient qu'ils avoient veu des Navires au Large qui tiroient des coups qui reſſembloient au tonnere, mais qu'ils n'étoient pas eſtablis ſur la Coſte,

par ce que s'ils y eſtoient ils ne manqueroient pas d'y aller traiter avec eux, la Mer n'eſtant éloignée que de vingt journées de leurs Pirogues, la journée ſe paſſa de cette maniere avec une ſatisfaction reciproque, mais les choſes ne demeurerent pas long-temps en cet eſtat.

Le lendemain un des Chefs des Miamis nommé Monſo arriva accompagné de cinq ou ſix autres chargez de Chaudieres, de Haches & de Coûteaux pour preparer par ces preſens l'eſprit des Iſlinois à croire ce qu'il leur devoit dire ; il aſſembla ſecretement les Anciens, & les aſſeura que nous voulions aller joindre leurs ennemis qui demeurent au delà de la grande Riviere Colbert, que nous leurs

fournirions des armes & des munitions, & qu'aprés les avoir assemblez nous nous joindrions aux Iroquois & les enfermerions de tous costez pour les exterminer entierement, que nous estions amis des Iroquois, que les François avoient un Fort au milieu du païs Iroquois, que nous leur fournissions des armes & de la poudre, & qu'il n'y avoit point d'autre moyen d'éviter leur ruine qu'en empeschant nostre voyage ou du moins en le retardant, parce qu'une partie de nos gens nous abandonneroient bien-tost, & qu'ils ne crussent rien de tout ce que nous leur dirions; aprés avoir dit beaucoup d'autres choses pareilles, le Capitaine des Miamis s'en retourna la nuit avec autant de

ſecret qu'il eſtoit venu, de peur que nous ne découvriſions tout ce myſtere.

Toutesfois un des Chefs des Iſlinois nommé Omaouha que nous avions gagné en arrivant par un preſent de deux Haches & de trois Coûteaux nous vint trouver le lendemain matin, & nous avertit ſecrettement de tout ce qui s'étoit paſſé, nous le remerciâmes, & pour l'obliger de nous donner avis de tout ce qui ſe paſſoit, on luy fit un nouveau preſent de poudre & de plomb, jugeant aiſément que ce Miamis avoit eſté envoyé & inſtruit par d'autres François, jaloux de nos ſuccez, parce que ce Monſo ne nous connoiſſoit pas, & n'avoit meſme jamais approché du Fort Frontenac plus prés que de quatre

cens lieuës, & que neanmoins il avoit parlé de nos affaires avec autant de détail & de circonſtances que s'il nous avoit frequenté toute ſa vie.

Cette affaire nous donna d'autant plus d'inquietude que nous ſçavions que les Sauvages ſont naturelement ſoupçonneux, & que l'on avoit déja donné beaucoup de mauvaiſes impreſſions à nos gens pour les obliger à deſerter, ainſi que ſix de leurs camarades avoient déja fait tout d'un coup.

L'aprédinée du meſme jour Nicanapé frere de Chaſſagouaſſe le plus conſiderable des Capitaines Iſlinois qui étoit pour lors abſent nous invita tous au feſtin, & lors que tout le monde fut aſſis dans la Cabanne Nicanapé prit la pa-

role & nous fit un diſcours bien different de ceux que les anciens nous avoient tenu à ſon arrivée, diſant qu'il ne nous avoit pas tant convié pour nous faire bonne chere que pour nous guerir l'eſprit de la maladie que nous avions de vouloir deſcendre la grande Riviere, que jamais perſonne ne l'avoit fait ſans y perir, que ſes bords eſtoient peuplez d'une infinité de Nations Barbares, qui par leur nombre accableroient les François quelques armes & quelque valeur qu'ils puſſent avoir, que ce Fleuve étoit plein de Monſtres, de Tritons, Crocodils & de Serpens, & quand la grandeur de noſtre Canot nous mettroit à couvert de ce danger; il y en avoit un autre inévita-

ble, que le bas de la riviere estoit plein de Sauts & de precipices avec un courant au-dessus si évident qu'on y tomboit sans remede, & que tous ces precipices aboutissoient à un gouffre ou la Riviere se perdoit sous terre, sans que l'on sceut où elle alloit, il joignoit à tout cela tant de circonstances, & prononçoit son discours si serieusement avec tant de marques d'affection que nos gens qui n'étoient pas tous accoustumez aux manieres des Sauvages, & dont deux entendoient la langue en furent ébranlez, nous remarquâmes leurs apprehensions sur leurs visages; mais comme ce n'est pas la coustume d'interrompre les Sauvages, & que mesme en le faisant nous eussions augmenté

le ſoupçon de nos gens, nous le laiſſâmes paiſiblement achever ſon diſcours, & enſuite nous répondîmes ſans aucune émotion que nous luy étions bien obligés des avis qu'il nous donnoit, & que nous acquiererions d'autant plus de gloire que nous trouverions de difficultez à ſurmonter, que nous ſervions tous le grand Maiſtre de la vie des hommes, & celuy qui eſtoit le plus grand de tous les Capitaines qui commandent au delà de la Mer, que nous nous eſtimions heureux de mourir en portant le nom de l'un & de l'autre juſqu'au bout de la terre ; mais que nous craignions que tout ce qu'il avoit dit, ne fut une invention de ſon amitié pour nous empeſcher de quitter ſa Nation, où plûtoſt que ce ne

fut un artifice de quelque méchant esprit qui leur eut donné de la défiance de nos desseins, quoy que pleins de sincerité; que si les Islinois avoient une veritable amitié pour nous, ils ne nous devoient point dissimuler les sujets de de leur inquietude, dont nous tâcherions de les délivrer, qu'autrement nous aurions raison de croire que l'amitié qu'ils nous témoignoient à nostre arrivée n'estoit que sur leurs levres, Nicanapé demeura sans repartie, & nous presentant à manger changea de discours.

Aprés le repas nostre Truchement reprit la parole, & leur dit que nous n'estions pas surpris que leurs voisins devinssent jaloux des commodites qu'ils recevroient du com-

merce qu'ils alloient avoir avec les François ny qu'ils leurs fiſſent des raports à nôtre deſavantage, mais qu'il s'eſtonnoit de ce qu'ils étoient ſi faciles à y donner creance, & de ce qu'ils le cachoient aux François qui leurs avoient communiqué tous leurs deſſeins avec tant de franchiſe. Nous ne dormions point mon frere (adjoûta-t'il) s'adreſſant à Nicanapé, quand Monſo vous a parlé la nuit en cachete au deſavantage des François, qu'il vous a dépeint comme les eſpions des Iroquois; les preſens qu'il vous a faits pour vous perſuader ſes menſonges ſont encore enfoüis dans cette Cabanne; Pourquoy a-t'il pris la fuite auſſitoſt aprés? Pourquoy ne parût-il pas de jour? s'il n'a-

voit que des veritez à dire ? N'as tu pas veu qu'à noſtre arrivée nous avons pû tuer tes neveux, & que dans la confuſion où ils eſtoient nous euſſions pû faire ſeuls ce qu'on te veut perſuader que nous executerons avec l'aſſiſtance des Iroquois, aprés que nous nous ſerons eſtably chez toy, & que nous aurons fait amitié avec ta Nation ; à l'heure que je parle nos François ne pourroient-ils pas égorger tout ce que vous eſtes d'anciens pendant que voſtre jeuneſſe eſt à la chaſſe, ne ſçais tu pas que les Iroquois que tu redoutes ont éprouvez la valeur des François, & que par conſequent nous n'aurions pas beſoin de leur ſecours ſi nous avions deſſein de vous faire la guerre. Mais pour te guerir entiere-

entierement l'eſprit court aprés cet impoſteur que nous attendrons icy pour le convaincre & le confondre: comment nous connoiſt-il, puis qu'il ne nous a jamais veu, & & comment peut-il ſçavoir les complots qu'il dit que nous avons faits avec les Iroquois, qu'il connoiſt auſſi peu que nous, regarde noſtre équipage, ce ne ſont que des outils & des marchandiſes qui ne nous peuvent ſervir que pour vous faire du bien, & qui ne ſont propres ny pour les attaques ny pour les retraites.

Ce diſcour les émut & les obligea à faire courir aprés Monſo pour le ramener, mais la neige qui tomba la nuit en abondance, & qui couvroit les piſtes empeſcha qu'on ne le pût joindre : toutesfois nos

François qui avoient esté auparavant épouvantés ne furent pas gueris de leurs fausses craintes, six d'entr'eux qui estoient de garde, & entr'autre deux Scieurs de long, sans lesquels nous ne pouvions faire de barque pour aller à la Mer, s'enfuirent la nuit suivante aprés avoir enlevé ce qu'ils jugerent leur devoir estre necessaire, & s'exposer à un danger de perir & de mourir de faim beaucoup plus certain que celuy qu'ils vouloient éviter.

Le Sieur de la Salle estant sorty de la Cabanne le matin, & n'ayant trouvé personne en faction, il entra dans les Cabannes de ses gens, il en trouva une où il n'estoit resté qu'un seul homme que ses camarades n'avoient pas averty,

parce qu'il leur eſtoit ſuſpect, il les aſſembla tous, & leur demanda des nouvelles de ces deſerteurs, enſuite il leur témoigna le deplaiſir qu'il avoit de ce que contre les ordres du Roy, & contre toute juſtice ils avoient deſerté, & l'avoient abandonné dans le temps qu'ils luy eſtoient plus neceſſaires aprés qu'il avoit fait toutes choſes pour eux, il leur commanda pour empeſcher le mauvais effet que cette deſertion pourroit produire dans l'eſprit des Iſlinois de leurs dire que leurs camarades eſtoient partis par ſon ordre, & leur ditqu'il auroit bien pû les faire pourſuivre & les punir pour en faire un exemple, mais qu'il ne vouloit pas faire connoiſtre aux Sauvages le peu de fidelité des François;

il les exhorta à luy estre plus fideles que ces fugitifs, & à n'en pas venir à de pareilles extremitez par la crainte des dangers que Nicanapé leurs avoit faussement exageré, qu'il ne pretendoit mener avec luy que ceux qui le voudroient accompagner volontairement, & qu'il leur donnoit sa parole de laisser aux autres au printemps la liberté de retourner en Canada, où ils iroient sans risque & en Canot, au lieu qu'ils ne pouvoient alors l'entreprendre qu'avec un peril manifeste de leur vie, & avec la confusion de l'avoir laschement abandonné par une conspiration qui ne pouvoit pas demeurer impunie à leur arrivée en Canada.

Il tâcha de les rasseurer de cette maniere, mais connois-

ſant leur incoſtance & diſſimulant le chagrin qu'il avoit de leur peu de reſolution ; il reſolut de les éloigner des Sauvages, pour couper chemin à de nouvelles ſubornations, & pour les y faire conſentir ſans murmurer, il leur dit qu'ils n'eſtoient pas en ſeureté parmy les Iſlinois, que d'ailleurs un pareil ſejour les expoſoit aux armes des Iroquois qui peut-eſtre viendroient avant l'Hyver attaquer le Village, que les Iſlinois n'eſtoient pas capables de leur faire reſiſtance, qu'apparamment ils s'enfuiroient au premier choc, & que les Iroquois ne pouvant les joindre, parce que les Iſlinois courent beaucoup plus vîte qu'eux ils déchargeroient leur furie ſur les François, dont le petit

nombre ſeroit incapable de faire teſte à ces Barbares, qu'il n'y avoit qu'un ſeul remede qui eſtoit de ſe fortifier dans quelque poſte facile à deffendre qu'il en avoit trouvé un de cette ſorte prés du Village où ils ſeroient à couvert des inſultes des Iſlinois & des armes des Iroquois qui ne pourroient les y forcer, & qui par cette raiſon n'entreprendroient pas de les attaquer, ces raiſons & quelques autres ſemblables que je leur dis les perſuaderent, & les engagerent tous de bonne grace à la conſtruction d'un Fort que l'on nomma Crevecœur ſcitué à quatre journées du grand Village des Iſlinois deſcendant vers le Fleuve Colbert.

Un grand degel eſtant ſur-

venu le quinze de Janvier, & ayant rendu la Riviere libre au deſſous du Village, le Sieur de la Salle me pria de l'accompagner, & nous nous rendîmes avec un de nos Canots au lieu que nous allions choiſir pour travailler à ce petit Fort : c'eſtoit un petit tertre éloigné d'environ deux cens pas du bord de la Riviere qui s'étendoit juſques au pied dans le temps des pluyes, deux ravines larges & profondes fortifioient deux autres coſtez, & une partie du quatriéme que l'on fit achever de retrancher par un foſſé qui joignoit enſemble les deux ravines, on fit border leur Talus exterieur qui luy ſervoit de Contreſcarpe, on fit des Chevaux de frize, & eſcarper de tous côtez cette éminence, & on fit

soûtenir la terre autant qu'il estoit necessaire par de fortes pieces de bois avec de Madriers, & on fit planter au tour de peur de quelque surprise une Palliſſade dont les pieux estoient longs de vingt-cinq pieds & d'un pied d'espaisseur, on laissa le haut du tertre en sa figure naturelle qui formoit un quarré irregulier, & on se contenta de le border d'un bon Parapet de terre capable de couvrir tout nôtre monde dont on fit faire le Logement dans deux des Angles de ce Fort afin qu'ils fussent toûjours prests en cas d'attaque, les Peres Gabriel, Zenoble & moy nous nous logeâmes dans une Cabanne couverte de planches que nous ajustâmes avec nos Ouvriers, & dans laquelle nous nous retirions aprés le travail,

travail, tout noſtre monde pour la Priere du ſoir & du matin, & où ne pouvans plus dire la Meſſe, le vin que nous avions fait du gros raiſin du païs nous venant à manquer, nous nous contentions de chanter les Veſpres les Feſtes & Dimanches, & de faire la Predication aprés les Prieres du matin, on mit la Forge le long de la courtine qui regardoit le bois, le Sieur de la Salle ſe poſta au milieu avec le Sieur de Tonty, & l'on fit abattre du bois pour faire du charbon pour le Forgeron.

Pendant que l'on travailloit à cet ouvrage nous ne ſongions continuellement qu'à noſtre découverte, & nous voiyons la conſtruction de la Barque tres-

difficile par la desertion de nos Scieurs de long, on s'avisa de dire un jour à nos gens que s'il y avoit entre-eux un homme de bonne volonté qui voulut essayer à faire des planches de brodage on esperoit d'en venir à bout, avec un peu plus de peine & de temps, & qu'au pis aller on en seroit quitte pour en gaster quelqu'unes, aussi-tost deux de nos hommes s'offrirent à s'y employer, on en fit l'essay, & ils reüssirent assez bien, quoy qu'ils n'eussent jamais entrepris un pareil ouvrage, on fit commencer une Barque de quarante deux pieds de quille & douze seulement de largeur, on y fit travailler avec tant de soin que nonobstant les travaux du Fort de Crevecœur, le bor-

dage fut ſcié, tout le bois de la Barque preſt, & miſe en bois tors dans le premier du mois de Mars.

Il eſt à remarquer que dans le païs des Iſlinois, l'Hyver n'y eſt pas plus grand qu'en Provence, mais celuy de l'année 1679. la neige dura plus de vingt jours, ce qui ſurprit extraordinairement les Sauvages qui n'avoient point encore experimenté un hyver ſi rude, ſi bien que le Sieur de la Salle & moy nous nous voyions expoſez à de nouvelles fatigues qui peut-eſtre paroiſtront incroyables à ceux qui n'ont point d'experiences des grands Voyages & des nouvelles découvertes. Le Fort de Crevecœur eſtoit preſque achevé, on avoit preparé tout le bois pour achever la

Barque, mais nous n'avions ny Cordages ny Voiles ny assés de fer, nous n'apprenions aucunes nouvelles de la Barque que nous avions laissée dans le Lac Dauphin, ny de ceux qu'on y avoit envoyez pour s'informer de ce qu'elle estoit devenuë, cependant le Sieur de la Salle voyioit que l'esté s'approchoit, & que s'il attendoit encore quelques mois inutilement, nostre entrepriſe ſeroit retardée d'une année, & peut-estre de deux ou trois, parce qu'estant ſi loin du Canada, il ne pourroit donner aucun ordre aux affaires ny faire amener les choſes dont il avoit beſoin.

Dans cette extremité nous prîmes tous deux une reſolution, auſſi extraordinaire qu'elle estoit difficile à executer,

moy d'aller avec deux hommes dans des païs inconnus où on eſt à tout moment dans un grand danger de ſa vie, & luy d'aller à pied juſques au Fort de Frontenac éloigné de plus de cinq cens lieuës ; On eſtoit alors à la fin de l'hyver qui avoit eſté, comme nous avons dit, auſſi rude en Amerique qu'en France, la terre eſtoit encore couverte de neiges qui n'eſtoient ny fonduës, ny capables de porter un homme avec des Raquettes. Il falloit ſe charger de l'équipage ordinaire en ces occaſions, c'eſt à dire d'une Couverture, d'une Chaudiere, d'une Hache, d'un Fuſil, de Poudre & de Plomb, de Peaux paſſées pour faire des ſoulliers à la Sauvage, qui ne durent ſouvent qu'un jour, ceux dont on

se sert en France n'estant d'aucun usage en ces païs Occidentaux. Il devoit se resoudre outre cela à brosser à travers les buissons, à marcher dans les marais & dans les neiges fonduës, quelquesfois jusques à la ceinture, & durant des journées entieres, quelquesfois mesme sans manger, parce que luy & trois autres qui l'accompagnoient ne pouvoient porter des vivres, devans tirer toute leur subsistance de ce qu'il tueroient avec le Fusil, & s'attendre à ne boire que de l'eau qu'il rencontreroit sur la route : enfin il estoit exposé tous les jours, & principalement la nuit aux surprises de quatre ou cinq Nations qui se faisoient la guerre, avec cette difference, que ces Peuples où il de-

voit paſſer connoiſſent tous les François, & que ceux où j'allois n'avoient jamais vû d'Europeans, neantmoins toutes ces difficultez ne l'étonnoient pas, non plus que moy, nous eſtions ſeulement en peines de trouver parmy nos gens quelques hommes aſſés robuſtes pour nous accompagner, & d'empecher que les autres déja fort ébranlez ne deſertaſſent tous aprés noſtre depart.

Nous trouvâmes heureuſement quelques jours aprés le moyen de des-abuſer noſtre monde des fauſſes impreſſions que les Iſlinois leur avoient donnez à la ſollicitation de Monſo Capitaine des Miamis, quelques Sauvages arriverent de ces Nations éloignées au Village des Iſlinois, & l'un

deux nous assura de la beauté de la grande Riviere Colbert ou Meschasipi, nous en fûmes confirmez par le raport de plusieurs Sauvages, & par un Islinois particulier qui nous dit en secret à nostre arrivée qu'elle estoit navigable. Toutesfois ce recit ne suffisoit pas pour dés-abuser nos gens, & pour les r'asseurer entierement, nous voulions le faire avoüer aux Islinois mesmes, quoy que nous eussions appris qu'ils avoient resolu dans un Conseil de nous dire toûjours la mesme chose, il s'en presenta peu de temps aprés une occasion favorable.

Un jeune guerrier Islinois qui avoit fait des prisonniers du costé du Sud, & qui avoit devancé ses camarades, passa à nostre Chantier, on luy

donna du bled d'Inde à manger, comme il revenoit du bas de la Riviere Colbert, dont nous feignions avoir quelque connoiſſance, ce jeune homme nous en fit avec du charbon une Carte aſſé exacte, nous aſſeurant qu'il avoit eſté par tout dans ſa Pirogue, qu'il n'y avoit juſqu'à la Mer, que les Sauvages appellent le grand Lac, ny Sault ny Rapide. Mais que comme cette Riviere devenoit fort large; il y avoit en quelques endroits des Battures de Sable, & des Vaſe qui en barroient une partie; il nous dit auſſi le nom des Nations qui habittent ſur ſon Rivage, & des Rivieres qu'elle reçoit; je les écrivis & je pourray en faire le recit dans un ſecond Tome de noſtre Découverte, nous

le remerciâmes par un petit preſent, de nous avoir découvert la verité que les principaux de ſa Nation Iſlinoiſe nous avoient deguiſée, il nous pria de ne leur point dire, & on luy donna une Hache pour luy fermer la bouche à la maniere des Sauvages quand ils veulent recommander un ſecret.

Le lendemain au matin nous allâmes, aprés nos Prieres publiques, au Village où nous trouvâmes les Iſlinois aſſemblez dans la Cabanne de l'un des plus conſiderables qui faiſoit feſtin d'un Ours, qui eſt un mets dont ils font beaucoup d'eſtime, ils nous firent place au milieu d'eux ſur une belle natte de joncs qu'ils nous preparerent, nous leur fimes dire par un de nos hom-

mes qui ſçavoit la langue que nous voulions leur faire connoiſtre, que celuy qui a tout fait, que nous appellions le grand Maiſtre de la vie, prend un ſoin particulier des François, qu'il nous avoit fait la grace de nous inſtruire de l'état de la grande Riviere, nommée par nous Colbert, dont nous eſtions en peine de connoiſtre la verité depuis qu'ils nous en avoient rendus la navigation impoſſible, & enſuite nous leur fimes connoiſtre ce que nous avions appris le jour precedent.

Ces Barbares crurent que nous avions appris toutes ces choſes par quelque voye extraordinaire ; & aprés s'eſtre fermé la bouche avec la main, ce qui eſt la maniere dont ils ſe ſervent pour témoigner leur

admiration ; ils nous dirent que la seule envie qu'ils avoient d'arrester nostre Capitaine, avec les Robes grises, ou pieds nuds (comme tous les Sauvages de l'Amerique appellent nos Religieux de Saint François) pour rester avec eux, les avoit obligez à nous cacher la verité, ils nous avoüerent tout ce que nous avions appris du jeune guerrier, & depuis ils ont toûjours persisté dans les mesmes sentimens.

Cette rencontre diminua de beaucoup la crainte de nos François, & ils en furent entierement délivrez par l'arrivée de plusieurs Osages, Ciccaca & Akansa qui estoient venus du costé du Sud pour voir les François, & pour achepter des Haches, ils té-

moignerent tous que la Riviere eſtoit navigable juſques à la Mer, & que la venuë des François eſtant publiée, toutes les Nations du bas du Fleuve Colbert viendroient nous danſer le Calumet de paix pour entretenir une bonne correſpondance, & le commerce avec la Nation Françoiſe.

Les Miamis vinrent au même temps danſer le Calumet aux Iſlinois, & firent une alliance avec eux, contre l'Iroquois, leur ennemi commun, le Sieur de la Salle fit quelques preſens pour unir plus fortement ces deux Nations enſemble.

Nous voyans trois Miſſionnaires Recolets avec le peu de François que nous avions au Fort de Crevecœur, &

n'ayant plus de vin pour celebrer la Messe, le Pere Gabriel qui avoit besoin de soulagement en son grand âge, nous témoigna qu'il resteroit volontiers seul avec nos François dans le Fort, le Pere Zenoble qui avoit souhaité d'avoir la grande Mission des Illinois composé d'environ sept à huit mille Ames, commençoit à s'ennuyer, ayant peine à se faire à la maniere importune des Sauvages, avec lesquels il demeuroit, nous en parlâmes au Sieur de la Salle, lequel fit present de trois Haches, à l'hoste du Pere nommé Oumahouha, c'est à dire Loup, lequel estoit chef d'une famille ou tribu, afin qu'il eut soin de nourir le Pere, que ce Capitaine appelloit son fils, & qui le logeoit & le

conſideroit comme l'un de ſes enfans, ce Pere qui n'eſtoit qu'à une demie lieuë du Fort, nous vint témoigner le ſujet de ſes chagrins nous diſant qu'il n'eſtoit point encore accoûtumé aux maximes des Sauvages, que neantmoins il ſçavoit déja une partie de leur langue; je m'offris à prendre ſa Miſſion, pourveu qu'il voulut aller à ma Place aux Nations ulterieures, dont nous n'avions point encore de connoiſſance, que celle que les Sauvages nous en avoient donnée, qui n'eſtoit que ſuperficielle, c'eſt ce qui donna à penſer au Pere, lequel aima mieux reſter avec les Iſlinois, dont il avoit connoiſſance, que de s'expoſer d'aller chez des peuples inconnus.

Le Sieur de la Salle laiſſa

au Fort de Crevecœur le Sieur de Tonty pour Commandant avec des Soldats & les Charpentiers qui travalloient à la construction de la Barque destinée pour essayer de descendre jusques à la Mer, par le Fleuve Colbert, afin d'estre par ce moyen à labry des fleches des Sauvages dans ce Bastiment ; il luy laissa de la poudre & du plomb, un Forgeron, des Fusils & autres Armes pour se deffendre, en cas qu'ils fussent attaquez par les Iroquois, il luy donna ordre de demeurer dans son Fort : Et avant que de retourner au Fort de Frontenac pour aller querir du renfort, des Cables & des Agretz pour la derniere Barque qu'il laissa faite jusques au Cordon ; il me pria de vouloir prendre la peine d'aller découvrir par avance

ıvance la route qu'il devoit ɔenir juſques à la Riviere Colɔert, à ſon retour de Canada, mais comme j'avois un abſcez à a bouche qui ſuppuroit conɔinuellement & qui me duroit depuis un an & demy, je luy ɔémoignay ma repugnance, & luy dis que j'avois beſoin de retourner en Canada pour me faire penſer, il me répondit que ſi je refuſois ce voyage, qu'il écriroit à mes Supérieurs que je ſerois la cauſe du peu de ſuccés de nos nouvelles Miſſions : Le Reverend Pere Gabriel de la Ribourde qui avoit eſté mon Pere Maître du Noviciat, me pria de paſſer outre, diſant que ſi je mourois de cette infirmité, Dieu ſeroit un jour glorifié de mes travaux Apoſtoliques ; il eſt vray mon fils (me dit ce

venerable vieillard, qui avoit blanchy plus de quarante ans dans l'auſterité de la penitence) que vous aurez bien des monſtres à vaincre, & des precipices à paſſer dans cette entrepriſe qui exige la force des plus robuſtes, vous ne ſçavez pas un mot de la langue de ces peuples que vous allez tâcher de gaigner à Dieu, mais courage, vous remporterez autant de victoires que de combats, conſiderant que ce Pere avoit bien voulu à ſon âge me venir ſeconder dans ma ſeconde année de noſtre nouvelle Découverte, dans la veuë qu'il avoit d'annoncer JESUS-CHRIST aux peuples inconnus, & que ce vieillard eſtoit l'unique enfant mâle & heritier de la maiſon de ſon pere, qui eſtoit un Gentil-

homme de Bourgogne, je m'offris à faire ce voyage pour tâcher d'aller faire connoiſſance avec les Peuples chez leſquels j'eſperois bien-toſt m'établir pour preſcher la Foy, le Sieür de la Salle me dit que je luy faiſois plaiſir, il me donna un Calumet de paix, & un Canot avec deux hommes, l'un deſquels s'appelloit le Picard du Gay, qui eſt preſentement à Paris, & l'autre Michel Ako, il chargea ce dernier de quelques marchandiſes deſtinées à faire des preſens, qui valloient mil ou douze cens livres, & à moy il me donna dix Couteaux, douze Allenes, un petit roulleau de Tabac pour donner aux Sauvages, environ deux livres de Raſſade noire & blanche, & un petit paquet d'Eguilles, me

témoignant qu'il m'en auroit donné davantage, s'il avoit pû, en effet il eſt aſſés liberal envers ſes amis, ayant pris la benediction du Reverend Pere Gabriel, & congé du Sieur de la Salle, & aprés avoir embraſſé tout noſtre monde qui nous vint conduire juſques à noſtre embarquement, le Pere Gabriel finiſſant ſes adieu par ces paroles *viriliter age & confortetur cor tuum.*

Nous partimes du Fort de Creve-cœur le 29. Fevrier l'an 1680. & ſur le ſoir en deſcendant la Riviere Seignelay, nous rencontrâmes ſur noſtre route pluſieurs bandes d'Iſlinois qui revenoient à leur Village dans leurs Pirogues ou Gondolles chargez de viandes, ils voulurent nous obliger de retourner avec eux,

nos deux Canoteurs furent fort ébranlez, mais comme ils eſtoient obligez de repaſſer au Fort de Crevecœur, où nos François les auroient arreſtez, nous pourſuivîmes le lendemain noſtre navigation, & nos deux hommes me declarerent enſuite le deſſein qu'ils avoient eu.

La Riviere Seignelay ſur laquelle nous navigions eſt auſſi profonde & large que la Seine l'eſt à Paris, & en deux ou trois endroits elle s'élargit juſques à un quart de lieuë. Elle eſt bordée de Côteaux, dont la pente eſt couverte de beaux & grands arbres, quelques-uns de ces Côteaux ſont éloignez à une demy lieuë l'un de l'autre, & l'aiſſent entre-eux un terrrain mareſcageux ſouvent inondé particuliere-

ment en Automne & au Prims-temps, mais qui ne laiſſe pas de nourir de fort gros arbres. Quand on eſt monté ſur les Côteaux on découvre de belles prairies à perte de veuë, garnies d'eſpace en eſpace de petites foreſts de haute fuſtaye qui ſemblent avoir eſté plantées exprés. Le courant de la Riviere n'eſt ſenſible, que dans le temps des grandes pluyes, elle eſt capable de porter en tout temps environ cent lieuës de chemin de grandes Barques des ſon embouchure juſques au Village des Iſlinois, d'où ſon cours va preſque toûjours au Sud quart Sud'Oüeſt.

Le ſeptiéme de Mars nous trouvâmes à environ deux lieuës de ſon embouchure, une Nation appellée Tamaroa ou

Maroa compoſée de deux cens familles. Ils voulurent nous mener à leur Village ſcitué à l'Oüeſt du Fleuve Colbert, à ſix ou ſept lieuës au deſſous de l'embouchure de la Riviere Seignelay, mais nos deux Canoteurs ſous eſperance d'un plus grand gain aimerent mieux paſſer outre, ſuivant les avis que je leur donnay pour lors. Ces derniers Sauvages voyans que nous portions du Fer & des Armes à leurs ennemis, & ne pouvans nous attraper dans leurs Pirogues qui ſont des Canots de bois beaucoup plus lourds que le noſtre d'écorce qui alloit beaucoup plus viſte que leurs Baſtimens; ils depeſcherent de leur jeuneſſe par terre aprés nous, pour nous percer à coups de fleches dans quel-

que détroit de la Riviere, mais inutilement : car ayans reconnu quelque temps aprés le feu que ces guerriers avoient fait auprés de leur embuſcade nous traversâmes promptement la Riviere, nous gagnâmes l'autre bord, & nous campâmes dans une Iſlet, laiſſant noſtre Canot chargé, & noſtre petit Chien pour nous éveiller afin de nous rembarquer plus preſtement, en cas que ces Barbares nous euſſent voulu ſurprendre en paſſant la Riviere à la nage.

Nous arrivâmes bien-toſt aprés avoir quitté ces Sauvages à l'embouchure de la Riviere Seignelay, éloignée de cinquante lieuës du Fort de Crevecœur, & environ cent lieuës du grand Village des Iſlinois, elle eſt ſcituée entre le

le trent-ſix & trente-ſept degrez de latitude, & par conſequent a ſix-vingts ou cent trente lieuës du Golfe ou ſein de Mexique.

A l'Angle que cette Riviere forme du coſté du Sud, à ſon embouchure, on voit un Rocher plat eſcarpé, d'environ quarante pieds de hauteur tres-propre à y baſtir un Fort. Du coſté du Nord, vis à vis du Rocher, & du coſté de l'Oüeſt. Au delà du Fleuve il y a des Campagnes de terre noire, dont on ne voit pas le bout, toutes preſtes à eſtre cultivées, & qui ſeroient tres-avantageuſes pour la ſubſiſtance d'une Colonie. Les glaces qui derivoient du coſté du Nord nous retarderent juſques au douze du mois de Mars en cet endroit, d'où nous continuâ-

mes noſtre route, traverſans & ſondans de tous coſtés ſi le Fleuve eſtoit navigable ; il eſt vray qu'il y a trois Ilets au milieu prés de l'embouchure de la Riviere Seignelay, qui arreſtent le bois & les arbres qui derivent du Nord & qui forment pluſieurs battures de ſable fort larges : neantmoins les Chenaux ſont aſſés profonds, il y a aſſés d'eau pour porter des Barques, & en tout temps les grands Baſteaux plats y peuvent paſſer.

Le Fleuve Colbert va au Sud-Sud'Oüeſt, & vient du Nord & du Nord'Oüeſt, il coule entre-deux chaiſnes de montagnes, aſſés petites dans cet endroit, qui ſerpentent comme ce Fleuve, & dans quelques endroits elles ſont aſſés

éloignées des bords, de ſorte qu'entre les Montagnes & le Fleuve, il y a de grandes prairies, dans leſquelles on voit ſouvent des troupes de Bœufs ſauvages qui paturent. En d'autres endroits ces éminences nous laiſſent des eſpaces en demy cercle couvertes d'herbes ou de bois; au delà de ces Montagnes on découvre de grandes Campagnes, mais plus nous nous approchions du coſté du Nord en montant, les terres ne nous paroiſſoient pas ſi fertilles, ny les bois ſi beaux que dans le païs des Iſlinois.

Ce grand Fleuve à preſque par tout une petite lieuë, & en quelques endroits deux lieuës de largeur, il eſt diviſé par quantité d'Iles couvertes

d'arbres entrelaſſez de tant de vignes, qu'on à peine à y paſſer. Il ne reçoit aucune Riviere conſiderable du coſté de l'Oüeſt, que celle des Otontenta, & une autre qui vient du Oüeſt Nord'Oüeſt à ſept à huit lieuës du Sault Saint Antoine de Pade.

Du coſté du Levant on trouve d'abord une Riviere peu conſiderable, & puis une autre au delà appellée par les Sauvages Oniſconſin ou Miſconſin, qui vient de l'Eſt & de l'Eſt Nord-Eſt; Aprés ſoixante lieuës on la quitte pour faire un portage d'une demie lieuë, pour aller gagner par une autre Riviere, qui ſerpente à ſa ſource extraordinairement, la Baïe des Puans, elle eſt preſque auſſi large que la Riviere Seignelay ou des Iſlinois, &

elle ſe jette dans le Fleuve Colbert à cent lieuës au deſſus de la Riviere Seignelay.

A vingt-quatre lieuës au deſſus on trouve la Riviere noire appellée par les Nadoueſſious ou Iſlati, Chabadeba ou Chabaoudeba, elle paroiſt peu conſiderable.

Trente lieuës plus haut on trouve le Lac des Pleurs (que nous nommâmes ainſi, parce que les Sauvages qui nous avoient pris voulans nous tuer, il y en eut d'entre-eux qui pleurerent toute la nuit, pour faire conſentir les autres à noſtre mort. Ce Lac qui eſt formé par le Fleuve Colbert a ſept lieuës de longueur & environ quatre de largeur, il n'y a point de courant au milieu qui nous ait paru conſiderable, mais ſeu-

lement à ſon entrée & à ſon iſſuë.

A une demie lieuë au deſſous du Lac des Pleurs du coſté du Midy, il y a la Riviere des Bœufs remplie de Tortuës, elle eſt ainſi nommée par les Sauvages, à cauſe de la quantité de Bœufs qu'on y rencontre, nous la ſuivîmes dix ou douze lieuës, elle ſe decharge avec rapidité dans le Fleuve Colbert, mais en montant elle eſt toûjours égale & ſans Rapides, elle eſt bordée de Montagnes aſſés éloignées en quelques endroits pour former des prairies, ſon embouchure a des bois des deux coſtez, & eſt auſſi large que celle de la Riviere Seignelay.

Quarante lieuës au deſſus on trouve une Riviere pleine de

Rapides, par laquelle en tendant au Nord Oüeſt on peut aller au Lac de Condé juſqu'à la Riviere Nimiſſakouat qui tombe dans ce Lac. Cette premiere Riviere eſt appellée la Riviere du Tombeau, parce que les Iſſati y laiſſerent le corps de l'un de leurs guerriers, mort de la piqure d'un Serpent-ſonette, ſur lequel je mis une couverture ſelon leur coûtume, cette action d'humanité me rendit aſſé conſiderable, par la reconnoiſſance que ceux de la Nation du deffunt me firent paroiſtre en leur païs dans un grand feſtin qu'ils me firent, où il y avoit plus de cent Sauvages conviez.

En continuant de remonter encore dix à douze lieuës ce Fleuve, la navigation y eſt interrompuë par un Saut que

j'ay nommé le Sault Saint Antoine de Pade, en reconnoissance des faveurs que Dieu me fit par l'interceſſion de ce grand Saint que nous avions pris pour le Patron & Protecteur de toutes nos entrepriſes. Ce Sault à quarante ou cinquante pieds de hauteur, & un Ilet de Roche en forme de piramides au milieu de ſa chute. Les grandes Montagnes qui bordent le Fleuve Colbert ne durent que juſques à la Riviere de Oniſconſin environ ſix vingt lieuës, il commence dans cet endroit à couler de l'Oüeſt & du Nord-Oüeſt, ſans que nous ayons pû apprendre des Sauvages qui l'ont remonté fort loin, le lieu où ce Fleuve prend ſa ſource ; ils nous ont dit ſeulement qu'à vingt à

trente lieuës au deſſous, il y a un ſecond Sault aux pieds duquel il y a quelques Villages de gens de prairies appellez Thinthonha qui y demeurent pendant un temps de l'année. Huit lieuës ſur la main droiteau deſſus du Sault Saint Antoine de Pade, on trouve la Riviere des Iſlati ou Nadouſſion eſtroite à ſon entrée, & qu'on remonte en allant au Nord environ ſoixante & dix lieuës juſques au Lac Buade ou des Iſſati, d'où elle prend ſa ſource, nous avons donné à cette Riviere le nom de Saint François. Ce dernier Lac ſe repand dans de grands Marais ou la folle avoine croit, ainſi qu'en pluſieurs autres lieux juſques au bout de la Baye des Puans, cette ſorte de graine croit dans les terres

mareſcageuſes, ſans qu'on la ſeme, elle reſemble à l'avoine, mais elle eſt de meilleur goût & ſes tuyaux beaucoup plus longs auſſi bien que ſa tige. Les Sauvages la recüeillent dans la ſaiſon, les femmes en lient pluſieurs tiges enſemble avec des écorces de bois blanc, pour empeſcher que la multitude de Canards & de Sarſelles qui s'y trouvent ne la mangent toute, les Sauvages en font leur proviſion pour une partie de l'année, & pour la manger hors le temps de leur chaſſe.

Le Lac Buade ou des Iſſati eſt ſcitué à environ ſoixante-dix lieuës à l'Oüeſt du Lac de Condé ; il eſt impoſſible d'aller par terre de l'un à l'autre, à cauſe des terres tremblantes & mareſcageuſes, on

y peut aller ſur les neiges en raquettes quoy qu'avec peine; par eau, il y a pluſieurs portages, & plus de cent cinquante lieuës à cauſe des detours qu'il faut prendre. Du Lac de Condé, il faut pour naviger plus commodement en Canot, paſſer par la Riviere du Tombeau, où nous ne trouvâmes que les os du corps de ce Sauvage, dont j'ay fait mention cy-devant, les Ours avoient mangé la chair, & avoient arraché les perches que les parens du mort avoient fichées en terre en forme de mauſolée : L'un de nos Canoteurs y trouva un Calumet de guerre qui eſtoit à coſté du ſepulchre, & un pot de terre renverſé, dans lequel les Sauvages avoient laiſſé de la viande

graſſe de Bœuf ſauvage, pour facilitér, comme ils diſent, la perſonne morte à faire le voyage au païs des ames.

Aux environs du Lac Buade, il y a quantité d'autres Lacs voiſins d'où ſortent pluſieurs Rivieres ſur les bords deſquelles habitent les Iſſati, Nadoueſſans, Tinthonha qui veut dire hommes de Prairie, Oudebathon gens de Riviere, Chongaſkethon Nation du Chien ou du Loup, car Chonga ſignifie chez ces Peuples un Loup ou un Chien, & d'autres Peuples que nous comprenons tous ſous le nom de Nadoneſſiou. Ces Barbares ſont au nombre de huit à neuf mil guerriers, fort vaillans, grands Coureurs & tres-bons Archers; ce fut une partie de ces Nations qui me

prirent avec nos deux Canoteurs en la maniere ſuivante.

Nous diſions en nous embarquant tous les jours indiſpenſablement les Prieres du matin & du ſoir, & l'*Angelus* à midy, à la fin nous ajoûtions quelques Paraphraſes ſur le Répons de Saint Bonaventure Cardinal, à l'honneur de Saint Antoine de Pade.

C'eſt ainſi que nous demandions à Dieu de rencontrer ces Sauvages le jour, car la nuit dés qu'ils découvrent les gens, ils les tuënt comme ennemis, pour avoir de ceux qu'ils maſſacrent ſecretement quelques Haches ou quelques coûteaux, qu'ils eſtiment plus que nous ne faiſons l'or & l'argent ; ils tuënt meſme ceux qui leur ſont alliez, quand ils peuvent cacher leur mort,

pour se vanter un jour d'avoir tué des hommes, & ainsi passer pour Soldat.

Nous avions consideré le Fleuve Colbert avec beaucoup de plaisir, & sans aucun obstacle pour sçavoir s'il estoit navigable haut & bas, nous estions chargez de sept à huit gros Cocqs d'Inde qui multiplient d'eux-mesmes dans ces païs, nous ne manquions ny de Bœufs sauvages, ny de Chevreüils, ny de Castors, ny de Poissons, ny de viande d'Ours que nous tuïons; quand ces animaux traversoient le Fleuve à la nage.

Nos Prieres furent exaucées, lors que le onziéme Avril 1680. nous apperceûmes à deux heures aprés midy tout à coup trente-trois Canots d'écorce, conduits par six

vingt Sauvages qui deſcendoient d'une viteſſe extraordinaire, pour aller en guerre aux Miamis, aux Iſſinois & Maroha : ces Barbares nous inveſtirent & decocherent quelques fleches de loin, mais s'approchant de noſtre Canot les vieillards nous voyans le Calumet de paix à la main, empeſcherent la jeuneſſe de nous tuer, ces hommes brutaux ſautans de leurs Canots, les uns à terre, les autres dans l'eau avec des cris & des huées épouvantables, nous aborderent, & par ce que nous ne faiſions aucune reſiſtance, & que nous n'étions que trois contre un ſi grand nombre, l'un d'eux nous arracha noſtre Calumet des mains, pendant que noſtre Canot & les leurs eſtoient amarrez au

bord, nous leur presentâmes d'abord quelque bout de Petun ou Tabac François meilleur que le leur à fumer, & les plus anciens d'entre-eux profererent ces mots Miamiha, Miamiha, comme nous n'entendions pas leur langue, nous prîmes un petit baston, & nous leur fimes connoistre par des marques que nous faisions sur le sable, que les Miamis leurs ennemis qu'ils cherchoient avoient pris la fuite, & traversez le Fleuve Colbert pour se joindre aux Islinois; quand ils se virent donc découverts, & dans l'impossibilité de surprendre leurs ennemis, trois ou quatre vieillards mettans la main sur ma teste pleurerent d'un ton lugubre, & avec un méchant mouchoir qui me restoit, j'es-

suiav

ſuiay leurs larmes, ces Barbares ne voulurent pas fumer dans noſtre Calumet de paix, il nous firent traverſer le Fleuve avec de grands cris qu'ils firent retentir tous enſembles les larmes aux yeux, ils nous faiſoient nager devant eux, & nous entendions des hurlemens capables de donner de la terreur aux plus intrepides, ayant mis à terre noſtre Canot & noſtre équipage, dont il nous avoient déja derobez quelque partie, nous fimes du feu pour faire boüillir noſtre Chaudiere, nous leurs donnâmes deux gros Cocqs d'Inde ſauvages que nous avions tuez : ces Barbares ayant fait leur aſſemblée pour deliberer de ce qu'ils feroient de nous, les deux premiers Chefs de party

s'approchans, nous firent connoiſtre par ſigne, que les guerriers nous vouloient caſſer la teſte, ce qui m'obligea avec l'un de nos hommes, pendant que l'autre demeuroit auprés de noſtre équipage, de joindre leurs Chefs de guerre, & de jetter au milieu d'eux ſix Haches, quinze Coûteaux, & ſix braſſes de noſtre Tabac noir, & en baiſſant la teſte, je leur fis connoiſtre avec une Hache qu'ils pouvoient nous la caſſer s'ils le jugeoient à propos; ce preſent appaiſa pluſieurs particuliers d'entre-eux, qui nous donnerent à manger du Caſtor, nous mettans les trois premiers morceaux à la bouche, ſelon la coûtume du païs, & ſouflans la viande qui eſtoit trop chaude, avant que poſer leur plat d'écorce de-

vant nous, pour nous laiſſer manger à diſcrétion ; nous paſſâmes la nuit avec inquietude, parce qu'ils nous avoient rendus noſtre Calumet de paix le ſoir avant le coucher ; nos deux Canoteurs eſtoient neanmoins dans le deſſein de bien vendre leur vie, & de ſe deffendre en cas d'attaque, ils avoient leurs armes & leurs épées en eſtat ; pour moy j'eſtois d'avis de me laiſſer tuer ſans aucune reſiſtance, puis que je leur allois annoncer un Dieu qui a eſté accuſé fauſſement, condamné injuſtement, & crucifié cruellement, ſans qu'il ait jamais témoigné la moindre repugnance à ceux qui le faiſoient mourir, nous veillâmes l'un aprés l'autre dans l'incertitude, afin de n'eſtre pas ſurpris en dormant.

Le matin douziéme Avril un de leur Capitaines nommé Narrhetoba, ayant le visage & le corps nud, remplis de peinture, me demanda nostre Calumet de paix, il le remplit du Tabac de son païs, fit fumer premierement tous ceux de sa bande, & puis tous les autres qui conspiroient nostre ruine, il nous fit connoistre qu'il falloit que nous allassions avec eux à leur païs, & ils y retournerent tous avec nous; ainsi leur ayant fait rompre leur voyage, je n'estois pas fâché dans cette conjecture de continuer nos Decouvertes avec ces Peuples.

Mais la plus grande de mes inquietudes, estoit que j'avois peine à dire mon Office devant ces Barbares, lesquels

me voyant remuer les levres, pluſieurs d'entr-eux me diſoient d'un ton fier Ouackanché, & comme nous ne ſçavions pas un mot de leur langue, nous croyons qu'ils ſe mettoient en colere, Michel Ako me dit, eſtant tout décontenancé, que ſi je continuois à dire le Breviere, on nous turoit tous trois, le Picard me pria à tout le moins de prier Dieu en cachette, pour ne pas les irriter davantage, je ſuivy l'avis du dernier, mais plus je me cachois, plus j'avois de Sauvages à ma ſuite: car quand j'entrois dans le bois, ils croioyent que j'allois cacher ſous terre quelques marchandiſes, ainſi je ne ſçavois de quel coſté me ranger pour prier Dieu, car ils ne me quittoient pas de veuë, ce qui

m'obligea de demander pardon à nos deux Canoteurs, leur disant que je ne devois pas me dispenser de dire mon Office, que si ils nous massacroient pour ce sujet, je serois la cause innocente de leur mort aussi bien que de la miene; par le mot de Ouackanché, ces Barbares vouloient dire que ce Livre dont je faisois lecture, estoit un esprit, mais à leur geste ils ne laissoient pas d'en avoir une espece d'aversion, & pour les y accoûtumer, je chantay en Canot les Litanies de la Vierge à Livre ouvert, ils crurent que le Breviaire estoit un esprit qui m'apprenoit à chanter pour les divertir; car ces Peuples aiment naturellement à chanter.

Les inſultes que ces Sauvages nous firent pendant noſtre route ſont incroyables, car voyans que noſtre Canot étoit beaucoup plus grand & plus chargé que les leurs, (car ils n'ont qu'un Carquois remply de fleches, un Arc & une méchante peau paſſée qui leur ſervoit à deux de couverture pendant les nuits, qui étoient encore aſſés froides en cette ſaiſon en approchant toûjours du Nord,) & que nous ne pouvions aller plus viſte qu'eux, ils y faiſoient entrer des guerriers pour nous aider à ramer, afin de nous obliger à les ſuivre; ces Sauvages font quelquesfois par eau trente & quarante lieuës, lors qu'ils ſont preſſez en guerre, où qu'ils ont envie d'attraper quelques ennemis,

ceux qui nous avoient pris, estoient de divers Villages, & de differens sentimens à nostre égard, nous nous cabannions tous les soirs auprés du jeûne Capitaine qui avoit demandé nostre Calumet de paix, & nous nous mîmes sous sa protection ; mais l'envie se mit tellement parmy ces Barbares, que le Chef du party nommé Aquipaguetin qui avoit eu un de ses fils tué par les Miamis, voyant qu'il ne pouvoit se vanger sur cette Nation qu'il cherchoit, tourna toute sa rage contre nous, il pleuroit presque toutes les nuits entieres celuy qu'il avoit perdu en guerre, pour obliger ceux qui estoient venus avec luy de le vanger, de nous tuer, & de se saisir de tout nostre équipage, afin de pouvoir

voir pourſuivre ſes ennemis, mais ceux qui aimoient les marchandiſes de l'Europe étoient bien aiſes de nous conſerver, afin d'attirer d'autres François chez eux, pour avoir du Fer qui leur eſt extrememment pretieux, & dont ils ne connurent la grande utilité, que lors qu'ils virent que l'un de nos Canoteurs François tuoit trois & quatre Outtardes ou Cocqs d'Indes d'un ſeul coup de fuſil, au lieu qu'eux n'en pouvoient à peine tuer qu'une d'un coup de fléche, pour cet effet, nous avons conceus depuis, que les mots de Manza Ouackange ſignifient du Fer qui a de l'eſprit ; c'eſt ainſi que ces Nations appelloient un Fuſil qui brize les os d'un homme, au lieu que leurs Fleſches ne font

que gliſſer au travers de la chair qu'elles percent, briſans rarement les os de ceux qu'ils bleſſent, & dont ils peuvent plus facilement guerir les bleſſures, que celles que font nos Fuſils de l'Europe qui eſtropient ſouvent ceux qui en ſont bleſſez.

Nous avions quelque deſſein de nous rendre juſques à l'emboucheure du Fleuve Colbert, qui probablement ſe décharge plûtoſt dans le ſein de Mexique, que dans la Mer vermeille ; mais ces Nations qui ſe ſaiſirent de nous, ne nous donner pas le temps de naviger haut & bas de ce Fleuve.

Nous avions fait environ deux cens lieux par eau, depuis noſtre depart des Iſlinois, & nous navigâmes avec

ces Sauvages qui nous prirent pendant dix-neuf jours, tantoſt au Nord, tantoſt au Nord'Oüeſt, ſelon les runs de vent que le Fleuve faiſoit, & ſelon l'eſtime que nous en avons faite ; depuis ce temps-là nous fimes environ deux cens cinquante lieuës de chemin ſur le Fleuve Colbert, meſme davantage : car ces Sauvages nagent d'une grande force en Canot, depuis le grand matin juſques au ſoir, à peine s'arreſterent ils pour manger pendant le jour, pour nous obliger à les ſuivre, ils donnoient quatre à cinq hommes tous les jours pour augmenter les nages de noſtre petit baſtiment, qui eſtoit plus lourd que les leurs, quelquefois nous cabannions quand il pleuvoit, & quand il ne fai-

soit pas mauvais temps nous couchions sur la terre sans aucun abry, nous avions tout le temps de contempler les Astres, & la Lune quand elle nous éclairoit ; nonobstant les fatigues du jour, les plus jeûnes guerriers de ces Sauvages, dansoient le Calumet à quatre ou cinq de leurs Chefs jusques à minuit, & le Capitaine chez qui ils alloient envoyoit en ceremonie à ceux qui chantoient un guerrier de sa famille pour les faire fumer alternativement dans son Calumet de guerre, qui est distingué de celuy de la paix par des plumes differentes, la fin de cette espece de sabat, se terminoit tous les jours par les deux plus jeûnes de ceux qui avoient eü des parens tuez à la guerre, ils

prenoient pluſieurs fléches qu'ils preſentoient par la pointe toutes croiſées aux Chefs en pleurans amerement, ils les leur donnoient à baiſer, nonobſtant la force de leur cris, les fatigues du jour, & les veilles de la nuit, les Viellards s'éveillant preſque tous à la pointe du jour, crainte de ſurpriſe de leurs ennemis; des que l'aurore paroiſſoit, l'un deux faiſoit le cris, & en un iſtant tous les Guerriers entroient dans leurs Canots d'écorce, les uns paſſant au tour des Iſles du Fleuve pour tuer quelques beſtes, pendant que les plus allertes alloient par terre pour découvrir où parroiſtroit la fumée du feu de leurs ennemis; ils avoient couſtume de ſe poſter toûjours ſur la pointe d'une Iſle

pour leur ſeureté, car leurs ennemis n'ont que des Pirogues ou Canots de bois, où ils ne ſçauroient voguer avec tant de viteſſe que ceux-cy, à cauſe de la peſanteur de leur Baſtiment, n'y ayant que les Nations du Nord qui ayent du boüilleau pour faire des Canots d'écorce. Les Peuples du Sud qui n'ont point d'arbre de cette eſpece, ſont privez de cette grande commodité, ce qui fait que l'écorce de boüilleau donne une facilité admirable aux Sauvages du Nord pour aller de Lac en Lac, & par toutes les Rivieres attaquer leurs ennemis, & dés qu'ils ſe voient découvers qu'ils ont le temps de rentrer dans leurs Canots, ils ſont en aſſeurance : car ceux qui les pourſuivent par terre ou

dans des Pirogues, ne sçauroient les attaquer, ny les poursuivre avec assé de diligence.

Pendant l'un des dix-neufviéme jours de nostre navigation tres-penible, le Chef de party nommé Aquipaguetin, s'avisa de faire halte sur le midy dans une grande prairie, ayant tué un Ours fort gras, il en fit festin aux principaux, & aprés le repas tous les Guerriers marquez au visage, & sur tout le corps de diverses peintures, un chacun étant distingué par la figure d'animaux differens, selon son genie & son inclination particuliere, les uns ayant les cheveux cours & remplis d'huile d'Ours, avec des plumes blanches & rouges, les autres parsemoient leurs testes du duvet des oyseaux qui s'at-

tachoit à l'huile, danſoient tous les poings ſur les coſtez, & frapoient de la plante des pieds contre terre, d'une force ſi grande que leurs veſtiges y parroiſſoient ; pendant que l'un des fils du maiſtre de la ceremonie donnoit à fumer à tous en particulier dans le Calumet de guerre, il pleuroit amerement; Le Pere d'une voix lamentable, & entre-coupée de ſoûpirs & de ſanglots, & tout le corps arrouſé de larmes, tantoſt s'adreſſoit aux Guerriers, tantoſt venoit à moy me mettant les mains ſur la teſte, & en faiſant de même à nos deux François, quelquesfois il jettoit les yeux au Ciel, proferoit ſouvent ce mot de Loüis qui veut dire le Soleil, en ſe plaignant à ce grand Aſtre de la mort de

ſon fils ; autant que nous pouvions conjecturer nous croyons que cette ceremonie ne tendoit qu'à noſtre perte : en effet, la ſuite du temps nous a fait connoiſtre que ce Barbare en avoit voulu ſouvent à noſtre vie, mais voyant l'oppoſition qu'il y avoit du coſté des autres Chefs qui l'en ont empeché ; il nous fit rembarquer, & il ſe ſervoit d'autres Biays pour avoir les marchandiſes de nos Canoteurs petit à petit, n'oſant les prendre hautement, comme il le pouvoit, crainte d'eſtre blâmé par ceux de ſa nation de lâcheté, que les plus braves ont en horreur.

Ce ruſé Sauvage avoit les os de quelque conſiderable parent deffunct, qu'il conſervoit avec un grand ſoing dans

des peaux passées & parées de plusieurs rangs de Porc-épi rouge & noire ; il assembloit de temps en temps son monde pour luy donner à fumer, & il nous fit venir plusieurs journées l'un aprés l'autre pour nous obliger de couvrir de quelques marchandises les os du deffunct, & de luy essuyer par un present les larmes qu'il avoit répandu pour luy & pour son fils tué par les Miamis ; pour appaiser cet homme captieux, nous jettâmes sur les ossemens du mort plusieurs brasses de Tabac François, des Haches, des Cousteaux, & de la Rassade, & quelques Brasselets de Pourcelaine noire & blanche ; voila comme ce Barbare nous épuisoit par des motifs qu'on ne pouvoit pas

luy reprocher, faiſant connoiſtre que ce qu'il nous demandoit, n'eſtoit que pour le mort & pour donner aux Guerriers. (en effet il leur deſtribuoit tout ce que nous luy donnions) & par ces feintes il nous faiſoit concevoir que luy eſtant Capitaine, il ne prenoit rien pour luy, que ce que nous luy donnions de bon gré, nous couchâmes à la pointe du Lac des Pleurs, que nous avons ainſi nommé, à cauſe des larmes & des pleurs que ce Chef y verſa toute la nuit, ou quand il étoit laſſé de gemir, il faiſoit pleurer un de ſes fils, pour émouvoir les Guerriers à compaſſion, & pour les obliger de nous tuer, & de pourſuivre leur ennemis afin de vanger la mort de ſon fils.

Ces Sauvages envoyoient quelquesfois leurs meilleurs Coureurs par terre qui chaſſoient des bandes de Bœufs ſauvages ſur le bord de l'eau, ces animaux traverſant le Fleuve, ils en tuoient quelquesfois juſques à quarante ou cinquante pour en retirer ſeulement la langue & les morceaux les plus delicats laiſſant le reſte dont ils ne vouloient pas ſe charger, afin de faire plus grande diligence. Il eſt vray que nous mangions quelquesfois de bons morceaux, mais ſans pain, ſans vin, ſans ſel, & ſans aucune épiceries, ny aſſaiſonnement, pendant trois années de noſtre voyage nous avons ſubſiſté de meſme, ayant abondance en de certain temps, & en d'autres eſtant reduits à ne pas manger

pendant vingt-quatre heures & ſouvent davantage, parce que dans ces petits Canots d'écorce on ne ſçauroit ſe charger beaucoup, & quelque precaution qu'on y puiſſe apporter, la pluſpart du temps l'on ſe voit dénuez de toutes les choſes neceſſaires à la vie; ſi un Religieux de l'Europe eſſuyoit autant de fatigues & de travaux, & faiſoit des abſtinences ſemblables à celles que nous eſtions ſouvent obligez de faire dans l'Amerique, l'on ne demanderoit point d'autre preuve de ſa Canonization; il eſt vray que nous ne meritions pas toûjours dans de ſemblables conjonctures, & que ſi nous ſouffrions, c'eſt que nous ne pouvions nous en diſpenſer.

Pendant la nuit, il y avoit

des Viellards qui venoient pleurer à chaudes larmes, nous frottant souvent les bras, & tout le corps avec leurs mains qu'ils nous mettoient sur la teste : mais outre que ces pleurs m'empeschoient de dormir, je ne sçavois souvent que penser, ou si ces Barbares gemissoient à cause que quelques-uns de leurs gueriers nous vouloient tuer, où s'ils pleuroient par pure compassion qu'ils avoient du mauvais traitement que l'on nous faisoit.

Dans une autre rencontre Aquipaguetin rentra dans ses fâcheuses humeurs, il avoit tellement menagé la plus grand part des guerriers, qu'un jour ne pouvant plus nous camper auprés de Narhetoba qui nous protegeoit, nous fû-

mes obligez de nous porter tout au bout du campement, ces Barbares nous faiſant paroiſtre qu'abſolument ce Chef nous vouloit caſſer la teſte, nous tirâmes encore pour cet effet d'une caiſſe vingt Couſteaux & du Tabac que nous jettâmes, tout en colere, au milieu des mécontens ; ce malheureux regardant tous ſes Soldats les uns aprés les autres, heſitoit en leur demandant avis, s'il devoit refuſer ou prendre noſtre preſent, & comme nous baiſſions la teſte luy mettant en mains une hache pour nous tuer, le jeune Capitaine qui eſtoit, ou feignoit d'eſtre noſtre protecteur, nous prit par les bras, & tout en furie nous mena à ſa Cabanne ; l'un de ſes freres prenant des fleches, il les caſſa

toutes en noſtre preſence, nous faiſant parroiſtre par cette action qu'il empecheroit qu'on ne nous tua.

Le lendemain, ils nous laiſſerent ſeuls dans noſtre Canot, ſans y mettre des Sauvages pour nous aider, comme ils avoient de coûtume, ils demeurerent tous derrier nous ; aprés quatre ou cinq lieuës de navigation, un autre Capitaine vint à nous, il nous fit débarquer, & arrachant trois petits monceaux d'herbes, pour nous faire aſſeoir deſſus, il prit un bout de bois de cedre remply de pluſieurs petits creux ronds, dans l'un deſquels il poſoit une baguette qu'il frottoit entre les deux paumes des mains, faiſant du feu de la ſorte pour allumer le Tabac de ſon grand Calumet,

met ; & aprés qu'il euſt pleuré quelque temps, & qu'il nous euſt mis les mains ſur la teſte, il me donna à fumer dans un Calumet de paix, & il nous montra que nous ſerions dans ſix journées en ſon païs.

Eſtant arrivez le dix-neufviéme jour de navigation à cinq lieuës en deça du Sault de Saint Antoine de Pade, ces Barbares nous firent mettre à terre dans une Anſe, & ils s'aſſemblerent pour deliberer de nous, ils nous diſtribuerent ſeparement, & nous donnerent à trois Chefs de familles, à la place de trois de leurs enfans qui avoient eſté tuez en guerre, ils ſe ſaiſirent d'abord de tout noſtre équipage, briſerent noſtre Canot en pieces, crainte que nous ne retournaſſions chez

leurs ennemis, ils cacherent tous les leurs dans des Aulnages, pour s'en ſervir en allant à la chaſſe ; & quoy que nous puſſions nous rendre commodement dans leurs païs par eau, ils nous firent faire ſoixante lieuës par terre, nous obligeant de marcher depuis la pointe du jour juſqu'à deux heures de nuit, de paſſer pluſieurs Rivieres à la nage, pendant que ces Sauvages, qui ſont ſouvent d'une hauteur extraordinaire, portoient nôtre habit ſur la teſte, & nos deux Canoteurs plus petits que moy ſur les épaules, parce qu'ils ne pouvoient nager comme moy, & ſortant de l'eau, qui eſtoit ſouvent remplie de glaces fines, à peine pouvois je me ſoûtenir, nous avions les jambes toutes ſan-

glantes des glaces que nous rompions à meſure que nous avancions, dans les Lacs que nous paſſions à gay, & comme nous ne mangions qu'une fois en vingt-quatre heures quelques morceaux de viande que ces Barbares nous donnoient à regret, j'eſtois ſi foible, que je me ſuis ſouvent couché en chemin dans le deſſein de me laiſſer mourir ainſi, plûtoſt que de ſuivre ces Sauvages qui marchoient, & continuoient leur route d'une viteſſe, qui ſurpaſſe les forces des Europeans, & pour nous obliger de gagner païs, ils mettoient ſouvent le feu dans les herbes des prairies où nous paſſions, ſi bien qu'il faloit avancer ou bruſler, j'avois pour lors un chapeau que je reſervois pour me garentir

des ardeurs du Soleil en Esté, lequel je laissay tomber souvent dans les flammes que nous estions obligez d'affranchir.

Comme nous approchions de leur Village, ils partagerent entr'eux toutes les marchandises de nos deux Canoteurs ; peu s'en fallut qu'ils ne s'entretuassent pour le rouleau de nostre Tabac François qui est tres-pretieux à ces peuples, & plus considerable que l'or parmy les Europeans, les plus humains monstroient bien par signes qu'ils donneroient beaucoup de Castors pour ce qu'ils prenoient ; & la raison de cette violence, est que cette bande estoit composée de deux peuples differens, dont les plus éloignez craignans que les au-

tres ne retinſſent toutes les marchandiſes dans les premiers Villages où ils devoient paſſer, voulurent par avance en prendre leur part : en effet quelque temps aprés ils offrirent des pelteries pour une partie du payement, mais nos Canoteurs ne voulurent pas les recevoir, juſqu'à ce qu'on leur donna la valeur de tout ce qu'ils avoient pris, & dans la ſuite du temps, je ne doute pas qu'ils ne donnent une entiere ſatisfaction aux François qu'ils tâcheront d'attirer chez eux pour entretenir le commerce.

Ces Barbares prirent auſſi noſtre Chaſube de brocar, & tous les ornemens de noſtre Chapelle portative, excepté le Calice qu'ils n'oſerent toucher, parce que voyant cet

argent doré qui reluiſoit, ils fermoient les yeux, diſant que c'eſtoit un eſprit qui les feroit mourir, ils briſerent encore une caſſette qui fermoit à clef, aprés m'avoir fait connoiſtre que ſi je n'en rompois la ſerrure, ils le feroient eux-meſmes avec des roches pointuës, le ſujet de cette violence venoit de ce qu'ils ne pouvoient ouvrir cette caſſette pour viſiter dans la route de temps en temps, ce qui eſtoit dedans n'ayant aucune connoiſſance de clefs ny de ſerrure; d'ailleurs ils ne vouloient pas ſe charger de la caſſette, mais ſeulement des hardes qui eſtoient dedans, & qu'ils croyoient en plus grand nombre, mais ils ny trouverent que des livres & des papiers.

Aprés cinq journées de mar-

che par terre, ayant ſouffert la faim, la ſoif & les outrages, & marchant les journées entieres ſans nous repoſer, & paſſé les Lacs & les Rivieres à gay, nous apperceûmes une quantité de femmes & d'enfans qui venoient au devant de noſtre petite armée, tous les Anciens de cette Nation s'aſſemblerent à noſtre ſujet, & comme nous voyons des Cabannes, aux piliers deſquelles il y avoit des torches de paille où ces Barbares ont couſtume d'attacher, & de bruſler ceux qu'ils menent chez eux Eſclaves, & voyant qu'ils faiſoient chanter le Picard du gay qui tenoit & ſecoüoit une gourde remplie de petits cailloux ronds, & voyant ſes cheveux & ſon viſage remplis de peintures differen-

tes, & que ces Barbares avoient attaché à sa teste une touffe de plumes blanches, nous crûmes avec raison qu'ils vouloient nous faire mourir, à cause qu'ils firent plusieurs ceremonies qu'ils ont coustume de pratiquer, quand ils veulent brusler leurs ennemis. Le mal d'ailleur estoit que pas un de nous trois ne pouvoit se faire entendre de ces Sauvages, neanmoins aprés plusieurs vœux que tous Chrêtiens doivent faire en de semblables conjectures : L'un des principaux Capitaines des Isslati nous donna à fumer dans son Calumet de paix, & il receut celuy que nous avions apporté, il nous fit manger de la folle avoine qu'il nous presenta dans de grands plats d'écorce, que les femmes Sauvages

vages avoient aſſaiſonnée avec des Bluez qui ſont des grennes noires qu'elles font ſecher au Soleil pendant l'Eſté, & auſſi bonnes que des Raiſins de Corinthe ; à l'iſſuë de ce feſtin qui eſtoit le meilleur que nous euſſions faits depuis ſept ou huit jours, les Chefs de familles qui nous avoient adopté à la place de leurs enfans tuez en guerre, nous conduiſirent ſeparement chacun dans leur Village, marchans à travers des Marais, dans l'eau juſqu'à mi jambes une lieuë de chemin, au bout duquel les cinq femmes de celuy qui m'appelloit Mitchinchi, c'eſt à dire ſon fils, nous receurent dans trois Canots d'écorce, & elles nous menerent à une petite lieuë de l'embarquement, dans un Iſle

où estoient leurs Cabannes.

A nostre arrivée qui fut vers les Festes de Pasque de l'an 1680. l'un de ces Barbares qui me paroissoit d'un âge décrepit, nous presenta à fumer dans un grand Calumet, & pleurant amerement, il me frottoit la teste & les bras, me témoignant de la compassion de me voir si fatigué que deux hommes estoient souvent obligez à me prester les mains pour aider à me lever de bout ; il y avoit une peau d'Ours auprés du feu, sur laquelle il m'oignit les cuisses, les jambes & la plante des pieds avec de l'huile de Chats sauvages.

Le fils d'Aquipaguetin qui m'appelloit son frere, portoit en parade nostre Chasube de brocart sur son dos tout nud,

dans laquelle il avoit enve-
loppé les os d'un mort, pour
lequel ces Peuples avoient
grande veneration, la ceintu-
re du Preſtre compoſée de
laine rouge & blanche, avec
deux houppes au bout luy ſer-
voit de bretelles, portant en
triomphe, ce qu'il appelloit
Pere Loüis Chinnen, qui ſig-
nifie, comme je l'ay appris de-
puis, la Robe de celuy qui ſe
nommoit le Soleil, & aprés
que ces Sauvages eurent fait
ſervir cette Chaſube d'orne-
ment à couvrir les os de leurs
morts, dans leurs plus grandes
ceremonies, ils en firent pre-
ent à des Peuples de leurs
Alliez, ſcituez à l'Oüeſt à en-
viron cinq cens lieuës de leur
Païs, qui eſtoient venus chez
eux en Ambaſſade, & qui a-
voient danſé le Calumet.

Le lendemain de nostre arrivée, Aquipaguetin qui estoit chef d'une grande famille, me couvrit d'une Robe garnie de Porc-épi, & faite de dix grandes peaux de Castor qui étoient passées ; ce Barbare me montra cinq à six de ses femmes, leur disant, à ce que j'ay appris ensuite, qu'elles devoient me reconnoistre pour un de leur fils, il posa devant moy un plat d'écorce remply de poissons, donnant ordre à tous ceux de l'assemblée qu'un chacun deux m'appellât du nom que je devois tenir dans le rang de nostre nouvelle parentée, & voyant que je ne pouvois me lever de terre, que par le moyen de deux personnes, il fit faire une étuve dans laquelle il me fit entrer tout nud, avec quatre

Sâuvages qui lierent tous l'extremité de leur verge, avec des écorces de bois blanc avant que de commencer à ſuer, il fit couvrir cette étuve avec des peaux de Bœufs ſauvages, & fit poſer des roches toutes rouges au milieu, il me fit ſigne de faire de meſme que les autres, mais je me contentay de cacher la nudité avec un mouchoir, & d'abord que ces Barbares eurent reſpirée leur halaine pluſieurs fois avec aſſé de violence, il commença à chanter d'une voix tonnante, les autres le ſeconderent, me mettant tous les mains ſur le corps, en me frottant, & pleurant amerement, je commençois à tomber en défaillance, mais je ſorty de l'étuve, & à peine pû je prendre mon habit pour

me couvrir ; comme il m'eut ainſi fait ſuer trois fois la ſemaine, je me ſenty auſſi fort qu'auparavant.

Parmy ces Barbares, je paſſois ſouvent de méchantes heures : car outre qu'ils ne me donnoient à manger que cinq à ſix fois la ſemaine un peu de folle avoine, & des œufs de poiſſons boucanez, qu'ils faiſoient cuire avec de l'eau dans des pots de terre, Aquipaguetin me menoit encore dans une Iſle voiſinne, avec ſes enfans & des femmes pour labourer la terre, afin d'y ſemer des grennes de Tabac & d'autres legumes que j'y avois porté, dont ce Barbare faiſoit grand état. Quelquesfois il aſſembloit les Anciens du Village, en preſence deſquels il me demandoit une

Bouſolle, que j'avois toûjours dans la manche, voyant que je faiſois tourner l'aymant avec une clef, & croyant avec raiſon que nous autres Europeans nous allions par toutes les terres habitables, guidez de cette inſtrument, ce Capitaine qui eſtoit fort éloquent perſuadoit à tout ſon monde, que nous eſtions des eſprits, & que nous eſtions capables de faire toute choſe au delà de leur portée; à la fin de ſon diſcour qui eſtoit fort animé, tous les vieillards pleuroient ſur ma teſte, admirant en moy ce qu'ils ne pouvoient comprendre; j'avois une marmite de fer à trois pieds de Lion que ces Barbares n'oſerent jamais toucher de la main, qu'elle ne fût enveloppée de quelque Robe

les femmes la firent pendre à une branche d'arbre, n'osant pas entrer dans la Cabanne ou cette marmite estoit, je fus quelques temps sans me pouvoir faire entendre de ces Peuples, mais me sentant irrité par la faim, je commençay à faire un Dictionaire de leur langue par le moyen de leurs enfans, avec lesquels je familiarisois pour apprendre.

D'abord que je pû attraper ce mot de Taketchiabihen, qui signifie en cette langue comment appelle tu cela ? Je fus dans peu de temps en état de raisonner des choses familieres avec eux ; il est vray qu'au commencement pour demander le mot de courir dans leur langue, j'estois obligé de redoubler mes pas d'un bout de leur grande Cabanne

à l'autre : Les Chefs de ces Barbares voyans l'inclination que j'avois d'apprendre, me faiſoient ſouvent écrire, me nommant toutes les parties du corps humain, & comme je ne voulois point mettre ſur le papier certains mots honteux, dont ces Peuples ne font point de ſcrupule, ils ſe divertiſſoient agreablement entr'eux, ils m'interogeoient ſouvent, mais comme j'eſtois obligé de regarder mon papier pour leur répondre, ils diſoient entr'eux, quand nous interrogeons le Pere Loüis (c'eſt ainſi qu'ils m'avoient entendu appeller par nos deux François) il ne nous répond pas, mais d'abord qu'il a regardé ce qui eſt blanc, (car ils n'ont point de mot pour nommer le papier) il nous ré-

pond, & il nous fait entendre ſes penſées, il faut, diſoient-ils, que cette choſe blanche ſoit un eſprit qui fait connoître au Pere Loüis tout ce que nous luy diſons, ils tiroient une conſequence delà, que nos deux autres François n'avoient point tant d'eſprit que moy, parce qu'ils ne pouvoient travailler comme moy, ſur ce qui eſtoit blanc, pour ce ſujet les Sauvages croyoient que je pouvois tout, quand il tomboit de la pluye en grande abondance qui les incommodoit où empeſchoit d'aller à la chaſſe, ils me diſoient de la faire ceſſer, mais alors j'en ſçavois aſſez pour leur répondre en montrant au doigt les nuées, que celuy qui eſtoit le grand Capitaine du Ciel eſtoit le maiſtre de toute

choſe, & que ce qu'ils me diſoient de faire ne dépendoit pas de moy.

Ces Sauvages me demandoient ſouvent combien j'avois d'enfans & de femmes, & combien j'avois d'années, que ces Peuples comptent par les Hyvers, ces hommes qui n'ont jamais eſté éclairez des lumieres de la Foy, eſtoient ſurpris de la réponſe que je leur faiſois : car en leur montrant nos deux François que jettois allé pour lors viſiter à trois lieuës de noſtre Village, je leur fit entendre qu'un homme ne pouvoit parmi nous avoir qu'une ſeule femme juſqu'à la mort, que pour moy j'avois promis au Maiſtre de la vie de vivre ainſi qu'il me voyoient, & de venir demeurer avec eux pour leur

faire connoiſtre qu'il vouloit qu'ils fuſſent comme les François, que ce grand Maiſtre de la vie avoit fait tomber le feu du Ciel, & détruit une nation qui eſtoit adonnée à des crimes énormes, ſemblables à ceux qu'ils commettent parmy eux; mais ce peuple groſſier qui juſques à preſent a été ſans foy & ſans loy, tournoit tout ce que je diſois en railleries, comment veut-tu, me dirent-ils, que ces deux hommes qui ſont avec toy ayent des femmes, les nôtres ne ſçauroient demeurer avec eux, car ils ont du poil par tout le viſage, & nous autres nous n'en avons ny là ny autre part : en effet ils n'étoient jamais plus contens de moy, que quand je m'eſtois razé, & par une complaiſance qui n'eſtoit pas criminelle,

je me razois toutes les ſemaines. Tous ceux de noſtre nouvelle parentée, voyans que je voulois les quitter firent un amas de Robes de Caſtor qui valloit plus de ſix cent livres parmi les François, ils me donnerent ces Pelteries pour m'obliger à reſter parmi eux, pour me faire connoiſtre aux Nations étrangeres qui venoient les viſiter, & en reſtitution de ce qu'ils m'avoient volé, mais je refuſay ces preſens, leur diſant que je n'eſtois point allé chez eux pour amaſſer du Caſtor, mais ſeulement pour leur faire connoître les volontez du grand Maiſtre de la vie, & pour vivre avec eux miſerablement, aprés avoir quitté un Païs tres-abondant ; il eſt vray, me dirent-ils, que nous n'avons

point de chaſſe dans ces lieux, & que tu ſouffre, mais attant l'Eſté, nous irons tuer du Bœuf ſauvage dans le païs chaud ; j'aurois eſté content s'ils m'avoient donné à manger comme à leurs enfans, mais ils mangeoient en cachette pendant la nuit, & à mon inceuë, quoy que les femmes ayent par tout plus de tandreſſe, & plus de compaſſion que les hommes, le peu qu'elles avoient de poiſſon elles le donnoient à leurs enfans, elles me conſideroient comme un eſclave que leurs Guerriers avoient fait dans le Païs de leur ennemis, & elles preferoient avec raiſon la vie de leurs enfans à la mienne.

Il y avoit des Viellards qui venoiẽt ſouvent pleure ſur ma tête d'une voix ſoûpirante, l'un

diſant, mon petit fils, l'autre mon neuveu, j'ay compaſſion de te voir ſans manger, & d'apprendre qu'on t'a ſi mal traité dans ton voyage, ce ſont de jeûnes guerriers qui n'ont point d'eſprit, qui t'ont voulu tuer, & qui ont pillez tout ce que tu avois, ſi tu voulois des Robes de Bœufs, & de Caſtor nous eſſuierions tes larmes, mais tu ne veut rien de tout ce que nous t'avons preſentez.

Le nommé Ouaſicoudé, c'eſt à dire le Pin-percé le plus conſiderable de tous les Capitaines des Iſlati, eſtant fort indigné contre ceux qui nous avoient ainſi mal traitez, dit en plein Conſeil que ceux qui avoient vollé tout ce que nous avions, eſtoient ſemblables à des chiens affamez qui

attrapent furtivement un morceau de viande dans un plat d'écorce, & puis prennent la fuite, & qu'ainsi ceux qui en avoient usé de la sorte à nôtre égard meritoient qu'on les regarda comme des chiens, puis qu'ils affrontoient ceux qui leur apportoient du Fer & des Marchandises qui n'avoient jamais esté à leur usage, qu'il trouveroit bien le moyen de se venger de celuy qui nous avoit ainsi insulté, c'est ce que ce brave Chef fit paroistre à toute sa nation, comme nous voirons cy aprés.

Comme j'allois souvent visiter les Cabannes de ces dernieres Nations, je trouvay un enfant malade, dont le pere se nommoit Mamenisi, ayant une certitude moralle de sa mort ; je priay nos deux François

çois de m'en dire leur ſentimens, leur faiſant connoiſtre que je croyois eſtre obligé de l'aller baptiſer ; Michel Ako ne voulut pas m'accompagner, il n'y eut que le Picard du Gay qui me ſuivit pour ſervir de Parain ou plûtoſt de témoin à ce Bapteſme, je nommay cet enfant Antoinette, à cauſe de Saint Antoine de Pade, & du nom du Picard, qui s'appelloit Antoine Auguelle natif d'Amiens, neveu de Monſieur de Cauroy Procureur General des Premontrez tous deux à preſent à Paris, aprés avoir verſé de l'eau naturelle ſur la teſte de cette fille ſauvage, & proferé ces paroles, Creature de Dieu, je te baptiſe au nom du Pere, & du Fils, & du Saint Eſprit, je pris la moitié d'une nappe

d'Autel, que j'avois arraché des mains d'un Sauvage qui me l'avoit volé, je la mis sur le corps de la Baptisée, car comme je ne pouvois dire la Messe, manquant de vin & d'ornemens Sacerdotaux, ce linge ne pouvoit servir à un meilleur usage qu'à la sepulture du premier enfant Chrêtien qui ait jamais esté parmy ces Peuples, je ne sçay si la douceur du linge avoit soulagé cette nouvelle Baptisée, parce qu'elle rioit le lendemain entre les bras de sa mere, qui croioit que j'avois gueri son enfant, mais elle mourut quelque temps aprés, à ma grande consolation.

Durant nostre sejour chez les Issati ou Nadouessiou, nous vîmes des Sauvages qui estoient venu en ambassade

d'environ 500. lieuës du côté de l'Oüeſt, ils nous apprirent que les Aſſenipovalacs n'eſtoient pour lors qu'à 7. à 8. journées de nous du coſté du Nord Eſt ; tous les autres peuples que l'on connoît à l'Oüeſt & au Nord-Oüeſt, habitent dans des Prairies & Campagnes immenſes, où il y a quantité de bœufs ſauvages, & de pelleteries, quelquefois ils ſont obligez de faire du feu avec de la fiente de bœuf, faute de bois.

Trois mois aprés, toutes ces Nations s'aſſemblerent, & les Chefs ayant reglé les lieux de chaſſe de bœufs ſauvages, ils ſe diſperſerent en pluſieurs bandes, afin de ne point s'affamer les uns les autres. Aquipaquetin l'un des Capitaines, qui m'avoit adopté pour ſon

fils, voulut me mener à l'Oüest avec environ 200. familles, je luy répondis que j'attendois des esprits (c'est le nom qu'ils donnent aux François) à la Riviere de Oüiscousin, qui se décharge dans le Fleuve Colbert, qui devoient me venir joindre, pour leur apporter des Marchandises, & que s'il vouloit aller de ce côté là, je serois toûjours avec luy, il y seroit venu sans ceux de sa Nation. Au commencement de Juillet de l'année 1680. nous descendimes en Canot vers le Sud avec le Grand Chef nommé Ouasicoudé, c'est à dire le Pin percé, avec environ 80. Cabannes composées de plus de cent trente familles, & d'environ 250. Guerriers; Les Sauvages eurent peine à me don-

ner une place dans leur petit bâtiment, parce que ce n'étoient que de vieux Canots. Ils allerent à quatre journées plus bas prendre des ecorces de boulleau pour en faire en plus grand nombre, ayant fait un trou en terre pour mettre nôtre Calice d'argent & nos papiers juſqu'au retour de la chaſſe, ne reſervant que nôtre Breviaire, pour n'eſtre point à charge, je me mis ſur le bord d'un lac que forme la Riviere que nous avons nommée du Nom de S. François, où je tendois les bras aux Canots qui paſſoient fort vîte les uns aprés les autres: nos François en avoient auſſi un pour eux, que les Sauvages leur avoient donnez; ils ne voulurent pas m'y laiſſer entrer, Michel Ako diſan

qu'il se contentoit de m'avoir mené assez de temps : cette réponse me fut fort sensible, me voyant ainsi abandonné par des Chrestiens, à qui je n'avois jamais fait que du bien, comme ils l'ont souvent reconnu l'un & l'autre : mais Dieu ne m'ayant jamais delaissé dans un si penible voyage, il inspira à deux Sauvages de me prendre dans leur Canot fort petit, où je n'ûs point d'autre occupation que de jetter continuellement avec un plat d'écorce, l'eau qui y entroit par des petits trous, ce que je ne pouvois faire sans estre tout moüillé. Nous pouvions appeller ce bâtiment un Coffre à mort, à cause de sa fragilité & de sa legereté : ces sortes de Canots ne pesent d'ordinaire que 50. livres, &

on les fait tourner par le moindre mouvement du corps, à moins que d'avoir une longue habitude d'une navigation ſemblable. A nôtre débarquement du ſoir, le Picard me dit pour excuſe que leur Canot eſtoit à demy pourry, & que ſi nous euſſions eſté trois dedans, nous aurions couru grand riſque de demeurer en chemin; nonobſtant cette excuſe, je leur dis qu'eſtant Chreſtiens, ils ne devoient jamais en agir de meſme, particulierement parmy des Barbares, & à plus de 800. lieuës des habitations Françoiſes; que s'ils eſtoient bien reçûs dans ce Païs-là, ce n'eſtoit qu'à cauſe des ſaignées que je faiſois à quelques Sauvages Aſmatiques, de l'orvietan & de quelques autres remedes

que je conſervois dans la mange, dont j'avois ſauvé la vie à quelques-uns de ces Barbares qui avoient eſté picquez par des ſerpens ſonnettes, & parce que je leur raſois proprement la couronne, que les enfans Sauvages portent juſqu'à l'âge de 18. à 20. ans, ne la pouvant faire eux-meſmes qu'en brûlant le poil avec des roches plattes rougies dans le feu, que par mes induſtries j'avois ainſi gagné l'amitié de ces peuples, qui nous auroient tuez, ou fait ſouffrir encore davantage, s'ils n'avoient reconnûs en moy ces remedes dont ils font grand eſtat, quand ils peuvent rendre la ſanté à un malade, il n'y eut que le Picard, qui ſe retirant chez ſon hoſte, me demanda excuſe.

Quatre

Quatre jours aprés nôtre depart pour la chaſſe du Bœuf, on fit halte à huit lieuës au deſſus du Saut Saint Antoine de Padouë ſur une éminence, vis à vis l'emboucheure de la Riviere Saint François, les Femmes ſauvages firent leurs Chantiers, en attendant ceux qui devoient apporter des écorces pour faire des Canots, la jeûneſſe alloit à la chaſſe de Cerfs, de Chevreüils & de Caſtor ; mais ils tuoient ſi peu de beſtes pour un ſi grand nombre de monde, que tres-rarement pouvions nous avoir un morceau de viande, nous contentant de boire du boüillon une fois en vingt-quatre heures, nous cherchions le Picard & moy des Senelles, des groſeilles, & des petits fruits ſauvages

qui souvent nous faisoient plus de mal que de bien en les mangeant, ce qui nous obligea au refus de Michel Ako d'aller tous deux avec un mechant Canot à la Riviere de Oviscousin qui estoit à plus de cent lieuës de nous, pour voir si le Sieur de la Salle ne nous auroit point envoyé dans cet endroit du renfort de François, de poudre, & de plomb & d'autres munitions qu'il nous avoit promis avant nostre depart des Islinois.

Les Sauvages n'auroient pû souffrir ce voyage, si l'un de nous trois n'estoit resté avec eux ; ils souhaitoient que je restasse, mais Michel Ako n'y voulut point absolument consentir.

Nous n'avions pour tout équipage que quinze coups de

Poudre, un Fuſil, & un méchant petit pot de terre que les Sauvages nous avoient donné, un Couſteau & une Robe de Caſtor pour faire environ deux cens lieuës, nous abandonnans ainſi à la Providence ; comme nous faiſions le portage de noſtre Canot, au Saut Saint Antoine de Padouë, nous apperceûmes cinq ou ſix de nos Sauvages qui avoient pris le devant, dont l'un deux eſtoit monté ſur un cheſne vis à vis la grande cheute d'eau où il pleuroit amerement, avec une Robe de Caſtor bien paſſée, blanche au dedans, & garnie de Porc-epi, que ce Barbare offroit en ſacrifice à ce Saut qui eſt de ſoy-meſme affreux & admirable, j'entendois qu'il diſoit en pleurant à

groſſes larmes parlant à cette grande Caſcade, toy qui es un eſprit, fait en ſorte que ceux de noſtre nation paſſent icy tranquillement ſans infortune, que nous puiſſions tuer des Bœufs en quantité, terraſſer nos ennemis, & amener icy des Eſclaves, dont nous en ferons mourir quelques-uns devant toy, les Meſſenecqz, c'eſt ainſi qu'ils appellent ceux que les François nomment les Outouagamis, ont tuez de nos parens, fais en ſorte que nous puiſſions nous en venger : En effet, aprés le plus fort de la chaſſe de Bœufs, ils furent chez leurs ennemis, ils en tuerent, & en amenerent des Eſclaves, quand ils viennent à reuſſir une ſeule fois, aprés meſme avoir manqué ſouvent, ils de-

meurent toûjours dans leur ſuperſtition, cette robe offerte en ſacrifice ſervit à un de nos François qui s'en accommoda à noſtre retour.

A une lieuë au deſſous du Saut Saint Antoine de Padouë, le Picard fut obligé d'aller par terre reprendre ſon cornet à poudre qu'il avoit laiſſé au Saut ; A ſon retour je luy fit voir un ſerpent d'environ ſix pieds de long qui rampoit ſur une montagne droite & eſcarpée, & qui inſenſiblement s'approchoit des nids d'Irondelles, pour y manger les petits, nous voiyons les plumes aux pieds de la montagne de celles qu'il avoit apparament devoré, & à coups de pierres nous le fimes deſcendre.

Comme nous deſcendions

le Fleuve Colbert, nous trouvâmes dans des Isles quelques-uns de nos Sauvages cabannez, chargez de viandes de Bœufs, ils nous en presenterent, & deux heures aprés nostre debarquement quinze ou seize Guerriers de ceux que nous avions laissez au dessus du Saut Saint Antoine de Padouë, entrerent avec le Casse-teste en main, renverserent la Cabanne de ceux qui nous avoient conviez, prirent toute la viande & de l'huile d'Ours qu'ils trouvoient, ils s'en frottoient le corps depuis la teste jusques au pieds, nous crûmes d'abord que c'estoit de leurs ennemis, mais l'un de ceux qui se disoient mon oncle, me dit qu'ayant devancé les autres à la chasse du Bœuf sauvage,

contre les maximes du Païs, on avoit droit de les piller, parce qu'ils faiſoient prendre la fuite aux Bœufs, avant l'arrivée de tous ceux de la nation.

Durant ſoixante lieuës de navigation en deſcendant le Fleuve, nous ne tuâmes qu'un Chevreüil qui traverſoit à la nage, mais les chaleurs étoient ſi grandes, que la viande ſe gaſta en vingt-quatre heures, ce qui nous obligea à chercher des Tortuës, nous eûmes peine à en prendre, parce qu'elles ont l'oüy ſi ſubtil, que dés qu'elles entendent le moindre bruit, elles ſe jettent en l'eau avec precipitation, nous en prîmes pourtant une beaucoup plus grande que les autres, dont l'écaille eſtoit plus mince, & la

viande plus grasse ; pendant que je mefforçois de luy couper la teste, peu s'en falut qu'elle ne me coupa un doigt ; nous avions tiré le bout de nostre Canot à terre, quand un coup de vent impetueux le chassa au milieu du grand Fleuve, pendant que le Picard estoit allé dans les prairies avec un fusil pour tâcher de tuer un Bœuf sauvage, j'oste promptement nostre habit, je le jetté sur la tortuë avec des roches pour empescher qu'elle n'eschapa, & je me mis à la nage aprés nôtre Canot qui descendoit fort vîte dans le courant de l'eau qui estoit grand en cet endroit, aprés l'avoir attaint avec peine, je n'osay entrer dedans craignant qu'il ne tourna, tantost je le poussois devant

moy, tantoſt je l'attirois, & petit à petit je gagnay terre, à un demi quart de lieuë de l'endroit où j'avois la Tortuë, le Picard ne trouvant que nôtre habit, & ne voyant point le Canot, crût avec raiſon que quelque Sauvage m'avoit tué, il ſe retira dans la prairie pour regarder de tous côtez s'il n'y avoit pas du monde, je remontay en diligence le Fleuve en Canot, & je n'eus pas ſi toſt remis mon habit que j'apperceu plus de ſoixante Bœufs qui traverſoient le Fleuve pour gagner les terres du Midy, je pourſuivis ces animaux, en appellant de toutes mes forces le Picard qui accourut au bruit, il eût le temps de rentrer en Canot, pendant que le Chien qui avoit ſauté à l'eau les a-

voit fait entrer dans une Isle, d'où leur ayant donné la chasse, ils repasserent le Fleuve, où il en tua un d'un coup de fusil, que nous ne pûmes à cause de la pesanteur attirer à terre que par partie, estans obligez de couper les meilleurs morceaux, pendant que le reste du corps estoit à l'eau, & comme il y avoit prés de deux fois vingt-quatre heures que nous n'avions mangé, nous fimes du feu avec du bois flotté que nous trouvions souvent sur le sable, à mesure que le Picard écorchoit la beste, je faisois cuire dans nostre petit pot de terre les morceaux de cette viande grasse que nous mangeâmes avec tant d'avidité, que nous tombâmes tous deux malades, & nous fûmes obli-

gez de reſter deux jours dans une Iſle pour nous reſtablir, nous ne pouvions nous charger de beaucoup de viande, à cauſe de la petiteſſe de noſtre Canot, d'ailleur les chaleurs exceſſives la gatoient, en ſorte que tout d'un coup nous en fûmes privez, parce qu'elle fourmilloit de vers, & quand nous nous embarquions le matin, nous ne ſçavions pas ce que nous mangerions la journée; nous n'avons jamais plus admiré la providence de Dieu que pendant ce voyage, car nous ne trouvions pas toûjours des beſtes fauves, & nous n'en pouvions pas tuer quand nous voulions; mais les Aigles, qui ſont communs dans ces vaſtes Païs, laiſſoient quelquesfois tomber de leurs griffes des Bre-

mes ou grandes Carpes qu'elles emportoient dans leurs nids. Une autrefois nous trouvâmes un Louttre qui mangeoit sur le bord du Fleuve Colbert un grand poisson qui portoit au bout de la teste une espece d'aviron ou un bec de cinq doigts de largeur, & d'un pied & demi de longueur, ce qui fit dire à nostre Picard qu'il croyoit voir un diable entre les pattes de ce Louttre, mais son épouvante n'empescha pas que nous ne mangeassions ce poisson monstrueux, que nous trouvâmes fort bon.

En cherchant la Riviere de Ovisçousin, Aquipaguetin ce Pere barbare que j'avois quitté, & que nous croyons plus de deux cens lieuës de nous parut tout à coup avec dix

Guerriers le 11. Juillet 1680. nous crûmes qu'il venoit nous tuer, parce que nous l'avions quitté à la verité par l'aveu des autres Sauvages, mais malgré luy; il nous donna d'abord à manger de la folle Avoine & d'un pan de Bœuf gras, s'informant ſi nous avions trouvez les François qui devoient nous apporter des marchandiſes; mais ne ſe contentant pas de ce que nous luy diſions, il nous devança, & fut luy meſme à Oviſcouſin pour tâcher d'enlever ce qu'il pourroit aux François; ce Barbare n'y trouva perſonne, & nous vint rejoindre trois jours aprés: Le Picard eſtant allé à la chaſſe dans les prairies, je demeuray ſur le bord du Fleuve ſous une petite Cabanne, que j'avois faite con-

tre l'ardeur du Soleil, d'une couverture qu'un Sauvage m'avoit rendu, Aquipaguetin me voyant seul, s'approcha le Casse-teste à la main, je me saisi des deux pistolets de poche, que le Picard avoit retiré des Barbares, & d'un cousteau, non pas à dessein de tuer ce mien Pere sauvage pretendu, mais seulement pour luy faire peur, & l'empescher de m'écraser, en cas qu'il en eût eu le dessein; Aquipaguetin me fit la reprimande de ce que je m'exposois ainsi à l'insulte de leurs ennemis, & qu'à tout le moins je devois prendre l'autre bord du Fleuve pour plus grande sureté, il voulut m'enmener avec luy, me disant qu'il estoit avec trois cens Chasseurs qui tuoient plus de Bœufs que ceux avec lesquels

je m'eſtois abandonné, j'aurois bien fait de ſuivre ce party, car le Picard & moy en remontans le Fleuve, prés de quatre-vingts lieuës de chemin, courumes grand riſque de perir en mil rencontres.

Nous n'avions plus que dix coups de poudre, que nous fûmes obligez de multiplier à vingt pour tuer des Tourterelles ou des Pigeons ſauvages; mais nous venant tout à fait à manquer, nous eûmes recours à trois ameçons que nous amorçâmes de morceaux de Barbeües puantes, qu'une Aigle avoit laiſſée tomber, nous ne prîmes rien deux journées toutes entieres, & ainſi nous eſtions dénuez de toute ſubſiſtance, quand durant les Prieres du ſoir ou

nous recitions ces paroles ; adreſſées à Saint Antoine de Padouë, *pereunt pericula, ceſſat & neceſſitas*, le Picard entendit du bruit, quitta la Priere, & courut à nos ameçons qu'il retira de l'eau avec deux Barbeuës ſi grandes, que je fus obligé d'aller à ſon ſecour, ſans oſter le limon de ces Poiſſons monſtreux, nous les coupâmes par pieces & les fimes rotir ſur les charbons, noſtre petit & unique pot de terre eſtant caſſé ; à deux heures de nuit Mameniſi pere de la petite Sauvage qui mourut, aprés que je l'eus baptiſée nous joignit, & nous donna de la viande de Bœuf à diſcretion.

Le lendemain, les Sauvages que nous avions laiſſez avec Michel Ako deſcendirent

rent de la Riviere de Bœufs avec leur flote de Canots chargez de viande ; Aquipaguetin avoit fait recit en paſſant de la maniere, que le Picard & moy nous nous eſtions expoſez à faire ce voyage, les Capitaines des Sauvages nous firent parroiſtre la lâcheté de Michel Ako qui ne l'avoit pas voulu entreprendre de peur de mourir de faim, & le Picard l'auroit inſulté ſi je ne l'avois empeſché.

Toutes les Femmes ſauvages cacherent leurs proviſions de viande à l'embouchure de la Riviere de Bœufs, & dans des Iſles ; nous redeſcendîmes en chaſſe avec cette multitude de Canots ſur le Fleuve Colbert, environ quatre-vingts lieuës de chemin, de temps en temps les Sauvages

cachoient leurs Canots sur le bord du Fleuve & dans des Isles, ils entroient à sept à huit lieuës au delà des montagnes dans les prairies, où ils tuoient par repriſe jūſques à ſix-vingts Bœufs ſauvages; ils laiſſent toûjours quelques-uns de leurs vieillards ſur le ſommet des montagnes, pour tâcher de découvrir leurs ennemis; pendant que je penſois un jour, l'un d'eux qui m'appelloit ſon frere, qui avoit un chicot bien avant dans le pied; L'allarme ſe mit dans le Camp, deux cens Archers coururent, & ce genereux Sauvage duquel j'avois coupé bien avant la plante du pied pour retirer le bois, qui y eſtoit entré par violence, m'abandonna, & courut encore plus vite que les autres pour ne point eſtre

privé de la gloire du combat, mais au lieu d'ennemis, ils ne trouverent qu'environ quatre-vingts Cerfs qui prirent la fuite, à peine noſtre bleſſé pût il revenir au Camp ; toutes les Femmes ſauvages chantoient d'un ton lugubre pendant cette allarme. Le Picard me quitta pour ſe joindre à ſon hoſte, & moy reſtant avec le nommé Otchimbi, je fus reduit à mener en Canot une femme ſauvage de plus de quatre-vingts ans, cette vieille ne laiſſois pas à ſon âge de menacer de coups d'avirons trois enfans qui nous incommodoient au milieu de noſtre Canot ; les hommes avoient aſſé de bonté pour moy, mais comme les viandes eſtoient entierement à la diſpoſition des femmes, j'é-

tois obligé pour en avoir quelques morceaux de faire la couronne à leurs enfans, de la grandeur de celles que portent nos Religieux, ces petits Barbares en portent jusques à l'âge de quinze à seize ans, & leurs parens la leur font avec des pierres rougies dans le feu.

Nous eûmes un autre allarme dans nostre Camp, les viellards qui estoient en faction au haut des montagnes, nous avertirent qu'ils voyoient deux Guerriers de loin, tous les Archers y coururent en diligence, c'estoit à celuy qui devanceroit l'autre à la course, mais ils ne ramenerent que deux femmes de leur nation qui venoient avertir qu'une partie de leur gens qui estoient à la chasse du costé du bout

du Lac de Condé avoient trouvez cinq eſprits, c'eſt ainſi qu'ils appellent les François, leſquels par le moyen d'un de leur Eſclave leur avoient appris qu'ils eſtoient bien aiſes de venir, nous ſçachant avec eux, pour reconnoiſtre ſi nous eſtions Anglois, Holandois, Eſpagnols ou François ne pouvant comprendre comme nous avions pû nous rendre par un ſi grand detour chez ces Peuples.

Le 25. Juillet 1680. comme nous remontions, aprés la chaſſe du Bœuf, le Fleuve Colbert, aux Villages de ſes Sauvages, nous rencontrâmes le Sieur de Luth qui venoit chez les Nadouſſious accompagné de cinq Soldats François; ils nous joignirent à environ deux cens vingt

lieuës du Païs des Sauvages qui nous avoient pris, ils nous prierent comme nous avions quelque connoiſſance de leur langue, de les accompagner aux Villages de ces Peuples, ce que je fis volõtier, ſçachant que ces François n'avoient depuis deux ans frequenté les Sacremens; le Sieur du Luth qui paſſoit pour Capitaine, voyant que j'eſtois obligé de faire la couronne aux enfans & de ſeigner quelques viellards aſmatiques pour avoir un morceau de viande, fit dire aux Sauvages que j'eſtois ſon frere aiſné, ſi bien qu'ayant ma ſubſiſtance aſſurée, je ne travaillois plus que pour le ſalut de ces Barbares.

Nous arrivâmes aux Villages des Iſſati le 14. Aouſt 1680. j'y trouvay encore nôtre Calice & nos papiers que

j'avois caché ſous terre, le Tabac que j'avois ſemé eſtoit eſtouffé par les herbes, les naveaux, les choux, & les autres legumes eſtoient d'une groſſeur extraordinaire, les Sauvages n'oſerent en manger ; pendant noſtre ſejour ils nous convierent à un feſtin, où il y avoit plus de ſix-vingt hommes tous nuds, le premier Chef parent du défunt, ſur le corps duquel j'avois mis une couverture m'apporta à manger dans un plat d'écorce qu'il poſa ſur une peau de bœuf paſſée, blanchie & garnie de porc-épi d'un coſté, avec de la laine friſée de l'autre, il me la mit enſuite ſur la teſte, & m'en couvrit tout, me diſant celuy dont tu a couvert le corps, couvre le tien, il a porté de

tes nouvelles au païs des Ames, ce que tu a fait à son égard est de valeur, toute la Nation t'en louë fort ; il fit reproche au sieur du Luth de ce qu'il n'avoit pas couvert, comme moy, le corps du mort, il répondit qu'il ne couvroit que ceux des Capitaines comme luy, ce Sauvage repliqua, le Pere Loüis est plus grand Capitaine que toy, car sa Robe (parlant de nostre Chasube de brocart) que nous avons envoyée à nos alliez qui demeurent à trois Lunes de ce païs, est plus belle que celle que tu porte.

Sur la fin de Septembre n'ayant point d'outils pour faire un établissement, nous prîmes resolution de faire connoistre à ces Peuples, que pour leur utilité, il nous falloit retourner

ner aux habitations Françoiſes, le grand Chef des Iſſati ou Nadoueſſiouz y conſentit, il marqua ſur un papier que je luy donnay avec un crayon la route que nous devions tenir pendant quatre cens lieuës de chemin, avec cette carte nous partîmes huit François en deux Canots, & deſcendîmes la Riviere Saint François, & le Fleuve Colbert', deux de nos hommes prirent deux Robes de Caſtor au Saut Saint Antoine de Padouë que ces Barbares avoient attachez aux arbres en ſacrifice.

Nous nous arreſtâmes prés de la Riviere Ouſcouſin pourboucanner du Bœuf, trois Sauvages qui venoient des Nations que nous avions quittez nous dirent que leur grand Capitaine nommé le Pinpercé, ayant entendu qu'un

des Chefs de sa Nation vouloit nous poursuivre pour nous tuer, estoit entré dans sa Cabanne luy avoit cassé la teste pour empescher son pernicieux dessein. Nous regalâmes ces trois Sauvages avec des viandes qui ne nous manquoient pas pour lors.

Deux jours aprés nous apperceûmes une Armée de cent quarante Canots remplis d'environ deux cens cinquante Guerriers, nous crûmes que ceux qui nous estoient venus apporter la nouvelle precedente estoient des espions : car au lieu de descendre le Fleuve en nous quittant, ils le remonterent pour avertir leur gens, les Chefs de cette petite Armée nous rendirent visite, & nous traiterent fort humainement, le mesme jour ils descendirent le Fleuve, &

nous deſcendîmes à Ouſcouſin, nous y trouvâmes la Riviere auſſi large que celle de Seignelay, & un grand courant, aprés environ ſoixante lieuës de navigation nous trouvâmes un portage d'une demie lieuë que le Chef des Nadoneſſiouz nous avoit marqué, nous y couchâmes pour y laiſſer des marques, & des Croix ſur le tronc des arbres.

Le lendemain nous entrâmes dans une Riviere qui ſerpente extraordinairement, car aprés ſix heures de navigation nous nous trouvions vis à vis de l'endroit ou nous nous eſtions embarquez, l'un de nos hommes voulant tuer un Cigne en volant, fit tourner ſon Canot, mais par bonheur il trouva fond.

Nous paſſames quatre Lacs dont il y en avoit deux aſſé

grands, sur le bord desquels les Miamis demeuroient autrefois, nous y trouvâmes les Maskoutens, Kikapous, & les Outaougamy qui y sement du blé d'Inde pour leurs subsistance, tout ce païs est aussi beau que celuy des Iſlinois.

Nous fimes un portage à un Saut qu'on nomme le Cakalin, & aprés environ quatre cens lieuës de navigation depuis noſtre depart du païs des Iſſati & Nadoueſſious, nous arrivâmes heureuſement au bout de la baye des Puans, ou nous trouvâmes des François negotians contre les ordres avec les Sauvages, ils avoient quelque peu de vin dans un flacon d'eſtain qui me ſervit pour dire la Meſſe, je n'avois pour lors qu'un Calice, & un marbre d'Autel, mais la Providence me fournit des

Ornemens Sacerdotaux ; car quelques Iſlinois fuyans la tyrannie des Iroquois qui avoient détruit une partie de leur Nation, prirent les Ornemens de la Chapelle du Pere Zenobe Membré Recolet qui eſtoit avec les Iſlinois dans la deroute, ces Barbares me rendirent tout excepté le Calice qu'ils promirent de rendre quelques jours aprés moyenant quelque preſent de Tabac.

Il y avoit plus de neuf mois que je n'avois celebré la ſainte Meſſe, faute de vin, j'avois encore du pain à chanter ; nous demeurâmes deux jours pour nous repoſer, pour chanter le *Te Deum*, la grande Meſſe, & pour y faire la Predication, tous nos François ſe confeſſerent & commu-

nierent pour remercier Dieu de nous avoir conservez parmy tant de detours & de perils.

L'un de nos François donna un fusil pour un Canot plus grand que le nostre, avec lequel nous nous rendîmes aprés cent lieuës de navigation dans la Baye des Puants, à Missilimakinac où nous fûmes obligez d'hyverner.

Pour employer utilement le temps je preschay toutes les Festes & Dimanches de l'Avent & Careſme, les Outtaouctz, & les Hurons assistoient souvent à nos Ceremonies, plûtoſt par curiosité que par inclination de vivre selon nos Maximes Chrestiennes, ces derniers Sauvages nous disoient parlant de nôtre découverte, qu'eux étoient des hommes, mais que nous

autres François eſtions des eſprits, parce que s'ils avoient eſtez auſſi loin que nous les Nations eſtrangeres les auroient tuez, au lieu que nous autres paſſions par tout ſans crainte.

Pendant cet hyver, nous prenions du Poiſſon blanc dans le Lac Dorleans à vingt & vingt-deux braſſes d'eau qui ſervoit pour aſſaiſonner le blé d'Inde qui eſtoit noſtre ſubſiſtance ordinaire.

Quarante-deux François qui ſe trouverent là en commerce avec ces Sauvages, me prierent de leur donner à tous le Cordon de Saint François, je leur accorday volontier, & à chaque Ceremonie je leur faiſois une exhortation.

Nous partîmes de Miſſilimakinac la ſemaine de Paſque l'an 1681. nous fûmes obligez

de trainer nos vivres & nos Canots sur les glaces plus de dix lieuës sur le Lac d'Orleans, estant assé avancé dans cette Mer douce, & les glaces étant brisées, nous nous embarquâmes aprés la solemnité de Quasimodo que nous celebrâmes ayant quelque peu de vin qu'un François par bon-heur avoit apporté, qui nous servy tres-utilement le reste du voyage, nous passâmes aprés cent lieuës de chemin sur le Lac d'Orleans, le Détroit de trente lieuës, & le Lac Sainte Claire qui est au milieu; & nous entrâmes dans le Lac de Comty, où nous tuâmes à coups de haches & d'épées plus de trente Esturgeons qui venoient frayer sur le bord du Lac, nous trouvâmes en chemin un Capitaine Outtaouact, nommé le

Talon, dont ſix perſonnes de ſa famille eſtoient mortes de faim, n'ayant point trouvé de peſche bonne ny de lieu de chaſſe propre, ce Sauvage nous dit que l'Iroquois avoit enlevé une famille de douze perſonne de ſa Nation, il nous pria d'aller à eux pour les retirer s'ils eſtoient encore en vie.

Nous navigeâmes le long du Lac de Conty, & aprés cent vingt lieuës de chemin nous paſſames le Détroit du grand Saut de Niagara & le Fort de Comty, nous entrâmes dans le Lac de Frontenac, & nous nous rendîmes le long de la coſte Meridionale; aprés trente lieuës de chemin depuis le Fort de Comty au grand Village des Iroquois Tſonnantouans vers les Feſtes de la Pentecoſte de l'an 1681.

nous entrâmes au Conſeil des Iroquois, nous leur demandâmes pourquoy ils avoient fait eſclaves douze Outtaouactz de nos alliez, diſans que ceux qu'ils avoient pris eſtoient les enfans du Gouverneur des François auſſi bien que les Iroquois, & que par cette violence ils declaroient la guerre aux François, nous leur donnâmes pour les obliger à nous rendre nos alliez deux coliers de porcelaine.

Le landemain les Iroquois nous répondirent par deux autres coliers de porcelaine que c'eſtoient de jeûnes Guerriers ſans eſprit qui avoient à mener les Outtaouactz, que nous pouviõs aſſurer le Gouverneur des François que les Iroquois l'écouteroient en tout, qu'ils vouloient vivre avec Onnontio comme des veritables en-

fans avec leur pere (c'eſt ainſi qu'ils appellent tous les Gouverneurs du Canada) & qu'ils renderoient ceux qu'ils avoient pris.

Le nommé Teganeot qui porta la parole pour toute la Nation dans tous les Conſeils, me fit un preſent de Pelleteries de Loutre & de Caſtor qui valoit plus de vingt-cinq écus, je le pris d'une main & le rendis de l'autre à ſon fils, diſant que je luy en faiſois preſent, afin qu'il en achepta des hardes aux autres François, que pour nous autres pieds nuds, c'eſt ainſi que l'Iroquois nous appelle, nous ne voulions recevoir ny Caſtor ny Pelleteries, que je témoignerois au Gouverneur des François leur bonne amitié; ce Chef Iroquois fut ſurpris du refus que je fis de ſon pre-

sent, & disoit à ceux de sa Nation que les autres François ne faisoient pas de même, nous prîmes congé des plus considerables, & nous nous rendîmes aprés environ quatre vingts lieuës de navigation sur ce Lac, au Fort de Frontenac, où le cher Pere Luc Recolet fut tres surpris de me voir, car le bruit couroit depuis deux ans que les Sauvages m'avoient pendu avec nostre Cordon de Saint François, tous les habitans François & Sauvages que nous avions attirez au Fort Frontenac me firent un accueille extraordinaire se rejoüissans de mon retour, les Sauvages m'appellant Otkon mettant la main sur la bouche, qui veut dire le pied-nud est un esprit, d'avoir fait tant de chemin.

A l'embouchure du Lac de Frontenac le courant eſt fort, & plus on deſcend plus il augmente, les Rapides en ſont affreux, en deux jours & demi nous deſcendîmes ce Fleuve Saint Laurens avec tant de viteſſe que nous nous rendîmes au Monreal qui eſt à 60. lieuës dudit Fort, où Monſieur le Comte de Frontenac Gouverneur general de toute la nouvelle France eſtoit pour lors, ce Gouverneur me receut autant bien qu'un homme de ſa probité peut recevoir un Miſſionaire, comme il me croyoit tué par les Sauvages, il fut un temps interdit croyant que c'eſtoit quelque autre Religieux, il me voyoit maigre ſans manteau, avec un habit rapiecé de morceaux de peaux de bœufs ſauvages, il me mena avec luy

pendant douze jours pour me retablir, & me donnoit luy-meſme la viande que je devois manger, crainte qu'il avoit que je ne tombaſſe malade en mangeant trop aprés de ſi longues diettes, je luy rendi un compte exacte de mon voyage, & je luy repreſentay les avantages de noſtre découverte.

Pendant que je me retabliſſois à la table de Monſieur de Frontenac, il receut des lettres du Pere Zenobe membré Recolet que j'avois laiſſé aux Iſlinois qui luy mandoit que le progré de noſtre découverte eſtoit interrompuë par l'Iroquois, & par une je ne ſçay quelle fatalité de quelques François qui avoient abandonné le Fort de Crevecœur, que le Sieur de Tonty Commandant avoit laiſſé ce

poſte pour aller querir du blé d'Inde aux Villages des Iſlinois, & que pendant ſon abſence tous les François qu'il avoient laiſſé à ce Fort avoient deſerté, & abandonné le Pere Gabriel Recolet qui demeura ſeul ſur le bord de la Riviere Seignelay juſques qu'à ce qu'un Iſlinois qui revenoit de la chaſſe mena ce bon viellard à ſon village.

Le Sieur de la Salle avant que de retourner au Fort de Frontenac, avoit laiſſé les Miamis parfaitement unis avec les Iſlinois, mais les Iroquois qui ſont des Peuples ruſez, gens de guerre & de grands conſeils gagnerent les Miamis par preſens, ce qui ſe fit à peu prés dans le temps que les François, qui nous avoient abandonnez aux Iſlinois, s'étoient allez refugier chez les

Miamis ; l'Automne suivant les Iroquois joignirent environ huit cens Fusiliers aux Miamis, & se jetterent sur les Islinois qui n'avoient que l'Arc & les Fleſches pour défense, le bruit des Fusils des Iroquois les épouvanta tellement, que ces hommes qui sont de grands coureurs prirent la fuite vers le Fleuve Colbert ; dans cette confusion, il ne fut pas malaisé aux Iroquois, joins aux Miamis, d'enlever environ huit cens Esclaves, tant femmes que jeunes garçons : ces Antropophages mangerent sur le champ quelques viellards Islinois, & en brusslerent quelques autres, qui n'avoient pas assé de force pour les suivre au païs des Iroquois plus de quatre cens lieuës de chemin.

Un peu avant, le grand choc de ces Barbares, quelques

ques jeûnes Guerriers Iroquois voyans le Sieur de Tonty qui eſtoit reſté parmi les Iſlinois avec les Peres Gabriel & Zenobe Recolets, & deux autres jeûnes François vinrent fondre ſur luy, le prenant pour ennemi, ils luy donnerent un coup de couſteau, dont la pointe par bon-heur rencontra une coſte, mais les viellards Iroquois le connoiſſant pour François mirent le holla, & le voyant legerement bleſſé, luy firent preſent d'un Colier de porcelaine à la façon des Sauvages, pour guerir ſa playe, & eſſuyer ſes larmes, témoignans aux deux Recollets, qu'ils ne vouloient pas tuer les enfans d'Onnontio qui veut dire Gouverneur des François; ils leur demanderent un papier, pour faire connoiſtre à leur retour, à

toute la Nation Françoise la sincerité de leur intention ; ils firent embarquer les François pour retourner en Canada, le Reverend Pere Gabriel Recolet voyant le Canot chargé de Castors, en jetta plusieurs aux Iroquois, leur faisant connoistre qu'il n'estoit pas là pour amasser des Pelleteries ; leur Canot estant crevé, les François furent obligez de le mettre à terre & de faire du feu pour le racommoder à environ huit lieuës des Illinois, le Pere Gabriel se retira un peu dans les prairies pour dire son Breviaire ; la terreur panique ayant saisi le Sieur de Tonty, croyant d'avoir l'Iroquois à ses trousses, fit embarquer le Pere Zenobe, & les deux jeûnes François avec tant de precipitation qu'il traversa d'un

bord à l'autre la Riviere Seignelay, qui est large dans cet endroit, & laissa ce bon viellard à l'autre bord se contentant de tirer un coup de fusil sur les huit heures du soir pour signal, mais inutilement. Le Pere Zenobe écrivit au Reverend Pere Valentin le Roux Commissaire Provincial des Recolets du Canada, qu'il avoit prié le Sieur de Tonty de ne pas s'embarquer, sans le Pere Gabriel, & qu'il luy avoit répondu, que s'il ne s'embarquoit pas ? qui est ce qui répondroit de luy au Gouverneur du Païs, le Pere Zenobe n'ayant point assé de vigueur ny de paroles assé fortes pour persuader au Sieur de Tonty d'attendre un peu, il fut contraint de le suivre, quoy qu'ils n'apperceussent point d'ennemis : Le lende-

main ils traverſerent la Riviere à l'endroit où ils l'avoient laiſſez, ils virent des veſtiges dans les herbes de ces belles campagnes, & ne trouvant point ce bon viellard, qui ſans doute les cherchoit, le Sieur de Tonty prit ſa route au Canada, par la Baye des Puants.

Nous avons appris depuis par les informations que Monſieur le Compte de Frontenac Gouverneur du Canada en a fait faire, que les Iroquois Onnontaguez voyans que le Canot François abandonnoit ce viellard, ſe cacherent dans les herbes apprehendans les coups de fuſils que les trois François auroient pû décharger ſur eux, & qu'à meſure que le Canot s'éloignoit, ils s'avancerent adroitement, & caſſerent la teſte à cet homme de Dieu, que

nous pouvons appeller l'Apôtre de la Loüiſiane.

Nos Peres Recolets me manderent l'année paſſée de la nouvelle France, que les Iſlinois, aprés leur deroute, pourſuivirent à grand courſes les Iroquois qui retournoient chez eux tous triomphans, & qu'ils trouverent le corps du Pere Gabriel avec ſon habit, qu'ils l'emporterent dans leurs Villages, & l'enſevelirent à leurs modes, faiſant honneur à celuy qui eſtoit allé chez eux pour leur preſcher la Foy, & pour leur conſolation; d'autres nous ont voulu dire que les Kikapous l'avoient tué, & emporté ſon habit de Saint François, dans le Village des Miamis; mais Monſieur le Comte de Frontenac nous en donnera toutes les aſſurances à ſon retour.

Nonobſtant toutes les traverſes nous avons eſté à plus de huit cens lieuës au delà la Capitale de la nouvelle France où j'ay eſté prés de huit mois Eſclave parmi les Iſſati, & le Sieur de la Salle n'a pas laiſſé que de faire conſtruire trois Barques, dont les deux dernieres ſont, l'une d'environ cinquante tonneaux, & l'autre de quatre-vingts, diſtantes l'une de l'autre de prés de cinq cens lieuës, d'aller en Canot au delà de trois grands Lacs qui ſont des Mers douces, & de pourſuivre ſon entrepriſe avec les Peres Luc Briſſet, Zenobe Membré Recolets, & environ cinquante hommes.

L'on me mande cette anuée 1682. de la nouvelle France, que le Sieur de la Salle voyant que j'avois fait la Paix

avec les Nations du Nord & Nord-Oüeſt, ſcitués à plus de cinq cens lieuës au haut du Fleuve Colbert, qui faiſoient la guerre aux Iſlinois, & aux Nations du Sud, ce brave Capitaine Gouverneur du Fort de Frontenac, qui réleve par ſon zele & ſon courageles noms des Caveliers ſes Anceſtres, deſcendit l'année paſſée avec ſon monde & nos Recolets, juſques à l'embouchure du grand Fleuve Colbert, & juſques à la Mer, & qu'il paſſa parmy des Nations inconnuës, dont il y en a de policées, l'on croit qu'il revient en France pour donner à la Cour une ample connoiſſance de toute la Loüiſiane que nous pouvons appeller les delices & le Paradis terreſtre de l'Amerique ; Le Roy peut y former un Empire

qui en peu deviendra floriſſant, ſans qu'aucunes Puiſſances étrangeres l'en puiſſent empeſcher, & Sa Majeſté, par le Miniſtere Religieux de S. François pourra aiſément eſtendre le Royaume de JESUS-CHRIST chez tant de Peuples, qui juſques à preſent ont ignoré les avantages du Chriſtianiſme, & les Colonies Françoiſes en peuvent retirer de tres-grands avantages à l'avenir.

FIN.

LES MOEURS DES SAUVAGES.

De la fertilité du Pays des Sauvages.

AVANT que de particulariſer icy les Mœurs des Sauvages, il eſt bon de dire deux mots de la fertilité de leurs pays; on jugera par là combien il eſt

aisé d'y establir de grosses Colonies. Il y a à la verité bien des bois à défricher, mais ces lieux incultes n'en sont pas moins avantageux, il n'en est guere au monde de plus feconds, il n'y manque de rien de ce qui est necessaire à la vie, tout y est en abondance, les terres y sont fort propres à estre ensemencées. Dans les vastes pays de la Loüisiane on découvre de belles prairies à perte de veuë, & pour entrer un peu dans le détail des choses qui croissent chez les Sauvages, il y a quantité de vignes, à peu pres semblables à celles que nous avons en Europe, qui portent des raisins un peu aigres, mais le vin s'accommode fort bien avec le nostre, il en empesche mesme la corruption. Dans la Loüisiane

& les terres du Sud, le raisin y est aussi bon qu'en France, mais les pepins en sont bien plus gros. On trouve chez les uns & chez les autres du houblon, des prunes, des cerises, des citrons, des pommes, des poires, des noix, des noizettes, des groiselles de toutes sortes, & mille autres fruits de cette nature, d'un goût admirable. Il y croist dans l'un & l'autre païs du bled d'Inde, du bled François, des naveaux, de fort beaux melons, des citroüilles prodigieuses, des choux, & une infinité d'autres legumes, dont je ne rapporte pas icy le nom. Il y a dans les bois grand nombre de loups, des ours monstrueux, des chevreüils, des cerfs, & de toutes sortes d'especes d'animaux, dõt je ne sçay pas le nom; entr'au-

tres des Chats ſauvages, des Caſtors, des Loutres, des Porcs-eſpy, des d'Indons, & tous ces animaux y ſont d'une groſſeur extraordinaire. On y peſche des Eſturgeons, des Saumons, des Truites ſaumonnées, des Brochets, des Carpes, des Anguilles, des Poiſſons armez, des Poiſſons dorés, des Achigans, des Barbuës, & toutes ſortes d'autres poiſſons. Il y a auſſi dequoy exercer nos Chaſſeurs François, on y tuë des Perdrix, des Canars de toutes ſortes, des Pigeons ſauvages, des Gruës, des Hairons, des Cygnes, des Outardes, & autres gibiers en abondance. Dans la Loüiſiane, outre tous ces animaux, il y a encore des Bœufs ſauvages que les Habitans du pays n'ont jamais pû entierement extermi-

ner, à cauſe de la grande quantité de ces animaux qui changent de pays ſelon les ſaiſons. On y trouve pluſieurs herbes medecinales qui ne ſont pas dans l'Europe, deſquelles l'effet eſt infaillible, ſelon l'experience des Sauvages, qui s'en ſervent tous les jours pour guerir toutes ſortes de playes, pour la fiévre quarte & tierce, pour purger, & pour appaiſer les douleurs des reins & autres ſemblables maux. Il y a auſſi quantité de poiſons dont ces Peuples ſe ſervent pour ſe faire mourir. Les ſerpens y ſont frequents, particulierement les Couleuvres, les Aſpics, & une autre eſpece de ſerpens qui ont comme des ſonnettes à la queuë, & c'eſt pour cela qu'on les appelle Serpens-ſonnettes. Ils ſont prodigieuſe-

ment long & gros, ils mordent dangereuſement les paſſans ; maisoù ils ſont on y trouve de ſouverains remedes contre leurs morſures. On y voit des Grenoüilles d'une eſtrange groſſeur, dont le coaſſement eſt auſſi fort que le meuglement des Vaches. On y trouve les meſmes Arbres qu'en Europe, & il y en a encore d'autres, qui ſont les Pins rouges, les Cedres rouges, les Epinettes, les Cottonniers, les Sapins, les bois Dier, & autres : Tous ces Arbres jettent de profondes racines & y deviennent extremement hauts, ce qui marque aſſez la bonté du terroir. Le grand fleuve de Saint Laurens, dont j'ay desja fait la deſcription dans la Relation de la Loüiſiane, traverſe le pays des Iroquois par le milieu &

& y fait un grand Lac, que les Sauvages appellent Ontario, & les François Frontenac, en memoire du Comte de Frontenac Gouverneur de toute la Nouvelle France. Le fleuve Saint Laurens a du costé du Nord une branche qui vient d'une Nation qu'on nomme les Nez-persez ou Ontaonatz. Au Nord-Est le pays des Algonquains, que les François occupent. A l'Est la Nation du Loup & la nouvelle Hollande ou Jortz. Au Sud, la nouvelle Angleterre ou Baton. Au Sudoüest, la Virginie, que l'on appelle nouvelle Suéde. Au couchant le pays des Hurons, qui est à present presque tout abandonné, & qui a esté détruit par les Iroquois. Le premier poste que nous y avons c'est le Fort de Frontenac.

Origines des Sauvages.

JE ne ſuis plus ſurpris de ce que nos Hiſtoriens avoüent qu'ils ignorent comme le Païs des Sauvages s'eſt peuplé, puiſque les Habitans qui en devroient eſtre les mieux informés n'en ſçavent rien eux-mêmes; outre que ſi dans l'Europe, nous eſtions comme eux privés de l'Ecriture, & ſi nous n'avions pas l'uſage de cet Art ingenieux, qui fait revivre les morts, & revenir le tems paſſé & qui nous conſerve une memoire éternelle de toutes choſes, nous ne ſerions pas moins ignorans qu'eux. Il eſt vrai, qu'ils racontent quelques choſes de leur Origine; mais quand on leur demande ſi ce

qu'ils en disent est veritable, ils répondent qu'ils n'en sçavent rien, qu'ils ne voudroient pas nous en asseurer, & qu'ils croyent que ce sont des contes de leurs Anciens, à quoy ils n'ajoûtent pas beaucoup de foy. Si on avoit découvert toutes l'Amerique Septentrionale, peut-estre sçauroit-on le lieu par lequel ces personnes y sont venuës, ce qui ne serviroit pas peu a éclaircir quelques points de l'ancienne Histoire. On raconte chez eux une Histoire assez curieuse: ils disent qu'une femme descendit du Ciel, & demeura quelque tems à voltiger en l'air, sans pouvoir trouver ou mettre le pied: les poissons de la mer en ayant compassion, tinrent conseil pour deliberer lequel d'entre-eux

la recevroit ; la Tortuë se presenta & offrit son dos au dessus de l'eau, cette femme s'y vint reposer, & y fit sa demeure : les immondices de la mer s'étant ramassées autour de cette Tortuë, il s'y forma dans la suite une grande étenduë de terre, qui fait presentement l'Amerique. Mais comme la solitude ne plaisoit nullement à cette femme, qui s'ennuyoit de n'avoir personne avec qui elle peut s'entretenir, pour passer un peu plus agreablement la vie qu'elle ne faisoit ; il décendit d'enhaut un esprit qui la trouva endormie de chagrin, il s'approcha d'elle imperceptiblement, & luy fit deux fils, qui luy sortirent par le costé ; ces deux enfans ne pûrent jamais par la suite du temps s'ac-

corder ensemble, parce que l'un estoit meilleur chasseur que l'autre: ils avoient tous les jours quelques démêlez ensemble, & ils en vinrent à une telle extremité qu'ils ne pûrent nullement se souffrir l'un l'autre; sur tout il y en avoit un qui estoit d'une humeur extremement farouche, il portoit une envie mortelle à son frere, qui avoit le naturel tout a fait doux: celuy-cy ne pouvant plus souffrir le mauvais traitement qu'il en reçevoit continuellement, fut enfin obligé de se separer de luy, & de se retirer au Ciel; d'où pour marque de son juste ressentiment, il fait de tems en tems gronder le tonnerre, sur la tête de son malheureux frere, quelque temps apres, l'esprit décendit encore à cet-

te femme, & luy fit une fille, de laquelle eſt venu un ſi grand peuple, qui occupe preſentement une des plus grande partie du monde. Il y a encore d'autres circonſtances, dont il ne me ſouvient pas; mais quelque fabuleuſe que ſoit cette Hiſtoire, on ne laiſſe pas d'y entrevoir quelques veritez; le ſommeil de cette femme a quelque rapport à celuy d'Adam; la deſunion de ces deux freres, a quelque choſe de ſemblable à la haine irreconciliable, que Caïn avoit pour Abel; & ce tonnerre qui gronde au Ciel, nous marque aſſez la malediction que Dieu prononça contre ce fratricide impitoyable : on pourroit meſme douter ſi ils ne ſont pas originairement Juifs, par-

ce qu'ils ont du rapport à eux en plusieurs choses. Ils font leurs cabannes en forme de pavillon, comme les Juifs : Ils s'oignent d'huile, ils s'attachent superstitieusement aux songes, ils pleurent les morts avec des lamentations & des hurlemens horribles, les femmes portent le duëil de leurs proches parents un an entier, s'abstenant des danses, & des festins, & ayant une maniere de chapperon sur la tête; d'ordinaire le pere du deffunt a soin de la veuve, il semble aussi que la malediction de Dieu soit tombée sur eux, comme sur les Juifs; car ils sont brutaux & extremement opiniâtres: ils n'ont point de demeure fixe & arrêtée.

Complexions des Sauvages.

LEs Sauvages ſont fort robuſtes, les hommes, les femmes & même les enfans ſont d'une vigueur extrême ; ce qui fait qu'ils ne ſont que rarement malades. Ils ne ſçavent ce que c'eſt, que de ſe traiter delicatement, auſſi ne ſont-ils pas ſujets à milles incommodités, que la trop grande moleſſe nous attire. Il ne ſont ny gouteux, ny hydropiques, ny graveleux, ny fievreux ; ils ſont toûjours en action & ils prennent ſi peu de repos, qu'ils ne ſont nullement atteins des maladies, qui viennent à la plûpart de nos Europeans manque d'exercice ; l'appetit ne leur manque preſque jamais,

lors même qu'ils ſont fort avancés en âge, ils ſont ordinairement ſi portés à la mangeaille, qu'ils ſe levent la nuit pour manger, à moins qu'ils n'ayent de la viande, ou de la ſangamité auprés d'eux, car pour lors ils mangent comme des chiens, ſans ſe lever, ils ne laiſſent pas d'ailleurs de faire de fort grandes abſtinences, qui nous ſeroient ſans doute inſupportables. Ils demeurent deux ou trois jours ſans manger quand ils ſe treuvent dans l'occaſion, ſans pour cela diſcontinuer leur travail, ſoit qu'ils ſoient occupés à la chaſſe, à la pêche, ou à la guerre, leurs enfans ſont ſi endurcis au froid, qu'en plein hyver, ils courent tous nuds ſur la neige, & ſe vautrent dedans comme des petits cochons,

ſans en eſtre incommodés en nulle maniere, & en Eſté, quand l'air eſt rempli de Maringuoins, ils vont auſſi nuds, joüent ſans ſentir les piqueures de ces petits inſectes; javoüe que le grand air auquels ils s'expoſent ſans ceſſe contribuë en quelques choſes à endurcir leur peau à la fatigue; mais auſſi il faut que cette grande inſenſibilité vienne d'un temperament extraordinairement robuſte, puiſque nos mains & noſtre viſage, ſont toûjours à l'air ſans en eſtre pourtant moins ſenſibles au froid, quand les hommes ſont à la chaſſe ſur tout au printems: ils ſont preſque toûjours dans l'eau quoy quelle ſoit tres-froide, & s'en retourne de là gayement à leur cabannes, ſans ſe plaindre.

Quand

Quand ils vont en guerre, ils font quelque-fois trois ou quatre jours derriere un arbre, ſans preſque rien manger; ils ſont infatigables à la chaſſe, ils courent fort vîte, & fort long-temps. Les Nations de la Loüiſiane courent plus vîte que l'Iroquois, en ſorte qu'il n'y a point de Bœuf ſauvage qu'ils n'atteignent à la courſe; ils dorment ſur la neige dans une petite couverture ſans feu & ſans cabannes; les femmes ſervent de porte-faix, & ont tant de vigueur qu'il y a peu d'hommes dans l'Europe qui en ayent autant qu'elles; elles portent des fardeaux que deux ou trois de nous autres auroient peine à ſoûlever. Les guerriers entreprennent des voyages de trois ou quatre cent lieües; com-

me ſi ce n'eſtoit que pour aller de Paris à Orleans ; les femmes enfantent ſans grande peine, quelques-unes ſortent de la cabanne & elles ſe retirent dans le bois à l'écart & reviennent peu apres avec leurs enfans dans leur couverture ; les autres, ſi ce mal leur prend pendant la nuit, enfantent ſur leurs nattes, ſans faire le moindre bruit & le matin elle ſe levent & travaillent à l'ordinaire, dedans & dehors la cabanne, comme ſi de rien n'eſtoit : remarquez auſſi que pendant qu'elles ſont enceinte, elles ne laiſſent pas d'agir, de porter des faix fort peſant, de ſemer du Bled d'Inde, & des Citroüilles, d'aller & de venir ; & ce qui eſt admirable, leurs enfans ſont fort bien-faits, il y en a tres-rarement parmi

eux de boſſus : Enfin, ils n'ont nul deffaut naturel au corps, ce qui fait croire que leur eſprit s'accommoderoit aiſement à cette diſpoſition exterieure, s'ils eſtoient cultivez, & s'ils avoient grand commerce avec les François.

Remedes contre les Maladies.

QUand ils ſont fatiguez ils entrent dans une Etuve pour ſe fortifier les membres, & s'ils ont mal aux cuiſſes où aux jambes, ils prennent un couteau bien afilé, & font des cicatrices ſur la partie où eſt la douleur, quand le ſang coule, ils le raclent avec leurs couteaux ou avec un bâton, juſques à ce qu'il ne coule plus;

puis ils essuyent la playe, & la frottent d'huile ou de graisse de quelques animaux ; c'est un remede souverain : Ils en font de mesme quand ils ont mal à la teste ou aux bras. Pour guerir les fiévres tierces & quartes, ils font une medecine avec une écorse qu'ils font boüillir, & qu'ils donnent à boire ensuitte apres la fiévre : ils connoissent des racines & des herbes, avec lesquelles ils gueriſſent toutes sortes de maladies, ils ont des remedes assurés contre le venin des Crapaux, des Serpens & d'autres Animaux ; mais ils n'en ont point contre la petite Verolle. Il y a des Charlatans qu'ils appellent Jongleurs ; ce sont de certains vieillards qui vivent aux dépens d'autruy, en contrefaisant les Medecins, d'une

maniere ſuperſtitieuſe, ils ne ſe ſervent point de remedes, mais quand quelques-uns d'eux eſt appellé à un malade ; il ſe fait prier comme ſi c'étoit pour quelque affaire de grande importance, & bien difficile : Il vient apres bien des prieres, il s'approche du malade, le touche par tout le corps, & apres qu'il l'a bien conſideré & manié, il dit qu'il a un ſort à une telle partie, par exemple ; à la teſte, à la jambe ou à l'eſtomach : qu'il le faut oſter, mais que ce ne ſera qu'avec de grandes difficultés, & qu'il faut bien faire des choſes auparavant. Ce ſort eſt bien malin, dit-il : mais il faut qu'il ſorte à quelque prix que ce ſoit. Tous les amis du malade qui donnent dans le panneau di-

ſent T. Chagon, T. Chagon, courage courage, fais ce que tu pourras n'épargne rien. Le Jongleur s'aſſit, ſonge quelques-tems aux remedes dont il ſe veut ſervir, puis ſe leve, comme revenant d'un profond ſommeil, & s'écrie, voyla qui eſt fait : un tel, écoute, la vie de ta femme, ou de ton enfant eſt de valeur, c'eſt pourquoy n'épargne rien : Il faut que tu faſſe aujourd'huy feſtin, que tu donne telle ou telle choſe, ou que tu faſſe autre choſe ſemblable. En meſme tems on execute les ordres de ce Jongleur, les hommes ſe mettent dans l'étuve, & chantent à pleine gorge, faiſant ſonner des écailles de tortuës, ou des gourdes remplies de Bled d'Inde, au ſon deſquelles les hom-

mes & les femmes danſent ils s'enyvrent meſme quelquefois tous ; ſi bien qu'ils font des ſabats épouvantables. Tout le monde eſtant ainſi occupé, ce vieillard ſuperſtitieux eſt auprés du malade qu'il tourmente, luy tenant les pieds ou les jambes, ou luy preſſant la poitrine, ſelon le lieu ou il a dit qu'eſtoit le ſort ; en ſorte qu'il luy fait ſouffrir des peines capables de le faire mourir, il luy fait ſouvent ſortir le ſang par le bout des doigts des mains, ou des pieds : Enfin apres avoir fait cent grimaces, il montre une piece de peau, ou une treſſe de cheveux, & autres choſes ſemblables, en leur faiſant accroire que c'eſt le ſort qu'il a retiré du corps du malade, ce qui n'eſt cependant qu'une pure tromperie.

Je baptisay un jour un petit enfant qui paroissoit estre en peril de mort, mais le lendemain il se trouva guery. Quelques jours apres sa mere raconta aux autres, en ma presence, comme j'avois guery son enfant; elle me prenoit pour un Jongleur, disant que j'estois admirable, que je sçavois guerir toutes sortes de maladies en mettant de l'eau sur le front. Ils ont souvent recours à nos medecines, parce qu'ils les trouvent fort bonnes; mais quand nous ne réüssissons pas, ils en attribuënt la cause à la medecine & non pas à la mauvaise disposition du malade.

Des

Des habillemens des Sauvages.

LEs Sauvages du Nord, au rapport de leurs anciens, ont toûjours eſté couverts, & avant qu'ils ayent jamais eu aucun commerce avec les Europeans; car ils ſe veſtoient de peaux, tant les hommes que les femmes: preſentement ils ſe couvrent encore quelque fois de peau, mais le plus ſouvent ils ont une chemiſe, un capot avec un capuchon, une bande de drap qui les couvre juſques aux genoux, & qui eſt liée devant & derriere, avec une petite ceinture; puis ils ont des bas ſans pieds que nos François appellent

ordinairement des gueſtres, & des ſouliers qui ſont de peau paſſée, ſimple : quand ils reviennent de la chaſſe au Printems, il y en a qui achéptent des juſtau-corps à la Françoiſe, des ſouliers & des bas; quelques-uns portent des chapeaux, par la complaiſance qu'ils ont pour les François; quelques-fois ils portent des couvertures, dans leſquelles ils s'envelopent, tenant les bouts avec les mains; quands ils ſont dans leurs cabannes, ils demeurent bien ſouvent tous nuds avec une ſeule bande de drap, dont ils ſe ceignent, meſme en tems d'hyver ; ils ſe barboüillent la face de couleurs rouge & noire, ils ſe rougiſſent les cheveux qu'ils coupent en toute maniere. Les Nations du Sud ne les brû-

lent que jusques aux oreilles, & souvent celles du Nord les laissent pendre d'un côté & les coupent de l'autre, selon leur fantaisie. Ils se mettent quelques-fois des petites plumes par toute la teste, & quelques-fois de grandes derriere les oreilles; il y en a qui se font des Couronnes de fleurs, d'autres d'écorce de boulleau, quelques-uns de peaux travaillées fort joliment; les femmes sont habillées comme les hommes, excepté une bande d'étofe, tournée en maniere de juppe, qu'elles font tenir à la ceinture, & qui ne pend guere plûs bas que les genoux; quand elles vont aux festins pour danser, elles prennent leurs atours & se barboüillent les temples, les joües, & le bout du menton; les petits garçons sont

tout nuds, juſques à ce qu'ils ſoyent capable de Mariage, & quand ils ſont couverts, s'ils n'ont point de chemiſe, ils font toûjours paroiſtre ce que la nature ne permet pas de découvrir. Les petites filles, à l'âge de 4 à 5 ans, commencent à ſe ceindre d'une bande d'étoffe; quand nous allions dans leurs cabanne, pour les inſtruire, nous les obligions à ſe couvrir, ce qui fit un bon effet; parce qu'ils ont prſentement, un peu de honte de leur nudité, & ſe couvrent un peu plus ſouvent qu'ils ne faiſoient auparavant. Les hommes & les femmes, particulierement, les jeunes, portent au col de la razade, & des coquillages de mer, de toutes ſortes de figures. Ils ont auſſi de ces coquillages

longs comme le doigt, faits en façon d'un petit tuyau qui leurs ſervent de pandans d'oreilles ; ils ont encore des ceintures, dont les unes ſont de Porcelaine, les autres de poil de Porc-épic : quelques-unes de poil d'Ours, d'autres mélées de l'un & de l'autre. Les plus conſiderables d'entr-eux, portent ſur le dos un petit ſac où eſt leur pipe, leur tabac, leur fuſil à feu & autres bagatelles. Ils ont l'induſtrie de faire une eſpece de manteaux avec des peaux paſſées, d'Ours, de Caſtors, de Loutres, d'Ecurieux, de Loups, de Lyons, & d'autres animaux, pour paroiſtre aux aſſemblées.

Mariages des Sauvages.

LE Mariage des Sauvages n'eſt pas un Contract Civil, parce qu'ils n'ont pas intention de s'obliger; mais ils ſe mettent enſemble, juſques à ce qu'ils ſoient mécontens l'un de l'autre. On marie des filles de neuf ou dix-ans, non pas pour le Mariage, parce qu'on ſçait bien qu'elles en ſont incapables; mais parce que les parens de cette fille attendent quelque profit de leur Gendre. En effet quand il revient de la chaſſe, le pere de la fille a la diſpoſition des Pelleteries, & de la viande; mais auſſi il faut que la fille porte la ſagamité, ou boulie faite de bled d'Inde,

pour tous les repas de ſon mary, quoy qu'elle ne demeure pas avec luy; il y en a qui ſont ainſi cinq ou ſix ans. Le jour qu'ils ſe marient, ils font des feſtins avec pompes & réjoüiſſances, quelques fois tout le village y va, & un chacun fait grande chere; apres le repas on chante & on danſe. Aſſez ſouvent ils ſe marient ſans bruit, & il ne faut pour cela qu'un mot; car le Sauvage qui na point de femme, va trouver une femme qui na point d'homme, & luy dit veux tu venir avec moy, tu ſeras ma femme; elle ne répond rien d'abord, mais elle rêve quelque tems tenant ſa teſte entre ſes deux mains: pendant qu'elle penſe ainſi, l'homme tient auſſi ſa teſte en meſme poſture ſans dire mot;

quand elle a ſongé quelque tems, elle leve la teſte, & elle dit, Niau, j'en ſuis contente; l'homme ſe leve incontinent, & luy dit, One, voyla qui eſt fait. Le ſoir la femme prend ſa hache, & s'en va couper une charge de beau bois, eſtant arrivée à la porte de la cabanne de ſon mary, elle jette ſon bois à terre, elle entre dedans & s'aſſeoit auprés du Sauvage qui ne luy fait aucune careſſe; quand ils ont eſté longtemps enſemble ſans parler, l'homme luy dit, Sentaony, couche-toy, & un peu apres cet homme ſe met auprés d'elle. On en voit tres-peu qui ſe faſſent l'amour comme les Europeans, en riant & folatrant; ils ſe quittent tres-facilement & ſans bruit; car ils n'ont qu'à dire je te quitte, voyla qui eſt fait.

Ils ne se regardent non plus que s'ils ne s'estoient jamais veus : Ils se battent pourtant quelque-fois avant que se quitter ; mais cela arrive tres-rarement. Il y en a quelques-uns qui ont deux femmes, mais ce n'est pas pour long-temps : quand ils se quittent, la femme emporte quelques-fois toutes les hardes, & toutes les Pelletries, quelques-fois rien du tout que la bande d'étoffe qui luy sert de jupe fort courte, & sa couverture. Ordinairement ils partagent les enfans s'ils en ont eu ensemble, enforte que les uns suivent le pere, & les autres la mere. Il y en a qui les laissent tous à leurs femmes disant qu'ils ne croyent pas qu'ils soyent d'eux. En effet ils disent la verité bien souvent, parce

qu'il y en a tres-peu qui soyent à l'épreuve d'un Capot, & de quelque autre present que ce soit. Si ces enfans sont d'un François, on le voit à la face & aux yeux. Ceux des Sauvages sont entierement noirs, aussi voyent-ils plus loing que les Europeans, & ils ont les yeux plus perçans. Si les femmes Sauvages étoient capables de contracter le Mariage, nous en maririons tant que nous voudrions à nos François, mais elles n'ont pas les dispositions necessaires, elles n'ont pas la Foy qu il faut pour cela, ny la volonté de ne se jamais separer, comme l'experience nous l'apprend, & les discours qu'elles tiennent là dessus, nous le font connoistre. Quand quelque homme qui n'a point de femme passe par

un village, il en louë pour une nuit ou pour deux selon sa fantaisie, & les parens n'y trouvent rien à redire, bien loin de cela ils sont tres-aises que leurs filles gagnent quelques hardes ou quelques Pelleteries : entreeux il y a des hommes de toutes sortes d'humeur comme dans l'Europe : les uns ayment beaucoup leurs femmes, les autres les mépriſent tout à fait ; quelques-uns les battent, & les maltraitent ; mais cela ne dure pas, parce qu'elles les quitent ; il y en a auſſi qui ſont jaloux ; je'n ay veu un qui avoit battu ſa femme, pour avoir eſté à la danſe avec d'autres hommes. Ceux qui ſont bons chaſſeurs choiſiſſent les plus belles ; les autres n'ont que les plus laides & le rebut : quand ils ſont vieux ils ne ſe quittent plus que

tres-rarement, & pour de grandes raisons : Il y en a, quoy que tres-peu, qui demeurent vingt & trente ans avec leurs femmes, qui sont au desespoir quand leur mary est bon chasseur, & qu'il les quitte, elles s'empoisonnent même quelques-fois, comme j'en ay veu une à qui j'ay sauvé la vie avec du Teriacque. Quand ces Barres vont à la chasse du Castor au Prin-tems, ils laissent souvent leurs femmes au village pour semer du bled d'Inde, des Citroüilles, & en louënt une autre pour aller avec eux; quand ils sont de retour chez-eux, ils luy donnent un Castor ou deux, & l'envoyent comme cela chez-elle, & se remettent avec la premiere. Si pourtant la derniere leur plaît d'avantage, ils changent la

premiere ſans façon, ils ſont ſurpris de ce que nos François ne font pas comme eux. Un jour, pendant que le mary d'une de nos habitantes Françoiſes eſtoit allé à 20 ou 30 lieuës, les femmes Sauvages alloient trouver cette femme& luy diſoient, tu n'as point d'eſprit, prend pour le preſent un autre homme, & quand le tien ſera revenu tu laiſſeras celuy-la. Cette grande inconſtance & changement des femmes, eſt une grande oppoſition aux maximes du Chriſtianiſme, que nous voulions donner aux Sauvages, & un des obſtacles des plus conſiderables à la Foy.

Il n'en eſt pas de meſme des Nations du Sud où la Poligamie regne; car dans toutes les terres de la Loüiſiane, il y a des Sauvages qui ont juſques

à dix ou onze femmes, & ſont ſouvent mariez aux trois propres ſœurs, apportant pour raiſon qu'elles s'accordent mieux entr'elles. Quand un homme a fait ſes preſens au pere & à la mere de la fille, elle eſt à luy en propre pour toute ſa vie s'il veut: quelquesfois les parens reprennent des enfans de leur gendre, en rendant les preſens qu'il ont receus de luy; mais cela eſt aſſez rare. Si une femme eſtoit infidelle, le mary luy couperoit le nez, l'oreille, ou luy feroit quelque balaffre avec un couteau de Pierre ſur le viſage; & quand il l'a tuëroit, il en ſeroit quitte en faiſant un preſent aux parens de la deffunte pour eſſuyer leurs larmes. J'en ay veu pluſieurs marquées notablement au viſage, qui ne laiſſoient pas

d'avoir des enfans avec quelques malotrus. Les hommes du pays chauds ſont plus jaloux de leurs femmes que ceux du Nord : les premiers ſont ſi ombrageux en ces ſortes de matieres, qu'ils ſe bleſſent, & quelques fois ſe tuënt par je ne ſçay quelle fureur d'amour. Les jeunes guerriers ne s'approchent pas ſouvent des femmes qu'ils n'ayent l'âge de trente ans ; parce, diſent-ils, que le commerce des femmes les empeſchent de courir. Les hommes y ſont tous nuds ; mais les femmes en partie ſont couvertes de peaux fort propres, particulierement pendant les danſes & les ceremonies : Les filles ont des friſures, & les femmes portent les cheveux à la Bohemienne.

Festins des Sauvages.

ILs ont plusieurs sortes de festins ; ils en ont de guerre, de mort, de mariage, pour guerir un malade, ils en ont aussi de communs. Autrefois ils en faisoient d'impudicité, où les hommes & les femmes se mettoient pêle-mêle ; mais presentement s'ils en font encore, ce n'est que tres-rarement. Quand ils veulent aller en guerre, c'est pour quelque tort qu'ils pretendent qu'on leur à fait ; quelques-fois pour un resve, & souvent parce que cela leur est venu en fantaisie, ou parce que les autres se moquent d'eux, en ces termes : Tu n'as pas de courage, tu n'as

jamais eſté en guerre, tu n'as jamais tué d'hommes : Quand ils veulent aller ſeuls, pour lors ils ne font point de feſtins; mais ils diſent ſeulement à leur femme, fais-moy de la farine, je m'en vais en guerre. Quand ils veulent avoir des compagnons, ils vont par tout le village inviter au feſtin les jeunes hommes, leſquels prennent chacun leur chaudiere ou leur écuelle, & vont dans la cabanne de celuy qui les a appellés, où il les attend en chantant, ſes chanſons ſont toutes de guerre, je vas en guerre, je vas vanger la mort de mon parent, je tuëray, je brûleray, jameneray des Eſclaves, je mangeray des hommes & autres choſes ſemblablement, qui ne reſpirent que la cruauté. Quand tout le monde eſt venu on em-

plit les chaudieres & on mange, & pendant cela celuy qui fait le feſtin chante toûjours, les exhortant tous à le ſuivre; ils ne diſent mot, & ils mangent tout ce qu'ils ont ſans parler, ſi ce n'eſt de tems en tems, que l'un ou l'autre d'entr'eux dit, Netho, ou, Togenſka, oüi tu as raiſon, apres qu'ils ont tout mangé, ce maiſtre du feſtin leur fait une Harangue, & ils répondent de tems en tems, Netho oüi; quand il a harangué, il dit voyla qui eſt fait, je pars demain, ou dans deux jours, dans trois jours, dans un mois, ſelon que ſon genie luy dicte. Le lendemain ou un autre jour, ceux qui veulent l'accompagner, le vont voir & luy diſent, je vais en guerre avec toy; il dit voyla qui eſt fait, preparons nous

pour un tel jour ; ils font quelques-fois plus de dix semblables festins avant que de partir; autre fois ils en faisoient avant que d'aller en guerre de tres-impudiques : Car si une fille avoit manqué de se rendre à celuy que le chef de partie luy avoit prescrit, on luy attribuoit tout le malheur qui arrivoit dans les entreprises de guerre, tant le diable est artificieux en matiere d'impudicité ! Quand ils marient leurs enfans, ils ne font point de festins, quelques-fois ils en font, où ils observent de certaines Ceremonies. La premiere chose qu'ils font, c'est de songer à la mangeaille ; pour cet effet ils rempliſſent de grandes chaudieres de viande, selon le nombre de ceux qu'ils veulent inviter ; quand la vian-

de ou la ſangamité eſt cuitte, ils vont appeller leurs gens, diſant, en leur mettant une buchette à la main, je t'invitte à mon feſtin, auſſitoſt dit auſſitoſt fait, il n'eſt pas neceſſaire d'y retourner deux fois, ils y vont tous avec leurs chaudieres & leurs écuelles; le maiſtre de la maiſon, fait la diſtribution des portions fort juſte, & celuy qui fait le feſtin, ou un autre en ſa place chante continuellement, juſques à ce qu'on ait tout mangé: apres le repas on chante & on danſe, & un chacun s'en retourne chez ſoy ſans dire mot, excepté quelques-uns qui remercient celuy qui les a invitez.

Les feſtins pour guerir un malade ſe font preſque de la meſme maniere.

Les feſtins de mort ſont lugubres & triſtes, perſonne n'y chante ny danſe ; mais les parens du mort ſont dans un grand ſilence, & font paroiſtre un viſage abbatu, pour émouvoir les conviez à compaſſion. Tous ceux qui vont à ce feſtin portent des preſens, & en les jettant aux plus proches parens : Ils diſent, tien voyla pour eſſuyer tes larmes, pour faire la foſſe du mort, pour le couvrir, pour faire une cabanne ; tien voyla pour faire une paliſſade autour de ſon tombeau. Apres qu'ils ont ainſi donné leurs preſens, & vuidé leurs chaudieres, ils s'en retournent chez eux ſans dire mot. Pour ce qui eſt des feſtins communs, ils ſe font de toute ſorte de maniere, ſelon leur fantaiſie.

Jeux des Sauvages.

ILs ont des Jeux pour les hommes, pour les femmes, & pour les enfans. Les plus communs pour les hommes, ſont de certains fruits qui ont des noyaux noircis d'un coſté & rougis de l'autre; ils les mettent dans un plat de bois, ou d'écorſe ſur une couverture, ſur un Capot, ou ſur une robe de peau paſſée; il y en a ſix ou huit qui joüent: Mais il n'y en a que deux qui touchent le plat alternativement à deux mains; ils le levent, & puis donnent du deſſous du plat contre terre, pour méler par cette agitation les ſix noyaux, puis s'il en vient cinq rouges ou noirs

tournés d'un meſme coſté, ce n'eſt qu'un jeu gagné, parce qu'ils joüent ordinairement pluſieurs jeux pour gagner la partie ſelon qu'ils conviennent entre-eux. Tous ceux qui ſont de la partie, joüent les uns apres les autres, il y en a qui ſont ſi addonnés à ce jeu qu'ils joüent juſques à leur Capot; ceux qui joüent actuellement, crient à pleine gorge, lorſqu'ils remüent le plat, & ils ſe frappent ſi fort les épaules qu'ils ſe les rendent toutes noires de coups; ils joüent auſſi ſouvent avec quantité de pailles longues d'un demi-pied ou environ, il y en a un qui les prend toutes dans la main, puis ſans regarder, il les partage en deux; quand il les a divisées, il en donne une partie à ſon adverſaire; celuy qui a

nombre pair selon qu'ils ont convenu, gagne le jeu.

Ils ont encore un autre jeu lequel est fort commun entre les petits enfans de l'Europe; ils prennent des grains de bled d'Inde ou autre choses semblable, puis ils en mettent quelques-uns dans une main, & ils se demandent combien il y en a, celuy qui devine le nombre gagne.

Ils joüent encor à un jeu qu'on appellent en leur Langue, Ounonhayenty; mais c'est plûtost un commerce qu'un jeu; ils se mettent dans deux cabannes fix dans l'une, & fix dans l'autre; puis il y en a un qui prend des hardes ou quelque pelleterie, & ce qu'il a envie de troquer, il va à la porte de l'autre cabanne, il fait un cris; ceux qui sont dans

dans la cabanne, font un écho, celuy-la s'approche & dit en chantant, qu'il veut vendre ce qu'il tient entre les mains; ceux qui ſont au dedans répondent, hon, hon, hon, hon, hon, hon; ce vendeur ayant achevé toute ſa chanſon, jette ſa marchandiſe dans la cabanne & s'en retourne chez ſoy; alors les autres en ayant examiné le prix, & demandé au vendeur s'il ſoûhaitte en échange un capot, une chemiſe, une paire de ſouliers ou autres choſe ſemblable; il y en a un d'entre eux qui va porter à l'autre cabanne, l'équipolant de ce qu'on jette, ou rend la marchandiſe qu'on a jettée; ſi elle ne luy agrée pas, ou ſi elle ne vaut pas ce qu'il porte en échange. Ces ceremonies ſont accompagnées de chanſons qui réjoüiſſent

les uns & les autres.

Les enfans joüent avec des arcs & avec deux baſtons, un grand & un petit; ils tiennent le petit avec la main gauche, & le grand de la main droite: puis avec le grand, ils font voltiger en l'air le plus petit, & un autre le va chercher, & le jette apres celuy qui la fait ſauter; ce jeu eſt approchant de celuy des enfans de l'Europe. Ils font auſſi un peloton de joncs ou de feüilles de bled d'Inde qu'ils jettent en l'air, & le reçoivent au bout d'un baſton pointu. Les Adultes tant hommes que femmes, le ſoir auprés du feu, racontent des fables à la maniere des Europeans.

Les incivilités des Sauvages.

LEs Sauvages ſe mettent fort peu en peine de nos civilités, bien au contraire, ils s'en mocquent quand nous en faiſons; lors qu'ils arrivent dans un lieu, ils ne ſaluënt le plus ſouvent perſonne; mais ils demeurent acroupis, & quoy qu'un chacun les viènnent voir ils ne regardent perſonne; quelques fois ils entrent dans la premiere cabanne qu'ils rencontrent ſans dire mot, ils prennent place la où ils la trouvent, puis ils allument leurs pipes & fument quelque tems ſans parler: Quand ils vienent dans nos maiſons, ils

prennent la premiere place ; s'il y a une chaize au milieu du feu, ils s'en accommodent, & ne ſe levent pour qui que ce ſoit. Les hommes & les femmes ne cachent que leurs parties : Ils lâchent des vents devant tout le monde ſans ſe ſoucier de perſonne. Ils traittent fort incivilement leurs Anciens, juſques à lâcher des vents dans leurs nés, leurs diſcours ne ſont ordinairement que vilainies, que ſaletez, tant ceux des femmes que ceux des hommes ; pour ce qui eſt du commerce qu'ils ont avec leurs femmes, ils ſe cachent ordinairement ; neantmoins quelques-fois ils ne ſe cachent pas. Ils ne donnent d'ailleurs aucunes marques de turpitudes exterieures ny par haine ny par careſſes. Et ils ne font pas pa-

roître des contenances semblables à celles que l'on voit pratiquer par les Europeans. Ils ne lavent jamais leurs plats qui sont de bois ou d'écorce, ny leurs écuelles ny leurs cuillieres. Quand les femmes viennent de torcher leurs enfans avec les mains, elles les frottent un peu à une écorce puis elles touchent la viande qu'elle mangent; ils ne lavent presque jamais leurs mains ny leurs visages, les enfans respectẽt fort peu leurs parens, les peres se laissent battre par leurs enfans; parce disent-ils, que s'ils chastioient leurs enfans, ils seroient trop timides, & ne seroient pas bons guerriers. Ils mangent en renifflant, & en soufflant comme des bêtes; sitoſtque les hommes sont entré dans une maison ils y fument, s'ils trouvent un

pot couvert, ils le découvrent, ils mangent souvent dans le plat ou leurs chiens ont mangé sans le nettoyer; quand ils mangent de la viande grasse, ils s'en graissent tout le visage, ils rottent continuellement; ceux qui ont commerce avec les François, ne lavent presque jamais leurs chemises; mais ils les laissent pourrir sur leur dos, ils coupent rarement leurs ongles, ils lavent rarement la viande pour la mettre dans la chaudiere; leur cabannes sont ordinairement fort salles, ils mâchent des poux, les femmes lâchent leur eau devant tout le monde, & en pleine assemblée; quand leurs enfans ont pissé sur leurs couvertures, elles jettent l'urine avec les mains, ils mangent souvent couchés

comme les chiens : Enfin ils ne se gênent aucunement dans leurs actions, & suivent le pur animal.

Civilité des Sauvages.

ENtre toutes ces incivilitez on rencontre quelque civilités ; le plus souvent quand quelqu'un entre dans leurs cabanes lors qu'ils mangent, ils luy presentent leur chaudiere ; quelques uns aussi nous presentent la plus belle place chez eux quand nous leur rendons visite ; ceux qui ont beaucoup conversé avec les François nous salüent quand ils nous rencontrent : C'est aussi une maxime de civilité entr'eux, de rendre quand on leur a don-

né. Encore qu'ils traitent incivilement leurs anciens, ils ont neanmoins du respect pour leurs conseils, qu'ils suivent fort souvent; parce qu'ils disent que les vieillards ont plus d'experience & sçavent mieux les affaires. Dans les festins ils font souvent distinction des considerables d'avec les autres; car ils leurs donnent la teste entiere de la beste & la plus honnorable portion. Ils se font des presens les uns aux autres, & se festinent fort souvent: ils ont encore une deference pour les vieillards en ce qu'ils les laissent gouverner les affaires, parce que cela est honorable entr'eux. Il y en a aussi, quoy que tres peu, qui nous saluënt à la Françoise. J'en ay veu un qui s'appelloit Garakontié, c'est à dire le

Soleil qui marche, lequel haranguant devant Monſieur le Comte de Frontenac, ôtoit ſon bonnet toutes les fois qu'il recommençoit un diſcours nouveau: Un autre, Capitaine des Goiogoins, voyant une petite fille qu'il avoit donnée à Monſieur le Gouverneur du pays pour eſtre inſtruite, dit fort civilement, Onontio, c'eſt ainſi qu'ils appellent les Gouverneurs des François, tu es le Maiſtre de cette fille, fais enſorte qu'elle ſcache bien lire & écrire, quand elle ſera grande tu me la rendras ou tu la prendras pour ta femme. J'en ay veu un autre qui s'appelloit, Atreouati, c'eſt à dire la grand gueule, lequel mangeoit avec nous comme les François, il lavoit ſes mains, il ſe mettoit à table le dernier, il deplioit ſa

serviette proprement, il mangeoit avec la fourchette, enfin il faisoit tout ce que nous faisions, mais souvent par malice & par singerie, & pour avoir quelque present des François.

Maniere de faire la guerre.

LEs Iroquois passent pour les plus belliqueux entre les Sauvages que nous avons connus jusques à present ; en effet ils ont défait plusieurs nations, & ceux qui restoient ont esté obligez de se rendre à eux. Ils ont entr'eux des considerables, qui sont comme des Chefs de parti, ceux là sont les maistres dans les voyages :

ils ont des gens à eux qui les suivent par tout & qui leurs obeïssent en tout. Avant le départ ils font provision de bons fusils, de poudre, de balles, de chaudieres, de haches & d'autres munitions de guerre. Il y a quelques fois des jeunes femmes & de jeunes garçons qui les accompagnent: ils font en cet équipage souvent trois ou quatre cens lieuës. Quand ils approchent du lieu où ils veulent tuër des hommes, ils marchent lentement & avec beaucoup de precaution, & jamais ils ne tirent un coup de fusil sur des bestes, mais pour lors ils se servent d'un arc qui ne fait pas de brüit, & en tirant ils regardent partout crainte d'estre surpris: ils envoyent des espions pour d'écouvrir l'entrée des villages,

& pour voir par où ils commenceront l'attaque, ou pour prendre garde quand quelqu'un sortira afin de le surprendre, & c'est ce qui arrive le plus souvent; car ils ne font leur coup que par trahison, épians un homme derriere un arbre, comme s'ils vouloient tuër une beste fauve, c'est en quoy ils connoissent les bons guerriers quand ils sçavent surprendre : Dés qu'ils ont fait leur coup s'ils sçavent bien; fuir, ce sont des incomparables. Leur patience est admirable; car quand ils se voyent bien cachez ils demeurent bien souvent deux & trois jours derriere un arbre sans manger, pour attendre l'occasion de tuer un homme; quelquesfois ils marchent ouvertement & sans crainte, mais cela est fort

rare. Quand ils avoient la guerre contre les François, un de leurs Conſiderables, appellé Atreouati s'en fut luy douziéme ou treiziéme pour tuër un des Preſtres du Seminaire S. Sulpice qui eſtoit dans un Village que l'on appelle la Chine; en y arrivant il rencontra des François, auſquels il dit, je m'en vay tuer un tel: en effet il le tua quelques jours apres. Ce meſme ayant une autre-fois manqué ſon coup entra dans le Montreal, criant hay, hay, qui eſt un ſigne de paix. Auſſi toſt on le receut & on luy fit des preſens & bonne chere; mais en ſortant il tua deux hommes qui couvroient une maiſon. Quelques-uns nous ont dit qu'ils avoient eſté en guerre juſques aux terres des Eſpagnols qui ſont au nouveau Mexique;

parce qu'ils racontent qu'ils ont esté dans un pays où les Habitans ramassoient de la terre rouge qu'ils portoient vendre à une nation laquelle leur vendoit des haches, des chaudieres & autres choses semblables, apparemment cette terre estoit de l'or. Ceux qui ne vont pas en guerre sont mépriſez & passent pour des âches & des coüards: Ils attaquent toutes les autres Nations & personne ne leur oze resister; c'est ce qui les rend superbes & insupportables: ils s'apellent pour cet effet, les hommes par excellence, comme si toutes les autres Nations n'estoient que des bestes à leur égard.

Cruauté des Sauvages.

NOus sommes surpris de la cruauté des Tyrans & nous en avons horreur ; mais celle des Iroquois n'est pas moins horrible. Quand ils ont tué un homme, ils luy enlevent la peau du crane & la remportent chez eux comme une marque asseurée de leurs trophées : quand ils ont pris un esclave, ils le garottent & le font courir ; s'il ne peut les suivre, ils luy donnent un coup de hache à la teste & le laissent apres luy avoir enlevé la perruque ou cheveleure : ils n'épargnent pas mesme les enfans à la mamelle. Si l'esclave

peut matcher ils le lient pendant la nuit, ils le traitent le plus cruellement qu'ils peuvent, ils fichent quatre perches en terre auſquelles ils luy attachent les mains & les pieds, l'expoſant ainſi toutes les nuits contre terre à la rigueur du temps : je ne dis rien de cent autres maux qu'ils luy font pendant le jour. Quand ils ſont prés de leurs Villages, ils font de grands cris auſquels ceux de leur Nation connoiſſent que ce ſont leurs guerriers qui reviennent avec des Eſclaves: En meſme temps les hommes & les femmes mettent leurs beaux atours, & les vont recevoir à l'entrée du Village, où ils ſe rangent en haye pour faire paſſer les Eſclaves au milieu ; mais c'eſt une pitoyable reception pour ces infor-

tunés : Car ces canailles se jettent sur eux comme des chiens sur leur proye, commençant dés-là à les tourmenter, pendant que les guerriers passent à la file tout superbes de leurs exploits. Les uns donnent des coups de pieds à ces pauvres Esclaves, les autres des coups de bastons, plusieurs des coups de coûteaux, quelques-uns leurs arrachent les oreilles, leur coupent le né ou les levres, en sorte que la plûpart succombent & meurent à cette pompeuse entrée ; ceux qui ont plus de vigueur, sont reservés à un plus grand suplice : Ils en épargnent neantmoins quelques-uns, mais rarement ; quand les guerriers sont entrés dans leurs cabannes, tous les anciens s'assemblent pour

entendre la relation de tout ce qui s'eſt paſſé en guerre, enſuitte ils diſpoſent des Eſclaves. Si le pere d'une femme Sauvage a eſté tué par leurs ennemis, ils luy donnent un Eſclave à la place, & il eſt libre à cette femme de luy donner la vie ou de le faire mourir : Voicy comme ils font quand ils les veulent brûler ; ils les attachent à un pôteau par les pieds & par les mains ; puis ils font rougir des canons de fuſils, des haches, & autres ferrailles, & les leur appliquent depuis les jambes juſques à la teſte : Ils leur arrachent les ongles avec les dents, ils leur coupent des éguillettes de chair ſur le dos, & ſouvent ils leur levent la perruque ; puis ils leur mettent des cendres rouges ſur la

playe, ils leur coupent la langue, & ils leur font souffrir tous les maux qu'ils peuvent imaginer. Apres les avoir tourmentés de la sorte, s'ils ne sont pas encore morts ils les détachent, & les contraignent de courir à coups de baston. On raconte qu'il y eut un Esclave qui courut si bien qu'il se sauva dans le bois sans qu'ils l'ayent pû attraper, lequel apparemment mourut faute de secours; ce qui est de plus surprenant, c'est que ces Esclaves chantent au milieu de leurs tourmens, ce qui irrite extremement leurs bourreaux. On raporte qu'il y en eut un qui leur disoit vous n'avez point d'esprit, vous ne sçavez pas la maniere de tourmenter, vous estes des lâches; si je

vous tenois dans mon païs, je vous en ferois bien souffrir d'avantage ; mais pendant qu'il parloit de la sorte, une femme fit rougir au feu une petite broche de fer, & luy perça les parties honteuses. Pour lors il fit un cris, & luy dit tu as de l'esprit, tu l'entend, voyla comme il faut faire. Quand l'Esclave qu'ils ont brulé est mort ils le mangent, & font boire le sang à leurs enfans, afin de les rendre cruels & inhumains ; ceux à qui on donne la vie, sont parmy eux comme des Esclaves & des valets, mais à la longueur du temps ils perdent leurs Esclavages, & sont comme s'ils estoient de leur Nation.

Les Sauvages de toute la Louisiane, située à plus de 600

lieuës des Iroquois, particulierement les Nadouſiouz chez leſquels j'ay eſté fait Eſclave, ne ſont pas moins braves de leurs perſonnes. Ils font auſſi trembler toutes les Nations circonvoiſines, quoy-qu'ils n'ayent que l'Arc, & la flêche : Ils courent plus viſte que les Iroquois ; mais ils ne ſont pas ſi inhumains, & ils ne mangent pas la chair de leurs ennemis, ils ſe contentent de les brûler. Un jour s'eſtant ſaiſis d'un Huron, qui mangeoit de la chair humaine comme l'Iroquois ; ils prirent des grillades de ſon corps, & luy dirent, toy qui aime la chair d'homme, mange de la tienne propre, pour faire connoiſtre à ta Nation, que nous avons tes maximes en horreur ; car tes gens ſont ſemblables

à des chiens, qui mangent de toute sorte de viande, quand ils sont affamés.

Politique des Sauvages.

CE qui maintient les Iroquois, & les rend si redoutables, ce sont leurs Conseils qu'ils tiennent continuellement pour la moindre affaire : pour peu de chose ils s'assemblent & raisonnent ensemble longt temps, ensorte qu'ils n'entreprennent rien à l'étourdy : Si on se plaint que quelqu'un d'entr'eux ait derobé quelque chose, d'abord ils font leurs diligences pour sçavoir celuy qui a fait le larcin ; s'ils ne le peuvent découvrir ou s'il n'a pas dequoy restituër,

pourveu qu'ils soyent convaincus de la verité du fait, ils font quelques presens à la partie interessée pour la contenter. Quand ils veulent faire mourir quelqu'un d'entr'eux qu'ils croyent estre coupable, afin que ses parens n'ayent point à s'en vanger, ils loüent un homme qui s'enyvre, puis quand il a fait son coup, ils disent pour toute raison qu'il n'avoit pas d'esprit, que c'est l'yvrognerie qui l'a poussé à faire cela : autrefois ils avoient une autre maniere de faire justice, mais elle est abrogée. Ils avoient un jour dans l'année qu'on pouvoit appeller la Feste des Fols; car en effet ils faisoient les fols, courants de cabane en cabanne, en sorte que s'ils maltraitoient quelqu'un ou prenoient quelque chose, le len-

demain ils disoient : j'est ois fol, je n'avois point d'esprit, & ils se contentoient de cette excuse sans en prendre vengeance & sans en tirer raison. Quand ils vouloient faire mourir un homme, ils en loüoient un qui en faisant le fol, tuoit celuy qu'on luy avoit marqué. Ils ont des espions entr'eux qui vont & viennent incessamment, & leurs rapportent toutes les nouvelles qu'ils ont entenduës. Pour ce qui est du commerce, ils sont assez rusez, ils ne se laissent pas facilement tromper, mais ils considerent tout attentivement, & s'estudient à connoistre les marchandises. Les Ounontaguez sont plus rusez que les autres, & plus adroits à voler & à faire d'autres choses semblables.

Maniere

Maniere de chaſſer.

POur la chaſſe ils obſervent les temps & les ſaiſons, ils tuënt les Orignaux, & les Chevreüils en tous temps ; mais particulierement lorſqu'il y a de la neige : Ils chaſſent aux Chats ſauvages pendant l'Hyver, & aux Porcs-épics ; aux Caſtors & aux Loutres au Printemps, & quelques fois l'Autonne. Ils ſurprennent d'ordinaire les Orignaux ou Elans au colier : Ils tuënt les Ours ſur les arbres quand ils mangent du gland ; pour ce qui eſt des Chats ſauvages, ils abattent les arbres ſur leſquels ils ſont, puis les

chiens se jettent dessus & les étranglent ; les Porcs-épics se prennent presque de la mesme maniere, si ce n'est qu'on les tuë à coups de haches ; quand l'arbre est tombé, parce que les chiens ne les peuvent approcher, à cause de leurs poils longs & pointus comme des alênes, qui peuvent percer insensiblement le corps d'un homme : Ils font mourir les chiens qui les étranglent, si l'on ne retire ces poils, qui sont plus long & plus perçans, que ne sont ceux des Herissons. Ces animaux ne courent pas vîte, un homme les attrape facilement à la course. Pour ce qui est des Loutres, on les prend avec une trape où on les tuë à coups de fusils, tres peu à coups de haches, parce qu'elles sont

trop ſubtiles.

Les Sauvages prennent les Caſtors en Hyver ſous la glace ; ils cherchent premierement les lacs de ces animaux. Les Caſtors ont une induſtrie admirable ; quand ils veulent changer de lieu, ils cherchent un ruiſſeau dans le bois, le long duquel ils montent juſques à ce qu'ils ayent trouvé un païs plat propre à faire un lac : Quand ils ont bien conſideré le lieu partout, ils travaillent à faire des chauſsées pour arreſter l'eau, auſſi fortes que celles des étangs de l'Europe: La chauſſee eſtant barrée de bois, de terre & de bouë, autant qu'il eſt neceſſaire pour faire un grand lac, qui eſt quelques-fois d'un quart de lieuës en longueur, ils baſtiſſent leurs cabannes

au milieu au niveau de l'eau avec du bois, des jons, & de la boüe, proprement plaquée par le moyen de leur queües, qui ſont plus longues & plus larges qu'une truelle: leur baſtiment eſt à trois & quatre étages, remplis de nattes de joncs, où ils font leurs petits qu'ils engendrent par coition, comme tous les animaux terreſtres: Au fond de l'eau, il y a des iſſuës hautes & baſſes; quand les étangs ſont gelés, ils ne ſçauroient aller que deſſous la glace; c'eſt pourquoy au commencement de l'Hyver, ils font proviſion de bois de tremble, qui eſt leur nourriture ordinaire: Ils le mettent dans l'eau tout autour de la cabanne; il y a quelques-fois trois ou quatre cabannes dans un lac, les Sau-

vages perçent la glace autour de leur loge, avec le manche, d'une hache ou bien avec un pieu : Ils font un trou & sondent le fond de l'eau, pour sçavoir si c'est le chemin par où les Castors sortent, si en effet ils découvrent que c'est par la qu'ils passent, ils y font entrer un filet long d'une brasse, & deux bastons, dont les deux bouts qui touchent le fond de l'eau, sortent par le trou bien haut au dessus de la glace : Il y a deux cordes attachées aux deux bastons, pour tirer le filet quand le Castor est pris ; mais afin que ce rusé animal ne voye point le filet, ny les personnes, on seme sur l'eau du bois pourry, du coton ou autre choses semblable ; un Sauvage demeure au guet auprés des fi-

lets avec une hache, pour tirer le Castor sur la glace, pendant que les autres vont rompre les cabannes avec beaucoup de travail ; parce qu'il y a le plus souvent un pied de terre & de bois qu'il faut rompre & couper à force de haches ; le tout estant gelé dur comme la pierre, & puis ils sondent partout le lac où ils trouvent un creux, ils rompent la glace, de peur que les Castors ne se cachent & afin qu'estans contrains de courir d'une place à l'autre, ils s'aillent jetter dans leurs filets : Ils travaillent de la mesme force, souvent depuis le matin jusqu'au soir, sans rien prendre ; quelques fois ils n'en prennent que trois ou quatre ; ils prennent encore des Castors au Printemps avec

des trappes en la maniere ſuivante. Quand les glaces commencent à fondre, ils remarquentles endroits par où ils ſortent, & là ils font une atrappe, l'amorce ou l'appaſt, eſt une branche de bois de tremble, qui va depuis l'atrappe juſques dans l'eau; quand les Caſtors la rencontrent, ils la mangent juſques dans l'atrappe, où ils font tomber deux groſſes billes de bois qui les accablent. Ils prennent les Martres preſque de la meſme maniere, excepté qu'ils ne mettent point d'amorce à l'atrappe.

Toutes les Nations du Sud ou de la Loüiſiane, ſont plus ſuperſtitieuſes pour leurs chaſſes, que les Peuples du Nord, & que les Iroquois. Durant que j'y eſtois, leurs vieillards, ſix journées avant que de don-

ner la chaſſe aux Bœufs ſauvages, envoyerent quatre ou cinq des plus alertes de leurs chaſſeurs ſur des montagnes, pour danſer le calumet, avec autant de ceremonies qu'aux Nations où ils ont coûtume d'envoyer en Ambaſſade pour faire quelque alliance; au retour de leurs Deputez, ils expoſerent à la veuë de tout le monde pendant trois jours, une des plus grandes chaudieres qu'ils nous avoient dérobées, laquelle ils entourerent de plumes de toutes ſortes de couleurs, avec un fuſil de nos canoteurs François, qu'ils avoient posé par deſſus en travers; pendant trois jours, la premiere femme d'un Capitaine portoit cette chaudiere ſur ſon dos en grande pompe, à la teſte de plus de

200 chaſſeurs, qui ſuivoient un vieillard qui avoit attaché un de nos mouchoirs d'armenie au bout d'un baſton en forme d'enſeigne, tenant l'arc & les flêches en main dans un grand ſilence. Ce vieillard leur fit faire trois ou quatre fois alte, pour pleurer amerement la mort des Bœufs, à la derniere poſe les plus anciens d'entre-eux envoyerent deux des plus habiles à la découverte des Bœufs, ils leurs parlerent à l'oreille fort bas, à leur retour avant que de commencer l'attaque de ces animaux monſtrueux; ils allumerent de la fiante de Bœuf ſeichée, & ils amorcerent leur pipes ou calumet de ce feu nouveau, pour faire fumer les coureurs qu'ils avoient envoyés, & auſſi-toſt apres la

Ceremonie, cent hommes allerent par derriere les montagnes d'un costé, & cent d'un autre, pour enfermer les Bœufs qu'ils tuërent en grande confusion. Les femmes boucannerent les viandes au Soleil, ne mangeant que les plus chetives, pour emporter les meilleures dans leurs villages, à plus de deux cens lieuës de cette grande boucherie.

Maniere de pêcher.

ILs pêchent toute sorte de poissons, qu'ils prennent avec des lassets, des filets, & des harpons: Comme dans l'Europe, ils en prennent aussi quelques-uns avec des li-

gnes, mais tres-peu : Je leur en ay veu pêcher avec des lasçets d'une maniere assez plaisante ; ils prennent une petite fourche, au bout de laquelle entre deux pointes, ils disposent un lacet presque de la mesme maniere, qu'on les accommode en France, pour prendre les perdrix ; puis ils la mettent dans l'eau, & quand les poissons passent, ils la leur presentent ; le poisson y estant entré, ils la tirent, & ils demeurent pendus par les oüiyes ; je leur ay apris à en prendre à la main, au Printemps : La plus considerable de leurs pêches, c'est celle de l'Anguille, de Saulmons, & de poissons blancs : La pêche la plus considerables des Agniez, qui sont voisins de la nouvelle Jork, est c'elle

des Grenoüilles qu'ils mettent toutes entieres ſans les écorcher dans leurs chaudieres, pour aſſaiſonner leurs ſagamités de bled-d'Inde ; ils pêchent les poiſſons blancs en grandes abondance à Niagara, ou eſt le fort Conty. Les Saulmons, ou plûtoſt les Truittes-Saulmonées, ſe prennent en pluſieurs autres endroits, autour du lac de Frontenac : Ils prennent les Anguilles la nuit quand il fait un beau calme ; ces poiſſons deſcendent en tres-grande quantité le long du fleuve ſaint Laurent. Ils mettent une grande écorce, avec de la terre ſur le bout d'un pieu, & ils allument comme une eſpece de flambeau qui fait un feu fort clair, puis un homme ou deux au plus, entrent

en canot avec un harpon, posé entre les deux pointes d'une petite fourche ; lorſqu'ils voyent une Anguille à la lueur du feu, ils en harponnent une très-grande quantité. Ils prennent les Saulmons avec des harpons, & les poiſſons blancs avec des filets. Les peuples du Sud ſont ſi ſubtils, quoyque les poiſſons paſſent viſte dans l'eau, ils ne laiſſent pas que de les tuër à coups de dards, qu'ils font entrer fort avant dans l'eau avec leur arc, & ils ont des perches pointuës, ſi longues, & des yeux ſi clairvoyans, qu'ils dardent & ramenent des grands Eſturgeons & des Truittes, qui ſont à ſept ou huit braſſes dans leau.

Vſtanciles des Sauvages.

AVant que les Europeans fuſſent dans l'Amerique, les Sauvages ſe ſervoient, & toutes les Nations de la Loüiſiane ſe ſervent encore aujourd'huy, de pots de terre au lieu de chaudieres, de pierres aiguës n'ayant point de haches ny de coûteaux: Ils mettent des petites pierres dans un baſton fendu, & un certain os qui eſt au deſſus du talon des Elans pour ſervir d'aleine, ils n'ont point d'armes à feu, mais ſeulement des arcs & des fléches; pour faire du feu, ils prennent deux pe-

tits baſtons, l'un de cedre, & l'autre d'un bois plus dur, & en frottant entre les deux paumes des mains, le plus dur ſur le plus foible; ils ſe fait un trou dans le cedre, d'où ils font tomber une farine qui ſe convertit en feu; quand ils veulent faire quelque plat, écuelles ou cuillieres; ils accomodent le bois avec leurs hachent de pierre: Ils la creuſent avec des charbons de feu & les raclent enſuitte avec des dents de Caſtors pour les polir. Pour ce qui eſt des Nations du Nord, où il y a de grands Hyvers, ils ſe ſervent de raquettes pour marcher ſur la neige; & ceux qui ſont voiſins des Europeans, ont preſentement des fuſils, des haches, des chaudieres, des alênes, des coûteaux,

des batte-feux, & autres uſtanciles comme nous ; pour ſemer leur bled-d'Inde, ils font des pioches de bois ; mais quand ils en peuvent avoir de fer, ils les preferent aux autres ; ils ont des gourdes dans leſquelles ils mettent leurs huiles d'Ours, des Chats ſauvages, & de Tourneſol. Il n'y a pas d'hommes qui n'ait un petit ſac pour mettre ſa pipe & ſon tabac. Les femmes font des ſacs de feüilles de bled-d'Inde, d'écorce de tillot ou de joncs pour mettre leur bled, elles font du fil d'orties, d'écorce de tillot, & de certaine autre racine, dont je ne ſçay pas le nom. Pour coudre leurs ſouliers, ils ne ſe ſervent que de babiches ou éguillettes ; elles font des nattes de joncs pour ſe coucher,

& quand elles n'en ont point elles ſe ſervent d'écorce ; elles emmaillottent leurs enfans preſque comme les femmes de l'Europe, & elles les attachent ſur une planche, pour prendre leurs chaudieres ; quelques-unes ont des cremailieres, celles qui n'en ont point ſe ſervent de branches d'arbres.

Maniere d'enſevelir les morts.

ILs enſeveliſſent leurs morts avec beaucoup de magnificence, principalement leurs parens : Ils leurs donnent tous les plus beaux atours & leurs frottent le viſage de toutes

sortes de couleurs : Puis ils les mettent dans un cercueil qu'ils accommodent en façon de mausolées, si c'est quelque enfant qu'ils puissent mettre facilement dans leur couverture, ou sur une traîné, en presence de tous ses parens, afin d'en tirer des presens qu'on a coûtume de leur faire pour essuyer leurs larmes ; ils mettent dans la fosse avec luy, tout ce qui luy appartient, quand mesme il y auroit la valeur de 200 écus, ils y mettent jusques à des souliers, des raquettes, des alênes, un batte-feu, une hache, des coliers de porcelaine, une chaudiere pleine de sagamité, du bled-d'Inde, de la viande, & autre chose semblable. Et si c'est un homme, ils luy mettent aussi un fusil, de la poudre, & des balles ;

parce que disent ils, que quand il sera au païs des morts ou des esprits ; il aura besoin de tout cet équipage pour la chasse.

Superstitions des Sauvages.

IL y en a d'entre eux de plus superstitieux les uns que les autres, particulierement les vieillards, & les femmes qui tiennent avec opiniatreté les traditions de leurs ancestres ; ensorte que quand on leur dit qu'ils n'ont point d'esprit, qu'ils ne devroient pas s'attacher à de telles folies, ils nous demandent quel âge as-tu ? Tu n'as que trente ou qnaraute-ans, & tu veux sçavoir mieux les

choſes que nos vieillards: va, tu ne ſçais ce que tu dis ; tu peut bien ſçavoir ce qui ſe paſſe dans ton païs, parce que tes anciens te l'ont dit ; mais non pas ce qui s'eſt paſſé dans le noſtre, avant que les François y fuſſent venus. On leur replique, nous ſçavons tout par le moyen de l'écriture. Ces Sauvages demandent, avant que vous vinſſiez dans ces terres où nous ſommes, ſçaviez vous bien que nous y eſtions: on eſt obligé de dire que non. Tu ne ſçais donc pas tout de l'écriture, & elle ne ta pas dit tout.

Croyances ridicules.

IL y en a beaucoup qui ne croyent pas ce que leurs anciens racontent ; il y en a auſſi qui les croyent. Je vous ay déja dit les ſentimens qu'ils ont de leur origine, & de la gueriſon de leurs malades ; ils croyent l'immortalité de l'ame, & ils diſent qu'il y a un païs tres-delicieux vers l'Occident, où on fait bonne chaſſe ; on y tuë toutes ſortes d'animaux autant que l'on veut : C'eſt là où vont les ames, ſi bien qu'ils eſperent de ſe voir là tous enſemble : Mais ils ſont plus ridicules en ce qu'ils

disent, que les ames des chaudieres, des fusils, des batte-feux, & des autres armes qu'ils mettent dans les fosses des morts, s'en vont avec les morts pour servir à leur usage, comme icy.

Un jour une fille estant morte apres avoir esté baptisée, sa mere vit un de ses Esclaves à l'article de la mort; elle dit ma fille est au païs des morts entre les François toute seule, sans parens & sans amis, & voicy le Printemps; il faut qu'elle seme du bled-d'Inde & des Citroüilles, baptisés mon Esclave, afin qu'il aille aussi au païs des François, & il servira ma fille. Une femme estant à l'article de la mort, crioit, je ne veux point estre baptisée, car les Sauvages qui meurent Chrê-

tiens, ſont brûlés au païs des ames par les François; quelques-uns diſent que nous les baptiſons, afin qu'ils ſoyent nos Eſclaves en l'autre monde: D'autres demandent s'il y a bonne chaſſe au païs que tu veux que nous allions; quand on leur répond qu'on y vit ſans boire & ſans manger, je ny veux donc pas aller, diſent-ils; parce que je veux manger. Si on ajoûte qu'ils n'auront pas beſoin de boire n'y de manger; ils mettent la main ſur la bouche, diſant tu eſt un grand menteur, eſt-ce qu'on peut vivre ſans manger? Un homme nous raconta une fois ce qui ſuit en ces termes; un de nos vieillards eſtant mort, & eſtant parvenu au païs des ames; il trouva d'abord des François

qui le careſſerent, & luy firent fort bonne chere, puis il arriva au lieu où ſont les Sauvages, qui le receurent auſſi tres-bien: Il y avoit tous les jours des feſtins auſquels les François eſtoient invités preſque toûjours; parce que là il n'y a jamais de querelles n'y de guerres entr'eux. Apres que ce vieillard eut veu tous ces païs, il revint, & raconta tout à ceux de ſa Nation. Nous demandâmes à ce Sauvage, s'il croyoit cela, il répondit que non, que leurs anciens diſoient cela, mais que peut-eſtre ils mentoient: Ils admettent quelque ſorte de genie en toutes choſes; ils croyent tous un maiſtre de la vie; mais ils en font diverſes applications, quelques-

uns

uns ont un Corbeau qu'ils portent toûjours avec eux, & qu'ils disent estre le maistre de leur vie, les uns un Hibou, les autres un os, un coquillage de mer & autres choses semblables. Quand ils entendent un Hibou crier, ils tremblent, & tirent de-là un mauvais augure; ils adjoûtent foy à leurs songes, ils entrent dans les étuves, afin d'avoir beau-temps pour prendre du Castor, pour tuër des bestes à la chasse : Ils ne donnent pas les os des Castors ny des Loutres aux chiens, je leur en ay demandé la raison, ils m'ont répondu qu'il y avoit un esprit dans le bois qui le diroit aux Castors & aux Loutres, & qu'apres cela ils n'en rendroient plus. Je leur ay demandé ce que c'estoit qu'un

ſemblable eſprit, ils m'ont réparti que c'eſtoit une femme qui ſçavoit tout, & eſtoit la maîtreſſe de toute la chaſſe. Il faut toûjours remarquer que comme j'ay dit, la plûpart ne croyent pas tout cela; il y a environ deux ans, qu'une femme Sauvage s'eſtoit empoiſonnée allant à la chaſſe les chaſſeurs l'avoyent raportée dans ſa cabanne, je la fus voir qu'elle eſtoit morte, je les entendois diſcourir entreeux auprés de la deffunte, & dire que ſur la neige ils avoient veus la piſte d'un ſerpent, qui eſtoit ſorti de la bouche de cette femme, & ils racontoient cela fort ſerieuſement: Pendant qu'ils raiſonnoient, il y avoit une vieille ſuperſtitieuſe, qui diſoit Otkon; c'eſt l'eſprit qui l'a

tuée qui a passé par l'a. J'ay veu un garçon âgé d'environ dix-sept à dix-huit ans lequel avoit resvé qu'il estoit fille, il y ajoûta tellement foy qu'il croyoit estre tel; il se vestoit comme les filles, & faisoit tous les mesmes ouvrages que les femmes. Le chef de nostre village, me dit une-fois Onontio; c'est à dire Monsieur le Gouverneur General des François, le Comte de Frontenac arrivera avjourd'huy icy, quand le Soleil sera à un tel endroit: En effet, il arriva à la mesme heure, ce veillard n'en sçavoit pourtant aucunes nouvelles, & je ne sçavois qu'elle consequence tirer de cette prediction.

Les Obſtacles de la converſion des Sauvages.

IL y en a pluſieurs, tant du côté des Sauvages que du côté des Holandois, des Anglois, & des Miſſionnaires. Du coſté des Sauvages, le premier obſtacle qu'ils ayent à la foy; c'eſt l'indifference qu'ils ont pour toutes choſes. Quand on leur fait le recit de noſtre creation, & des Myſteres de la Religion Chrêtienne; ils nous diſent que nous avons raiſon, & enſuitte ils content leurs fables, & quand nous leur reparrons que ce qu'ils diſent n'eſt pas vray; ils nous ré-

pondent, qu'ils ont acquiesce à ce que nous leur avons dit, & que ce n'eſt pas avoir de l'eſprit, d'interrompre un homme quand il parle, & de luy dire qu'il ment, voyla qui eſt bien diſent-ils pour ceux de ton païs; il eſt comme tu me l'as dis, mais non pas pour nous qui ſommes d'une autre Nation. Le ſecond conſiſte dans leurs ſuperſtitions. Le troiſiéme, c'eſt qu'ils ne ſont pas ſedentaires. L'obſtacle à la foy, du coſté des Holandois & Anglois, eſt qu'ils renverſent toutes nos maximes, & qu'ils font d'ordinaire devant les Sauvages, tout le contraire de ce qu'ils leurs diſent, ne faiſant point de façon de leurs mentir à tous momens dans un eſprit de lucre; ils tâchent

malicieuſement de nous attirer la haine de ces Peuples, afin qu'ils n'ajoûtent nulle foy aux verités que nous leurs prêchons.

L'obſtacle à la foy qui ſe rencontre du côté des Miſſionnaires. Le premier, c'eſt la difficulté qu'ils ont d'aprenla Langue desSauvages. Le ſecond, conſiſte dans les opinions differentes, pour ce qui concerne la methode de les inſtruire, & de leur faire le cathechiſme. Le troiſiéme obſtacle qui pourroit encor empêcher le progré de la foy, ſeroit le trafic temporel, qui rendroient les Miſſionnaires ſuſpects aux Sauxages, lors qu'ils s'en voudroient mêle contre les Loix de l'Egliſe.

L'indifference des Sauvages.

ILs ont une indifference ſi grande pour toutes choſes, qu'il n'en eſt pas une ſemblable ſous le Ciel : Ils ont une tres grande complaiſance a écoûter tout ce qu'on leur dit ſerieuſement, & en tout ce qu'on leur fait faire. Si nous leur diſons, prie Dieu mon frere avec moy; ils prient, & ils répondent mot pour mot à toutes les prieres que vous leurs apprenez; mets toy, à genoux, ils s'y mettent, oſte ton bonnet, il l'oſtent

tais toy, ils se taisent, ne fu-mes point, ils cessent de fu-mer; si on leur dit écoute-moy, ils écoutent tranquil-lement; quand on leur don-ne des images, un crucifix, ou des chapelets, ils s'en ser-ve t pour ornement, com-me si c'estoit des bij ux, & s'en-parent comme si c'estoit quel-que porceleine; quand je leur disois, c'est demain le jour de la priere, ils disoient Niaova, voyla qui est bien; quand je leur disois, ne t'enyvre plus, ils répondoient voyla qui est bien j'en suis content: Cependant dés le moment qu'ils ont re-çû de la boisson ou des Fran-çois ou des Holandois, ces derniers ne leur en refusant point pour des pelletries, ils ne laissent pas de s'enyvrer. Quand je leur demande s'ils

croyent, ils disent qu'oüy, & presque toutes les femmes Sauvages que quelques Missionnaires ont baptisées & mariée aux François en face de l'Eglise, quittent & changent souvent de mari, parce qu'elles ne sont soumises aux Ordonnances de nos Lois Chrêtiennes, & qu'elles ont toutes libertés de changer : Il faudroit absolument rendre ces Peuples polis, pour leurs faire embrasser le Christianisme ; car tandis que les Chrêtiens ne seront pas leurs maîtres absolus, on verra peu de succes, sans une grace de Dieu toute particuliere, sans un miracle qu'il ne fait pas à l'egard de tous les Peuples, voyla mes sentimens, par l'experience que j'ay eue avec nos Recollets de l'Amerique, & le discours naïf

que j'en ay fait ſans pretendre choquer qui que ce ſoit, eſtant obligé d'écrire la verité. Ceux qui viendront apres nous, connoiſtrons dans le temps, le progrés de noſtre nouvelle découverte; puiſque cette année 1682. l'on me mande de l'Amerique, que le ſieur de la Salle avec nos Recolets, ont eſté à l'embouchure du Fleuve Colbert, juſques à la mer du Sud; ils ont trouvé les Akanſa, Taenſa, Keroas, & les Ouamats Peuples civiliſez, traitables, qui ont des Lois, un Roy qui commande Souverainement, avec des Officiers équitables, liberaux, & poſés, ces Peuples demeurent ſur le bord du Fleuve Colbert, qui a plus de 800 lieuës d'étenduë 500 de noſtre con-

noissance que nous avons fait en montant, & 300 que le sieur de la Salle a fait en descendant, ces Nations dernieres demeurent dans un païs tres-fecond en toutes sortes de fruits, il est aussi chaud que l'Italie: Le bled y vient en maturité en 50 jours, les terres portent deux fois l'année; il s'y trouvent des Palmiers des Cannes, des Lauriers, & des forests de Meuriers, quantité de gibier & de bestes fauves, & autres choses semblables dont nous donnerons connoissance au public, plus amplement à l'avenir.

Je prie Dieu qu'il donne sa benediction, à nostre nouvelle découverte de la Loüisiane; & que le Roy en reçoive tout l'avantage possible.

FIN.

05846

AE
E684
H515d